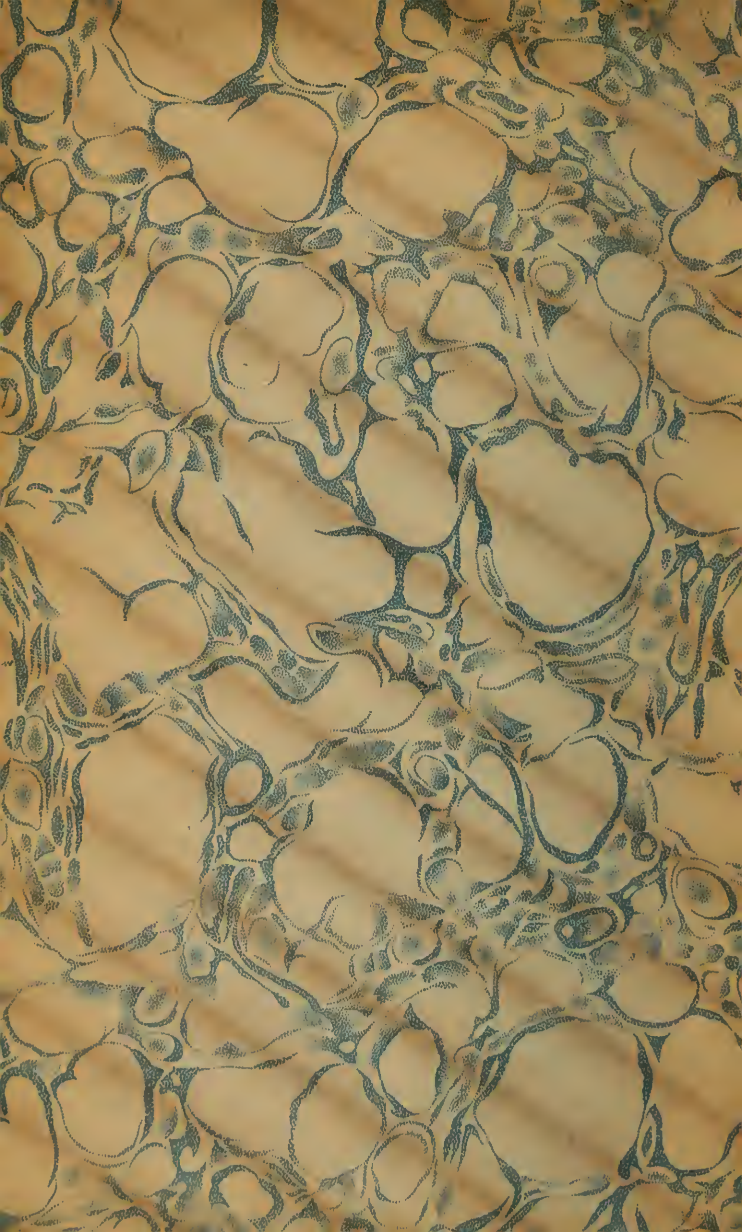


3 1761 06741155 3
PQ
6521
D5F7
1877
cop.2





LE MONDE-DIABLE.

IMPRIMERIE L. LEGROS, ANVERS.

LE MONDE-DIABLE

José de

D'ESPRONCEDA,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR

PAUL AGOST

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BRUXELLES,
A. LEBEGUE & Cie,
Rue de la Madeleine, 46.

ANVERS,
LOUIS LEGROS,
Place de Meir, 45.

1877.

ESPRONCEDA.

En dépit du proverbe qui conseille d'attendre le soir avant de dire si la journée a été bonne ou mauvaise, il me semble qu'on peut affirmer dès à présent que la seconde moitié de notre siècle sera moins féconde que la première en ouvrages d'imagination. La poésie surtout paraît avoir fait *son repos de sa stérilité.* Nul astre éclatant ne surgit à l'horizon, tout au plus y voit-on luire quelques pâles satellites et quelques étoiles de deuxième grandeur.

La harpe mélancolique du Nord, la lyre d'ivoire des poètes de la Grèce et même le bon vieux violon des chansonniers gaulois restent suspendus aux arbres du chemin, attendant le passage d'une autre génération, moins préoccupée d'intérêts matériels, moins avide de bien-être et de jouissances.

Nous ne sommes plus au temps où l'on se passionnait pour et contre un drame ou une ballade. Les cordes les plus élevées de l'âme humaine paraissent détendues et ne vibrent plus au souffle de la poésie. Nos contemporains n'ont plus l'envie ni le loisir de lire des vers : quand on a couru tout le jour après la pièce de cinq francs ou le billet de mille, il faut d'autres délassements que des stances ou des alexandrins.

Les poètes semblent l'avoir compris et désespérant de faire entendre leur voix au milieu du vacarme assourdissant d'une civilisation tout industrielle, ils ont pris le parti de se taire, prouvant en cela plus de bon sens que le vulgaire ne leur en suppose.

Je ne me fais donc aucune illusion au sujet de l'accueil qui attend l'œuvre à laquelle j'ai entrepris de faire passer les Pyrénées. J'ai été soutenu dans cette tâche par l'idée d'un double devoir que nul ne paraissait empressé de remplir, celui de rendre justice à un homme de talent malheureux en étendant les bornes de sa notoriété, et celui de procurer en même temps quelques jouissances délicates au peu de personnes qui y attachent encore du prix. Dans son pays, où l'on ne lit guère, Espronceda a trouvé et trouve encore quelques lecteurs; s'il pouvait en être de même dans les pays de langue française, je me croirais amplement récompensé de mon travail.

I.

Au printemps de 1810, au plus fort de la guerre de l'indépendance espagnole, le colonel Espronceda traversait les plaines de l'Estramadure à la tète d'un régiment de cavalerie, dont le gouvernement national de Cadix lui avait confié le commandement. Sa femme enceinte avait voulu le suivre dans les marches et les contremarches que nécessitaient les combinaisons de la stratégie. Arrivée au petit village d'Almendralejo, elle fut prise des douleurs de l'enfantement et mit au

monde un fils, qui reçut le nom de José; c'était le futur poète. Elle devait être bien accidentée, bien orageuse cette existence qui commençait ainsi au milieu des tourmentes d'une lutte acharnée et terrible!

Quand les Français eurent été rejetés au delà des Pyrénées, et que l'Espagne put jouir enfin de la paix et de l'indépendance si chèrement conquises, en attendant patiemment que la liberté et le progrès vinssent à leur tour, les parents d'Espronceda allèrent se fixer à Madrid. Quand l'enfant fut en âge, on l'envoya faire ses classes au collége de San Mateo, qui jouissait d'une grande réputation et la méritait. L'une des chaires de cet établissement était alors occupée par un homme fort distingué, don Alberto Lista. Prêtre tolérant et éclairé, savant aimable, érudit sans pédantisme, il avait mené de front l'étude des lettres et celle des sciences, et s'était fait connaître par de nombreux ouvrages de critique, d'histoire et de poésie, cultivant les genres les plus divers, toujours avec succès, mais sans s'élever au premier rang dans aucun. C'était en un mot l'homme de talent qu'il fallait pour élever un homme de génie. Il sut deviner les heureuses dispositions de son élève, et ne négligea rien pour l'encourager à en tirer parti. Les progrès d'Espronceda furent rapides : non pas qu'il se montrât bien assidu, mais tout en ne travaillant que par boutades et à ses heures, il n'avait point de peine à dépasser ses camarades. La littérature, la poésie surtout l'attirait invinciblement, et il composa dès lors beaucoup de vers, qui sans être dignes de se voir transmis à la postérité, étaient incomparablement supérieurs à ceux que l'on fait d'ordinaire sur les bancs. Malheureusement pour lui, ce ne fut pas seulement dans l'étude

qu'Espronceda montra une précocité extraordinaire même en Espagne, où cependant la plante humaine croît vite aux rayons d'un soleil presque africain. Bientôt les calmes jouissances du travail intellectuel, les émotions pures de la poésie ne lui suffirent plus. Il lui fallait la vie active avec ses agitations, ses combats, sa fièvre continuelle.

L'exaltation de ses opinions libérales le poussait vers la politique militante, carrière dangereuse, s'il en fût, sous le règne de Ferdinand VII, et il n'avait pas accompli sa quatorzième année, qu'il se faisait affilier à la société des *Numantins*.

Mal lui en prit : atteint par la réaction absolutiste de 1824, il fut arrêté avec la plupart de ses compagnons, traduit devant une commission militaire, et ne dut qu'à son extrême jeunesse d'en être quitte pour un exil temporaire à Guadalajara. Là, dans le calme et la solitude du monastère qu'on lui avait assigné pour résidence, il conçut le projet de doter sa patrie d'un poème épique, et se mit à l'œuvre sans plus tarder. Il choisit pour époque le commencement de cette lutte de huit siècles, que les Espagnols appellent avec tant de justesse la *reconquista*, et pour protagoniste, Pélage, le héros des Asturies. Le dirai-je? cette épopée eut le sort de la plupart des poèmes conçus en rhétorique, dans les âges reculés où l'on faisait encore des vers au collége : elle resta inachevée. Cependant Espronceda se remit à y travailler plus tard et n'abandonna jamais tout à fait l'idée de la mener à bonne fin, mais la plus grande partie de l'œuvre s'est égarée dans les voyages fréquents et précipités de l'auteur, dans les vicissitudes continuelles de son existence vagabonde de bohème et de proscrit. Quel-

ques-uns des fragments qui nous restent sont très-remarquables, indépendamment de toute considération pour l'âge de l'auteur, et révèlent une conception déjà puissante, une verve intarissable et un grand talent descriptif.

Enfin le terme de sa réclusion arriva et il put retourner à Madrid; mais la surveillance tracassière de la police de Calomarde ne tarda pas à lui devenir insupportable. Pour y échapper, il résolut de s'expatrier et se rendit à Gibraltar, où il s'embarqua pour Lisbonne. A son arrivée dans cette ville, il lui restait deux réaux, qu'il jeta dans le Tage, ne voulant pas, comme il le disait, entrer dans une si grande capitale avec un capital si mince.

Alors commencèrent vraiment les temps difficiles, et bien souvent il dut regretter amèrement la patrie absente, les douceurs du foyer domestique et jusqu'au modeste réfectoire du couvent de Guadalajara. *Faulte d'argent, c'est douleur nonpareille*, dit Panurge, et cela est plus vrai encore au dix-neuvième siècle qu'au seizième, mais il est des hommes pour qui la pauvreté, la misère même vaut encore mieux que l'opulence. Espronceda était du nombre. La lutte constante avec les nécessités matérielles, l'obligation de conquérir au jour le jour le droit de vivre dut contribuer à lui faire attacher quelque prix à l'existence, et retarder les progrès de ce scepticisme incurable, de cette mélancolie profonde, de ce dégoût de toutes choses qui formeront plus tard le fond de son humeur.

Ce fut à Lisbonne qu'il rencontra cette Teresa, à laquelle il a consacré le deuxième chant de son Monde-Diable, cet hymne de désespoir qui interrompt la marche du poëme comme un long sanglot.

Espronceda aima comme il faisait toutes choses; avec la fougue de son cœur de poète, de son cerveau exalté et de son tempérament de feu et jamais les liaisons éphémères où il gaspilla plus tard sa vie et sa jeunesse, ne purent effacer de son âme le souvenir de ce premier amour, qui plana sur tout le reste de son existence.

Le désir naturel de s'éloigner le moins possible du sol natal, avait déterminé un grand nombre de réfugiés espagnols à choisir Lisbonne pour lieu de leur résidence. Le cabinet de Madrid s'inquiéta de ce voisinage, et insista auprès du gouvernement portugais afin d'obtenir leur éloignement. Aussi Espronceda se vit-il bientôt forcé de parcourir une nouvelle étape sur le chemin de l'exil. Il se rendit à Londres, et là, dans cette noire cité, sous ce pâle soleil et ce ciel brumeux, si différent de celui qui l'avait vu naître, il se mit étudier, dans leur langue, les grands poètes anglais qu'il n'avait pu jusqu'alors qu'entrevoir vaguement à travers des traductions incolores, faites pour la plupart de seconde main sur des versions françaises. Byron l'attirait surtout; en s'efforçant de le comprendre, il arriva à se comprendre mieux lui-même, et trouva dans cette étude la révélation de son propre talent.

Malgré la différence de race, de milieu et de position sociale, il y a une grande analogie morale et intellectuelle entre l'auteur du Don Juan et celui du Monde-Diable. Fiers tous les deux jusqu'à l'orgueil, conscients de leur propre valeur, très-sensibles à la critique en affectant de la mépriser, ils étaient amis aussi dévoués qu'adversaires implacables, ennemis jurés de toutes les tyrannies, en révolte contre toutes les conventions

sociales, défenseurs nés de tous les faibles et de tous les opprimés. Ils ne surent mettre de bornes ni l'un ni l'autre aux élans impétueux de leur âme, à la fougue désordonnée de leurs passions et arrivèrent au dégoût de toutes choses par l'abus de tout, au scepticisme par l'excès d'enthousiasme, au désespoir enfin par la grandeur démesurée de leurs espérances. Pour qu'il ne manquât rien à la ressemblance, le noble pair d'Angleterre professait des opinions radicales, et le jeune démocrate espagnol avait dans l'âme une noblesse native, qui se manifestait dans son langage et ses manières, et imprimait un cachet de distinction à sa physionomie si belle et si expressive. Ils avaient une facilité égale pour l'étude, et aussi une aversion insurmontable pour le travail régulier qu'elle exige. Leur conception était subjective presque au même degré, et ils regardaient le monde extérieur à travers le prisme de leur propre individualité, qui l'illuminait d'une lumière éblouissante, mais souvent trompeuse et le revêtait de couleurs toujours brillantes, mais fausses parfois.

En choisissant Byron pour son maître et son modèle, Espronceda ne s'écarta pas de la voie que la nature elle-même lui avait tracée. Il ne l'imita point et lorsqu'il fit comme lui, c'est parce qu'il aurait dû se contraindre pour faire autrement. Dans un autre art, le Greco força et faussa son génie pour éviter de ressembler au Titien, et devint extravagant pour rester original. Espronceda se montra exempt de cette faiblesse d'esprit : il avait de lui-même une idée trop haute pour craindre que la postérité le prit pour un copiste vulgaire. Il est telle strophe de lui que l'on pourrait attribuer à Byron, et que celui-ci n'eût certes pas désavouée. En voici un exemple :

« J'espère qu'un jour mon buste servira d'ornement au salon, au café ou à la boutique du coiffeur.

Ou bien encore on me trouvera sur la toilette de quelque beauté transformé en flacon, et le ventre plein de l'eau de senteur dont la jeune vierge se sert pour embellir son visage ; une étiquette en français, collée sur mes pieds, dira si c'est de l'eau de roses ou de l'eau de Cologne. Une gloire pareille a été réservée à Napoléon à la fin de sa carrière. »

Je cite ces vers, parce que la similitude des procédés de style y est frappante, mais, en général, c'est dans les digressions humouristiques, dans la satire légère qu'Espronceda reste le plus au-dessous de son modèle. Dans un genre plus élevé, Byron a écrit peu de pages qui surpassent en énergie passionnée, je dirai presque féroce, le *Chant des Cosaques* ou la scène de défi de l'*Étudiant de Salamanque*, en éclat et en richesse d'imagination l'introduction du Monde-Diable, en vigueur dramatique le cinquième chant de ce poème, enfin en tristesse indicible, en douceur navrante les beaux vers dans lesquels Espronceda a rendu séduisante et poétique la mort elle-même :

« La mort, le vaste effroi de toute créature ! »

Quoique la patrie de Byron se montrât plus hospitalière pour le poète que celle de Camoëns, il n'y trouva point les ressources matérielles sur lesquelles il avait compté pour sortir de cette vie de bohème qu'il menait depuis son départ de Madrid, vie qui est, il est vrai, compatible avec le bonheur tant que durent la jeunesse et la santé, mais qui n'est pas exempte de ces mécomptes, de ces humiliations auxquelles une âme fière comme celle du jeune espagnol devait être particulièrement sensible.

Il se décida à partir pour la France, où il espérait

être plus heureux, et il se trouvait à Paris quand éclata la révolution de Juillet. Étant donnés ses opinions et son caractère, il ne pouvait rester spectateur impassible de cette lutte entre un peuple qui revendiquait ses libertés, et la réaction aveugle qui voulait les confisquer. Aussi fit-il bravement le coup de feu pendant les trois journées, et ce ne fut pas sa faute si la colonne de Juillet ne compte pas un nom castillan parmi ceux des martyrs auxquels elle doit assurer une obscure immortalité.

Il prit part également au coup de main que tentèrent quelques patriotes espagnols dans le nord de la Péninsule, et après la malheureuse issue de cette échauffourée, il s'engagea dans la légion polonaise. Par malheur pour les projets belliqueux du jeune révolutionnaire cosmopolite, le gouvernement de Louis-Philippe, qui ne tenait pas à se compromettre à l'égard de la Russie, finit par dissoudre la légion.

Sur ces entrefaites, un revirement dans le sens libéral s'était opéré dans la politique de Ferdinand VII. Pour assurer le trône à sa fille et contre-balancer l'influence du parti apostolique, qui patronait don Carlos, la reine Marie-Christine s'était vue obligée de s'appuyer sur les libéraux, si longtemps persécutés. A la compression à outrance de Calomarde, avait succédé le *despotisme éclairé* de Cea-Bermudez, et de toutes parts les exilés rentraient en Espagne.

De retour à Madrid, Espronceda entra dans les gardes du corps, qui étaient alors une véritable pépinière d'officiers. Tout alla d'abord le mieux du monde. Il était rempli de zèle pour le service et montrait les plus heureuses dispositions pour sa nouvelle carrière. Mais bientôt son humeur frondeuse lui joua un

mauvais tour, en lui faisant oublier que les gardes du corps n'ont pas précisément pour mission de censurer les actes du pouvoir qu'ils sont appelés à servir. Une pièce de vers, dans laquelle le ministère n'était pas épargné, fut lue dans un banquet et couverte d'applaudissements. Elle circula ensuite sous le manteau, et ne tarda pas à être connue de tout le public madrilène, qui la trouva fort de son goût. Elle eut moins de succès auprès de Cea-Bermudez, qui fit casser le garde irrévérencieux, et lui assigna pour résidence la ville de Cuellar. Ce fut là qu'Espronceda écrivit un roman historique intitulé *Sancho Saldaña ou le châtelain de Cuellar*, qui ne contribua guère à sa réputation.

Après la mort de Ferdinand VII (Septembre 1833) le gouvernement espagnol entra décidément dans les voies constitutionnelles, et Espronceda put revenir dans la capitale, où il partagea son temps entre les agitations fiévreuses de la politique militante et la dissipation la plus effrénée.

Quel gaspillage d'esprit et de cœur, et que ces belles années de force et de jeunesse eussent été mieux employées à produire une de ces œuvres qui font la gloire d'un siècle et d'une nation! Jamais le moment n'avait été plus favorable au libre essor d'un talent jeune et vigoureux comme celui d'Espronceda. Le vent était au romantisme. Le souffle germanique, réchauffé au soleil de la France, était venu fort à propos renouveler l'atmosphère stagnante qui règnait sur le Parnasse espagnol.

Alors on vit se produire un mouvement qui put faire espérer une renaissance des beaux jours du grand siècle littéraire de la Péninsule. Tandis qu'une

pléïade d'auteurs dramatiques, les Gil y Zarate, les Breton de los Herreros, les Castro, les Hartzenbusch, les Rivas et bien d'autres ressuscitaient le théâtre, qu'on croyait enterré avec Moratin et Ramon de la Cruz, d'autres, Zorilla en tête, essayaient de créer une nouvelle poésie lyrique. En même temps les humoristes, Lara et Mesonero donnaient plus de vie, d'audace et d'actualité à leurs essais commencés déjà sous le règne précédent; Toreno et Lafuente Alcantára se livraient aux sérieuses études de l'histoire, et chaque jour les discussions des Cortès ouvraient à des orateurs énergiques et brillants, une vaste carrière qui jusqu'alors leur avait été interdite.

Quoique la condition des gens de lettres se soit bien améliorée en Espagne depuis le temps de Cervantes, il s'en faut beaucoup qu'elle soit devenue brillante. Le public est si restreint, que les auteurs dramatiques sont à peu près les seuls dont les œuvres soient passablement rémunérées, encore pour en vivre faut-il qu'ils produisent beaucoup. Espronceda est donc excusable d'avoir sacrifié jusqu'à un certain point les intérêts de sa gloire aux nécessités de l'existence présente et d'avoir écrit durant cette période moins de vers que d'articles de journaux.

Il fut d'abord attaché à la rédaction du *Siglo*, organe du libéralisme le plus avancé. Ce journal avait eu plus d'une fois maille à partir avec la censure préalable, lorsqu'un beau jour elle s'avisa de mettre le veto sur le contenu entier d'un numéro. Que faire? D'après le conseil d'Espronceda, on se décida à publier le journal en blanc, en donnant seulement le titre des articles. Le pouvoir se fâcha, et le *Siglo* fut supprimé.

En 1834 et 1835, Espronceda quitta à diverses reprises la plume pour le fusil, et prit une part active à toutes les tentatives insurrectionnelles qui éclatèrent à cette époque. Après l'insuccès définitif du mouvement, il se vit contraint de quitter la capitale pour échapper aux poursuites dirigées contre lui. Enfin le pronunciamiento de septembre 1840 appela au pouvoir ses amis politiques et vint lui ouvrir de nouveaux horizons. Quoiqu'il ne déguisât nullement ses opinions républicaines et qu'il ne se fît pas faute d'accuser le nouveau cabinet de tiédeur et de modérantisme, il fut nommé secrétaire de la légation d'Espagne à la Haye.

Espronceda était moins fait encore pour la diplomatie que pour la politique. Il ne trouva qu'un vide affreux dans le formalisme étroit, l'étiquette surannée et les petites intrigues qui sont la vie des chancelleries, et revint en Espagne profondément dégoûté. Il accepta alors le mandat de député aux Cortès que lui conférèrent les électeurs de la province d'Almeria; mais il ne lui fut pas donné de le remplir longtemps. Le climat froid et humide de la Hollande avait porté un rude coup à sa santé, déjà compromise par les excès de tout genre qui avaient presque épuisé en lui les sources de la vie. L'hiver de Madrid, avec ses brusques variations de température, et les vents glacés du Guadarrama, mortels aux constitutions affaiblies, firent le reste. Espronceda fut atteint d'une angine et quatre jours après, le 23 février 1842; l'Espagne littéraire apprit avec une douloureuse stupeur, qu'elle venait de perdre celui de ses fils sur lequel elle fondait les plus grandes et les plus légitimes espérances.

II.

Les poésies détachées d'Espronceda, publiées dans divers journaux et recueils périodiques, n'ont été réunies en volume qu'après sa mort. Ses premiers essais manquent d'originalité et trahissent l'inexpérience et les hésitations d'un jeune homme qui cherche sa voie. A ces compositions assez faibles, en succédèrent bientôt d'autres qui portent l'empreinte irrécusable du talent.

La *Chanson du Pirate* exprime en beaux vers l'enthousiasme du forban pour son existence aventureuse et indépendante. Malgré ses beautés réelles et les éloges exagérés qu'en ont faits les critiques espagnols, cette composition me paraît bien au-dessous de celles que le même sujet a inspirées à Byron.

Le *Chant du Cosaque* respire d'un bout à l'autre une énergie sauvage; c'est l'ivresse de la tuerie, du pillage, de la destruction. Les strophes s'élancent d'une allure rapide et tumultueuse, comme le galop désordonné des guerriers d'Attila ou de Gengis-Khan. Il est regrettable que ces couleurs si vives manquent de vérité, et que ce portrait si bien peint ne soit pas ressemblant. Les Cosaques de la poésie lyrique sont aussi faux que les Grecs de tragédie et que les villageois d'opéra comique. Sans doute, les paysans soldats de la Russie méridionale sont quelque peu pillards et ne se piquent point d'un excès de sensibilité envers les ennemis, ni d'une galanterie bien raffinée à l'endroit des dames; mais de là à la férocité sanguinaire qu'on leur attribue, il y a loin. Il n'est pas rare de voir des Cosaques du Don escorter

fort dévotement des processions, et se prosterner le front sur les dalles devant les *icones* byzantines, et l'on étonnerait fort ces chrétiens fervents, ces orthodoxes convaincus en leur apprenant que les poètes leur attribuent, comme Béranger, l'intention de *fouler aux pieds, les sceptres et les croix*, ou comme Espronceda, de transformer les autels en tables pour leurs banquets.

Si Espronceda ne connaît le Cosaque que par ouï-dire, en revanche les occasions ne lui ont pas manqué pour étudier le mendiant sur le vif, dans un pays où il est autochtone, et dont le climat et les mœurs paraissent convenir admirablement à son développement libre et spontané. Écoutons le *Mendigo* :

« Le monde est à moi; je suis libre comme l'air, les autres travaillent et moi, je mange. Chacun se sent ému de compassion lorsque j'implore d'une voix dolente la charité pour l'amour de Dieu.

. . . .

. . . .

Les pâtres se serrent volontiers autour de leur foyer pour me faire une place et je partage sans souci leur frugal souper. Une autre fois, assis dans la cuisine, que remplit une odeur délectable, je me régale de la desserte d'une table de grand seigneur.

Que le vent mugisse, que la pluie tombe à torrents, que m'importe! Le bois sec pétille joyeusement dans la cheminée, et libre je m'endors sans haine et sans amour.

. . . .

. . . .

Enveloppé dans mes haillons, je suis la satire du luxe; Je me venge des heureux du monde en m'attachant à leurs pas et en obsédant leurs regards de mon aspect repoussant.

La jeune beauté, riche de sa brillante parure et de l'amour qu'elle inspire, enivrée des plus suaves parfums, ne peut échapper à ma persécution : il faut qu'elle me regarde et me fasse passer un bon moment en aspirant mon odeur pénétrante.

. . . .

. . . .

Il n'y a pour moi ni *hier*, ni *demain;* j'oublie le bien comme le mal, rien ne m'inquiète, ni ne m'afflige; peu m'importe si mon asile de demain sera le palais ou l'hôpital.

Je suis exempt de soucis comme de souvenirs. Que d'autres aspirent aux richesses ou à la gloire : je suis content de vivre au jour le jour. Qu'on fasse des lois, qu'on les change : qu'on crée des rois, qu'on les renverse; que m'importe? je suis pauvre, et par crainte du châtiment, tout le monde me fait du bien.

Je trouverai toujours un asile et jamais il ne me manquera un lit à l'hôpital, ni une fosse, où l'on puisse jeter mon cadavre.

Le monde est à moi; je suis libre comme l'air, les autres travaillent et moi, je mange. Chacun se sent ému de compassion lorsque j'implore d'une voix dolente la charité pour l'amour de Dieu. »

Voilà bien le mendiant espagnol, le besacier sans vergogne, comme sans humilité, pour qui la mendicité

est une position sociale et une position qui en vaut bien une autre, le parasite insouciant pour qui demain n'existe pas, *¿ quién ha visto mañana ?* dit le proverbe espagnol ; demain, qui l'a vu ? l'héritier direct en un mot des perfections picaresques, qui donnent un cachet inimitable aux gueux de Mendoza et de Quevedo. C'est aussi le mendiant de tous les temps et de tous les pays, l'indigent qui reçoit de toutes les mains et mange à toutes les tables, sans scrupule et sans reconnaissance.

Un autre mérite de ce morceau, c'est qu'à l'exception de l'*odeur pénétrante* de son héros, Espronceda a su être vrai sans se laisser entraîner à ce réalisme de détail qu'affectionnent ses compatriotes, peintres ou écrivains. Cervantes et Murillo ont peint aussi des mendiants, et l'ont fait de main de maître, avec une originalité, une verve, une vérité incroyable, mais avec un luxe de détails dont la crudité touche parfois à l'ignoble. Ils ne vous font grâce, ni d'un ongle sordide, ni d'une plaque teigneuse, ni d'un ulcère purulent, ni d'une loque imbibée de sanie. Si vous en voulez la preuve, allez voir la Sainte Elisabeth pansant un teigneux, ou si le voyage de Madrid vous paraît trop long, lisez la nouvelle de Rinconete et Cortadillo, un chef-d'œuvre moins connu que le Don Quichotte, mais qui porte aussi bien que cet immortel roman la marque indéniable de la griffe du lion.

Le *Condamné à mort* et le *Bourreau* sont des réquisitoires poétiques contre la société, qui s'arroge le droit de punir des crimes, dont, suivant Espronceda, elle est seule responsable.

Le condamné est assis dans son cachot sur une botte de paille, ayant à ses côtés le vieux moine à

moitié endormi, qui est chargé de le réconcilier avec le ciel. Mais il n'écoute pas ses exhortations, il prête vaguement l'oreille aux rumeurs que le vent de la nuit lui apporte en passant sur la cité, aux clameurs joyeuse de l'orgie qu'on célèbre dans une maison voisine, à la psalmodie nasillarde des pénitents qui demandent *la charité pour l'âme de celui qui va mourir*, aux coups sinistres du marteau qui dans le lointain cloue la charpente du gibet. Le passé, le présent l'avenir, tout ce qu'il a vu, pensé, aimé, souffert, toute sa vie repasse devant lui et le drame de l'existence se joue une seconde fois dans son cerveau sous la forme d'un hideux cauchemar. Il n'oublie qu'une seule chose, son crime, et malheureusement Espronceda paraît l'oublier comme lui. Prêtons maintenant l'oreille aux plaintes éloquentes du bourreau :

« Voué au mépris des hommes, je suis la victime de leurs forfaits ; c'est moi qu'ils haïssent pour ne pas avoir à se haïr les uns les autres. Ils m'ont fait l'instrument de leur rancune, le ministre de leur vengeance et ils se sont dit : déchargeons-nous sur lui de la honte qui nous revient. Que notre malédiction soit gravée sur son front, et que, chargé de l'exécration de la société entière, il ne lègue à son fils pour tout héritage qu'un pain pétri de fiel et de sang et les armoiries où sont gravés les symboles d'une ignominie éternelle.

. . . .

On élève un piédestal à celui qui prononce la sentence de mort..... Qui a fait de l'homme le juge de l'homme ? Peut-être s'imagine-t-il que le bourreau n'est pas un homme et qu'il est privé de tout sentiment humain ; ils ne voient pas que je suis comme eux créé à l'image de Dieu. Comme on jette un faible animal à la bête féroce, qui fait craquer ses os sous une dent inexorable, de même on me livre à moi, instrument du génie du mal, l'homme dont on a décidé la mort. »

On le voit, ce sont toujours les mêmes sophismes, dont l'application nous mènerait, par le chemin le plus court, au *droit de tout faire* préconisé de nos jours par quelques publicistes; j'entends au droit de tout faire pour les forts, car les faibles se verraient bientôt réduits au droit de tout supporter. Ainsi dix siècles de luttes, d'évolutions, de révolutions, de travaux, de progrès aboutiraient en fin de compte au rétablissement du *faustrecht* des jours les plus ténébreux du moyen âge?

Je ne ferai pas, à l'exemple de Joseph de Maistre, du bourreau *la clef de voûte de l'édifice social :* je crois au contraire que la forme du châtiment doit varier avec le progrès de la civilisation et l'adoucissement des mœurs. Mais, dût l'exécuteur s'en aller sans retour, dût le geôlier le suivre dans son exil, et la prison s'écrouler après l'échafaud, le droit de punir n'en restera pas moins entier, et n'en sera pas moins appliqué en pratique par ceux mêmes qui le nient ou le désavouent en théorie.

D'après la tendance humanitaire et sociale des vers que j'ai cités plus haut, on doit supposer qu'Espronceda a voulu mettre en scène l'exécuteur des hautes œuvres tel qu'il existe de nos jours, c'est-à-dire un monsieur bien couvert *très-comme il faut* et dont la besogne se borne à tirer de temps en temps une espèce de cordon de sonnette ou à presser un ressort devant un public mêlé, où dominent les voyous et les balayeurs de rues, les prostituées et les dames à la mode.

Le passage suivant, au contraire, nous fait songer au bourreau traditionnel, vêtu de cuir fauve ou de drap rouge, tenant d'une main sa hache reluisante,

et de l'autre un rouleau de bonnes cravates de chanvre.

« La torture qui brise les os, les gémissements entrecoupés du patient, le grincement des muscles sous le tranchant de la hache, voilà mes plaisirs et nul bruit ne m'est plus agréable que celui d'une tête qui roule sur le pavé dans une mer de sang. »

L'Étudiant de Salamanque est un conte fantastique, beaucoup plus important par ses dimensions que les compositions que je viens d'analyser. Le héros, don Félix de Montemar est un étudiant impie, joueur et débauché qui fait tout ce qu'il est possible de faire, excepté étudier; sans autre but que le plaisir du moment, et sans autre loi que sa fantaisie. Comme il est du reste brave jusqu'à la témérité, beau comme le jour et aussi éloquent que ce Bélial, dont la langue, comme dit le poète,

« *Dropp'd manna, and could make the worst appear*
The better reason, »

il n'est vertu, pour solide et bien gardée qu'elle soit, qui puisse lui résister. La plus malheureuse et la plus intéressante de ses victimes, c'est Elvire de Pastrana, qui l'aimait véritablement et qui est morte de son abandon. Elle a un frère, don Diego, qui est allé guerroyer en Flandre. En apprenant la honte et le deuil de sa famille, il revient altéré de vengeance, se met à la recherche du séducteur, le rencontre dans un tripot où il joue un jeu d'enfer, et le provoque à un combat sans merci. Cette scène est traitée avec une grande vigueur :

« Un homme entra enveloppé dans un manteau, le chapeau enfoncé jusqu'aux sourcils, le visage irrité ; son pas ferme, son attitude altière trahissaient la fière décision de son âme ; il était pâle, ses sourcils froncés et son regard sinistre parlaient d'une douleur profonde et d'un dessein irrévocable de donner la mort ou de la recevoir. C'était une figure mystérieuse et fatale. Son âme, abreuvée d'amertume, ne respirait que la vengeance et brûlait d'une soif inextinguible, que le sang seul pouvait étancher. Sans dire une parole, sans même incliner la tête, il s'approche de don Félix, et debout en face de lui, le visage irrité, il le regarde dans le blanc des yeux. Don Félix regarda à son tour le sombre personnage qui le couvait du regard. Il ne baissa point les siens, et l'on vit errer sur ses lèvres un froid et sarcastique sourire.

DON FÉLIX.

De quelle tapisserie êtes-vous descendu, mon brave homme ? Vous êtes si bien couvert, que l'on entrevoit à peine le bout de votre nez entre la cape et le chapeau.

DON DIEGO.

Bien, don Félix, je m'attendais de votre part à cette impertinence déplacée.

DON FÉLIX, *au troisième joueur, sans faire attention à don Diego.*

Vous avez perdu !

LE TROISIÈME JOUEUR.

Oui. La veine a changé, je jette et j'amène deux.

Ils se remettent à jouer.

DON FÉLIX.

J'ai gagné encore une fois. *(à l'inconnu.)* Je n'ai pas compris ce que vous venez de dire et je ne sais pas si vous avez pris un ton doux ou rude pour me parler.

DON DIEGO.

Je voudrais vous entretenir seul à seul.

DON FÉLIX.

Vous pouvez commencer si cela vous plaît, car je n'entends pas quitter pour vous cette honorable compagnie. Si c'est Dieu qui vous envoie pour travailler à ma conversion, ne perdez pas une occasion si belle de convertir tant de monde à la fois, tandis que j'attendrai humblement mon absolution.

DON DIEGO, *avec colère et rejetant le pan de son manteau.*

Don Félix, ne connaissez-vous point don Diego de Pastrana.

DON FÉLIX.

Lui non, mais bien une demoiselle, qui doit être sa sœur.

DON DIEGO.

Ne savez-vous pas qu'elle est morte ?

DON FÉLIX.

Que Dieu l'ait en sa sainte garde !

DON DIEGO.

On dirait que vous ignorez son histoire et la cause de sa mort.

DON FÉLIX, *d'un ton sarcastique.*

Quelque fièvre sans doute !

DON DIEGO.

Vous en avez menti !

DON FÉLIX.

Du calme, don Diego ! J'ai si peu de chance que si vous veniez à mourir maintenant, on dirait que c'est ma faute. Tout ce dépit ne sert de rien ; si elle est morte, il faut en prendre son parti, car il est peu probable qu'elle ressuscite.

DON DIEGO.

Je vous regarde, ne sachant, s'il me convient de souiller mon épée au contact de votre sang pervers, ou s'il ne vaut pas mieux vous étrangler de mes mains, et au lieu de vous provoquer en duel, vous arracher le cœur de la poitrine et la langue de la bouche pour les broyer sous mon talon. Vous faire rendre la vie et l'âme, sera pour moi une satisfaction bien mince ; je vous en donnerais mille, si je pouvais, pour vous les reprendre ensuite. Je veux t'ouvrir les veines et boire ton sang jusqu'à la dèrnière goutte, mais ma soif est si grande qu'il ne pourra l'étancher ! Misérable !

Il tire son épée, tous les joueurs s'interposent.

TOUS.

A la porte le querelleur !

DON FÉLIX, *se levant avec calme.*

Rengaînez votre épée, don Diego, vous voyez que je suis maître de moi et que j'écoute vos injures avec une tranquillité qui m'étonne moi-même.

DON DIEGO, *avec une fureur concentrée et l'épée à la main.*

Sortons ! Sur ma foi, je suis résolu à vous tuer et la vierge Marie elle-même ne parviendrait pas à vous sauver. Mon dessein est si bien arrêté, mon âme est si ferme dans son propos, que je sens ma colère même se calmer. Venez avec moi !

DON FÉLIX.

J'y vais, mais si je vous tue, don Diego, il ne faut pas qu'un autre vienne me demander compte de votre mort. Je suis à vous à l'instant. Attendez que je compte mon argent : *un....* *deux....* (*à don Diego.*) C'est mon gain, vous êtes cause que je perds une somme considérable que j'allais gagner..... et pourquoi ? *dix.... quinze....* pour je ne sais quelle histoire d'amour.... C'est un trésor que je perds.... J'y vais tout de suite. Il est absurde à vous de vouloir que je vous tue, je vous le dis comme je le pense.

DON DIEGO.

C'est le fait d'un lâche d'être si bavard et si peu pressé.

DON FÉLIX.

Un peu de sang-froid, don Diego. Il n'est jamais trop tard pour se battre. S'il était question de toute autre chose, je vous pardonnerais de montrer de l'impatience. Demandez-moi, par exemple, de faire dire une messe pour la défunte, et à l'instant même, je....

DON DIEGO.

Quel goujat !

DON FÉLIX.

Don Diego, mon crime n'est pas des plus noirs. Votre sœur était belle, je la vis, elle m'aima, sa flamme ne fit que grandir et si elle est morte, ce n'est pas ma faute. J'admire votre naïveté, car les femmes ne meurent plus d'amour aujourd'hui.

DON DIEGO.

Êtes-vous prêt ?

DON FÉLIX.

Le compte est fait. Allons !

DON DIEGO.

Vous riez ? (*d'une voix solennelle.*) Songez que vous allez mourir.

DON FÉLIX, *sort après lui en empochant son argent avec indifférence.*

Il y a treize cents ducats.

Ils se battent, et don Diego, frappé au cœur, expire sans pousser un cri. Le meurtrier remet tranquillement son épée au fourreau et s'éloigne. En traversant une ruelle, il aperçoit une femme voilée, agenouillée au pied d'un crucifix. Montemar, comme don Juan, son cousin germain, ne peut rencontrer *jupe ou cotte* sans que le diable le tente. Il s'approche de l'inconnue, et la trouvant jeune et bien faite pour autant qu'il peut en juger à la lueur incertaine de la lampe qui brûle devant l'image sainte, il lui demande la permission de la reconduire chez elle. Elle refuse, il insiste, elle menace, il rit, s'obstine et fait si bien qu'après l'avoir prévenu qu'il court à une perte certaine, elle se met silencieusement en marche, suivie à quelque distance par l'étudiant.

Alors commence une promenade fantastique à travers un dédale de rues tortueuses, enchevêtrées, interminables. Bientôt tout s'ébranle autour d'eux : les vitres tremblent, les portes grincent sur leurs gonds rouillés, les girouettes tournent en criant sur leurs

axes, les maisons se mettent en mouvement, les clochers galopent en faisant tinter leurs cloches *comme des mules de louage*, suivant l'ingénieuse expression de don Félix. On sort de la ville, on traverse des campagnes désolées, des déserts horribles où les sorcières font leurs incantations, des cimetières dont les morts se relèvent pour se livrer à des rondes fantastiques; le vent siffle, l'orage gronde, des serpents de feu sillonnent l'air, en un mot, c'est une vraie nuit de sabbat. On rentre en ville et on s'engage dans un nouveau dédale de rues. Don Félix commence à trouver que la promenade est un peu longue, et le lecteur est peut-être du même avis.

« Une rumeur confuse frappe l'oreille de don Félix : c'est le piétinement régulier d'une troupe de gens qui s'approchent. De temps en temps, ils s'arrêtent pour psalmodier une oraison, puis il vit briller dans le lointain une centaine de lumières et il aperçut de longues files d'hommes en habits de deuil qui s'avançaient en murmurant des prières d'une voix basse et lugubre.

Quand ils furent plus près, il reconnut qu'ils escortaient un cercueil où gisaient deux cadavres.

. . . .

. . . .

Le cortége funèbre, avec son bruit confus de voix chuchotantes, s'avançant lentement vers eux, la dame voilée s'agenouilla et se mit à prier dévotement.

Debout, le chapeau sur la tête, don Félix regarda passer le cercueil d'un air indifférent. « Qui portez-vous là à la sépulture, » demanda-t-il de l'air insolent qui lui était habituel.

Quelle fut sa surprise, sa stupeur profonde, quand il vit avec un indicible effroi que l'un était don Diego de Pastrana et l'autre.... Dieu puissant, l'autre c'était lui-même !...

C'était lui, c'étaient bien ses traits, sa forme, sa figure, c'était lui à n'en pouvoir douter. Il hésite, il se touche, un instant il sent courir dans ses veines le frisson glacé de la peur.

Il était homme après tout, et ses nerfs frémirent un moment, il trembla, mais bientôt son cœur recouvra sa vigueur première et son indomptable courage.

« Pour Pastrana, dit-il, on fait bien le l'enterrer, mais pour moi, c'est une peine inutile et demain e me plaindrai de cette erreur.

Dites-moi, mon noir ami, qui donc allez-vous enterrer ? — Don Félix de Montemar, l'étudiant endiablé, répondit le pénitent.

— Tu mens farceur ! — Nullement. — Alors dis-moi qui je suis, car il m'est impossible de comprendre comment je me trouve vivant ici et mort là-bas.

— Je ne vous connais point. —Pardieu ! si je me fâche misérable, je te ferai payer ton badinage de façon qu'une autrefois tu reconnaîtras Montemar.

Mais tout ceci n'est qu'une illusion de mes sens, une mauvaise plaisanterie du diable qui s'amuse à faire aller le monde en dépit du sens commun pour me mystifier.

Peste soit de ce hâbleur de don Diego et de ses fanfaronnades ! Une fois mort, il n'aura eu rien de plus pressé, que de s'en aller aux enfers raconter qu'il m'avait tué. »

En disant ces mots, il éclata de rire et tourna dédaigneusement le dos. »

. . . .

Après une nouvelle marche forcée, variée par des incidents fantastiques que Montemar finit par attribuer

aux fumées du Malaga qu'il a bu dans la soirée, l'infatigable inconnue arrive devant une grande porte. Les deux battants s'ouvrent devant elle, et toujours suivie de l'étudiant, elle pénètre dans un vaste édifice qui tient du cloître et du Campo-Santo. On parcourt d'interminables galeries, on descend un escalier tournant qui paraît s'enfoncer dans les entrailles de la terre, et l'on arrive dans une salle immense, au milieu de laquelle se trouve un objet qui paraît être un lit, à moins que ce ne soit un tombeau. Des voix étranges, des bruits mystérieux se font entendre, des milliers de spectres remplissent la salle et parmi eux Montemar reconnaît sa dernière victime, don Diego de Pastrana, sa blessure béante à la poitrine.

« Alors la figure voilée de blanc tendit la main au téméraire Montemar. Malgré son assurance, celui-ci ne put réprimer un frisson, quand il sentit le froid mortel de ce contact.

. . . .
. . . .

Il dégagea sa main de cette étreinte avec un blasphème, et la portant audacieusement sur le voile de l'inconnue, il l'arracha et lui découvrit le visage.

« *C'est son épouse* ! s'écrièrent les spectres d'une voix joyeuse, *c'est l'épouse qui vient de retrouver enfin l'époux de son choix !* et les échos répétèrent : *l'époux qu'elle aimera d'un amour éternel.* »

Horreur ! au lieu du jeune et beau visage que Montemar s'attendait à voir apparaître, ce fut un crâne hideux qui tourna vers lui ses orbites sans regard et lui sourit de sa bouche sans lèvres; ses formes si belles n'étaient que des ossements décharnés, c'était à un

squelette qu'il devait sa dernière bonne fortune. « C'est ma sœur, lui dit don Diego, c'est Elvire que vous avez séduite et abandonnée et à laquelle vous allez être uni à jamais. » Certes la perspective n'a rien de souriant et la couche nuptiale qui attend don Félix n'est pas un lit de roses. Cependant l'*étudiant endiablé* conserve dans ce moment suprême son assurance, son aplomb imperturbable. Le vin est tiré, il faut le boire, fût-il un peu amer; le quart d'heure de Rabelais a sonné, il faut payer la note quelque lourde que paraisse l'addition. Voilà probablement ce qu'il se dit : aucune crainte, aucun repentir, pas la moindre faiblesse, ni l'ombre d'un bon sentiment ne s'éveille en lui à sa dernière heure, car il comprend qu'elle est arrivée et près de paraître devant Dieu ou devant le diable, il ne se soucie pas plus de l'un que de l'autre.

« Alors le pâle squelette l'entoure de ses longs bras glacés et sordides, le presse contre ses os cariés et le couvre frénétiquement de ses caresses jalouses, sa bouche caverneuse cherche la bouche de Montemar, il approche sa face décharnée, jaunâtre et répugnante de la joue de l'étudiant et la glace de son froid contact.

Don Félix sent l'étreinte de ces membres desséchés devenir d'instant en instant plus étroite, des flots de sueur baignent son front intrépide et sa fureur redouble avec son impuissance. C'est en vain qu'il lutte pour se dégager ; plus il se débat dans sa colère, plus l'horrible spectre le presse et l'étreint dans son désir inassouvi.

Et les fantômes commencèrent leur ronde furieuse, leur danse aérienne et fantastique dont l'esprit de l'homme ne peut suivre le mouvement rapide, semblable au tourbillon vertigineux qui entraîne les feuilles sèches et les nuages de poussière que soulève le vent.

Ils élèvent leurs mains desséchées et de leur bouche sans langue sort comme un écho lugubre, une voix monotone, informe, effrayante qui ressemble aux hurlements du vent quand il s'engouffre dans une caverne.

« Chantons ! s'écrient-ils, chantons la gloire et le bonheur de l'épouse qui enlace pour jamais dans ses bras l'époux qu'elle adore ! Que leurs bouches se joignent pour sceller leurs délices éternelles par une suave et amoureuse caresse, par un langoureux baiser d'amour !

Qu'unis pour jamais dans cet embrassement, l'époux et l'épouse goûtent en paix les douceurs du repos éternel ! »

A côté de quelques belles pages, on trouve dans l'*Étudiant de Salamanque* des endroits faibles et surtout beaucoup de longueurs. Espronceda insiste trop sur des idées, qu'il aurait dû se borner à indiquer d'un trait. Le genre fantastique s'accommode moins qu'aucun autre de ces narrations un peu traînantes et de ces descriptions prolixes. Il ne faut point regarder trop longtemps, ni de trop près les êtres de l'autre monde : le mystère et la terreur qui doivent les environner, ne supportent point l'analyse. Les Allemands, qui resteront toujours les maîtres du genre, l'ont admirablement compris. Leurs fantômes apparaissent et disparaissent comme une fumée, leurs ballades passent comme un rêve. Comme Burger sait faire galoper, dans une nuit sinistre, le coursier fantastique de Lénore ou la *mesni* endiablée du féroce chasseur ! Gœthe, plus bref encore, enferme son récit dans le cadre étroit de quelques vers. La raison n'est point satisfaite, ni la curiosité assouvie, mais les sens sont frappés et l'imagination éveillée se met à l'œuvre

pour compléter le tableau et lui donne des couleurs surnaturelles et des proportions gigantesques.

Le climat du midi ne convient point d'ailleurs aux fantômes, et l'Espagne a toujours été pour eux une terre inhospitalière. Ce qu'il faut aux revenants, aux spectres et aux lutins, ce sont les vastes forêts humides, le fouillis sinistre et inextricable des halliers, les vastes marais où erre à la tombée du jour le feu follet perfide, les fleuves d'émeraude qui coulent entre des collines boisées et des rocs sauvages couronnés de donjons en ruines, les grèves désertes où viennent mourir avec une plainte monotone les flots d'un océan couvert d'éternels brouillards. Où voulez-vous que les fantômes se cachent dans les solitudes pierreuses de la Vieille-Castille, les plaines sablonneuses de la Manche ou les vastes pâturages de l'Estramadure ? Le soleil, leur mortel ennemi, les poursuit partout, les fond, les volatilise et les fait s'évaporer dans l'air comme de vaines fumées. Il n'est eau bénite, ni exorcisme qui vaille un rayon de soleil pour mettre en fuite une légion de spectres. On comprend que des esprits ainsi pourchassés perdent l'envie et le pouvoir d'effrayer les vivants.

Les ruines féodales des deux Castilles n'ont point de légendes comme les burgs des bords du Rhin, et si les vieilles cathédrales et les couvents déserts en ont quelques-unes, elles sont plus souvent goguenardes que poétiques, et ne témoignent pas toujours d'un respect bien profond pour les Saints et les Apôtres. Ainsi même dans ces siècles de foi ardente où catholicisme était pour les Espagnols synonyme de patriotisme, l'élan religieux de leur âme n'a pu triompher

entièrement de la tournure positive et réaliste de leur esprit.

L'un des biographes d'Espronceda a prétendu qu'il s'était peint lui-même sous les traits de don Félix de Montemar. Je ne puis me rallier à cette opinion. Non, ce libertin sans entrailles, ce comtempteur de toutes les lois divines et humaines, qui ne se sert de son intelligence que pour le mal, de son éloquence que pour la séduction, de son courage que pour le crime, et ne se relève un peu que par l'excès de son audace, non, un pareil misérable ne rappelle en rien le poète dont le cœur resta toujours sensible et bon, si parfois la tête fut mauvaise, le citoyen qui brava l'exil, la prison, la mort pour toutes les causes qu'il crût saintes, le penseur qui ne resta étranger à aucune des grandes idées de liberté, de civilisation, de progrès, l'homme enfin, auquel ce Dieu qu'il cherchait dans le doute et l'angoisse, pardonnera beaucoup, parce qu'il a beaucoup aimé.

III.

L'œuvre capitale d'Espronceda, celle ou se révèle toute l'originalité, toute la puissance de son génie, celle qui devait mettre le sceau à sa réputation et faire briller son nom d'une gloire impérissable parmi ceux des plus grands poètes, c'est le *Monde-Diable*, la grande épopée philosophique et sociale à laquelle il consacra les dernières années de sa courte existence, et que sa mort prématurée l'empêcha d'achever.

Quelques critiques espagnols, épris d'une admiration bien naturelle pour le talent de leur jeune compatriote, et s'imaginant sans doute qu'on ne saurait bien faire sans faire comme un autre, ni être grand sans monter sur les épaules de quelqu'un, ont voulu comparer le *Monde-Diable* au Faust et faire d'Espronceda un autre Gœthe. Ce parallèle ne soutient pas un seul instant l'examen. Rien ne ressemble moins à la sereine objectivité, à l'allure posée et réfléchie, au calme philosophique du patricien de Francfort, que la verve indisciplinée, la passion fougueuse, les élans d'enthousiasme et les bouffées de scepticisme du poète espagnol, qui sent couler dans ses veines le sang de trois races méridionales que le mélange germanique a enrichi sans le refroidir.

Le *Monde-Diable* d'ailleurs ne rappelle le Faust, ni par la forme, ni par le fond, ni par la marche, ni par le but. La seule donnée commune aux deux poèmes, c'est la palingénésie du héros; encore s'accomplit-elle dans des conditions fort différentes.

Dans l'introduction, qui est sans contredit la partie la plus remarquable du poème, Espronceda nous transporte dans un monde fantastique, dont les régions imaginaires commencent aux limites extrêmes du monde où nous vivons. Là tous les esprits du mal, qui ont brisé leurs chaînes, se sont donné rendez-vous pour célébrer une fête digne de l'enfer. Le sabbat le plus effréné qui soit éclos sous une plume germanique pâlirait auprès de cette saturnale gigantesque. L'espace infini se peuple de légions de fantômes, d'esprits, de lutins, dont les formes variées à l'infini se croisent, s'entremêlent, se séparent, tourbillonnent; c'est un fourmillement vertigineux de lignes, de couleurs, de

mouvements. De ce chaos se dégage une rumeur sans nom, un concert épouvantable où se mêlent et se confondent tous les bruits des éléments, tous les cris de la nature, toutes les voix de l'humanité.

Enfin au milieu de la confusion, une forme plus colossale se dresse et on entend résonner une voix qui domine toutes les autres. C'est celle de l'ange déchu, du roi du mal. Il nous révèle le secret de sa destinée, qui est en même temps l'idée mère du poème, telle qu'elle résulte de son titre : la loi fatale qui enchaîne le démon à ce monde, dont il est le moteur, à cette humanité, dont il est l'âme.

Toutes les parties de ce tableau sont traitées avec une vigueur de touche, un éclat de coloris dignes des plus grands maîtres. On se sent ébloui, le vertige vous gagne, et c'est avec un soupir de soulagement qu'on entend le cri du coq, et qu'on entrevoit à l'orient le premier rayon de l'aube qui dissipe ces visions infernales.

Le premier chant nous conduit dans un modeste appartement, où lit à la lueur d'une lampe, un homme arrivé aux dernières limites de la vieillesse. Comme Faust, il a demandé à la science le secret de la vie, et n'a trouvé que le doute et le néant. Il ferme son livre, et après un *omnia vanitas* des plus desespérés, il s'endort. Alors une voix mystérieuse fait entendre un chant mélancolique, qui est une des perles les plus pures de l'écrin poétique d'Espronceda. C'est la Mort, qui offre au vieillard ce qu'elle peut donner, l'éternel oubli dans le repos éternel. Mais une autre divinité vient disputer le moribond à l'étreinte glacée de sa funèbre amante. C'est la Vie : elle fait avec le vieillard une alliance indissoluble, et lui donne non-seulement l'immortalité, mais encore une jeunesse éternelle.

Pourquoi cette immortalité du moment que l'auteur se borne à la peinture de la société contemporaine, et ne se propose point de suivre la marche de l'humanité à travers les siècles? L'intérêt dramatique y perd : la crainte et la pitié que nous inspirent les périls du combattant, s'affaiblissent du moment que ses jours ne peuvent être en danger. Achille du moins était vulnérable au talon, et la feuille de chêne tombée sur l'épaule de Siegfried pendant qu'il se baignait dans le sang du dragon, laissait le passage au fer homicide.

Le deuxième chant, comme l'auteur a soin de nous l'apprendre lui-même dans une note, ne se rattache par aucun lien au reste du poème. C'est une élégie érotique qu'Espronceda a consacrée à la mémoire de cette Teresa, qu'il avait connue à Lisbonne. Tendre, passionné, amer tour à tour, il y déploie les qualités d'imagination et de style qui le distinguent. Tout cela n'empêche pas, qu'arrivé à la dernière ligne, on se demande d'où a pu venir à Espronceda la fantaisie étrange d'insérer dans le *Monde-Diable* cette composition fort belle en elle-même, mais qui ralentit et suspend la marche de l'action. Une autre question encore se présente à l'esprit. « Repose en paix! » dit le poète à celle qui fut sa maîtresse, en lui dédiant ses vers : pourquoi donc déterrer cette triste mémoire, et ne l'élever d'abord jusqu'aux cieux que pour la laisser ensuite retomber dans la fange et lui faire subir les derniers affronts? Quelqu'aient pu être les torts de la pauvre Thérèse, ses fautes, ses vices mêmes, était-ce bien à son premier amant à les lui reprocher? Qui nous dira par quels degrés cette jeune fille si pure est arrivée au fond d'un gouffre d'abjection? et le premier de ces degrés, celui qui coûte le plus à

l'innocence, qui le lui avait fait descendre? Problème redoutable, et qu'Espronceda eut peut-être craint de poser à sa propre conscience.

Je n'insisterai point; les passions ont une logique et une morale à elles, qui diffèrent malheureusement de la logique rationnelle et de la morale absolue et il faut savoir pardonner quelque chose à un poète jeune, ardent et malheureux.

Après le puissant battement d'ailes avec lequel la muse d'Espronceda prend son essor au début du poème, on ne s'attend guère aux scènes de comédie bourgeoise par lesquelles s'ouvre le troisième chant.

Le héros rajeuni se réveille dans son appartement, situé à un troisième étage de la rue d'Alcala à Madrid. Ce vieillard érudit, ce philosophe qui avait épuisé jusqu'à la lie la coupe de la science, a tout oublié; son passé, son nom et jusqu'à l'usage de la parole. C'est un homme enfant, le fils de la nature, tel que l'ont rêvé certains philosophes du 18me siècle, tel que Cook et Bougainville l'ont trouvé aux îles de la Société, avant que les Européens y eussent importé la civilisation, l'hypocrisie et les culottes. Faust lui, ne s'est vu rajeuni qu'à moitié, son corps il est vrai, a recouvré la force, la grâce et la fraîcheur de la vingtième année, mais son âme a gardé la science du monde et celle des livres, l'expérience et l'érudition; c'est toujours celle d'un vieillard.

Débordant de jeunesse, de force et de santé le héros d'Espronceda se met à cabrioler dans sa chambre, qu'illumine un rayon de soleil. Au bruit qu'il fait, survient le propriétaire de la maison, don Liborio, respectable bourgeois qui cumule la profession de bonnetier avec les fonctions de conseiller municipal. Puis

arrivent successivement la femme de celui-ci, et les autres locataires de la maison. Toutes ces figures, qui ne reparaîtront plus dans la suite du récit, sont très-vivantes et peintes de main de maître. Il faut lire dans Espronceda la scène tragi-comique qui suit, et qui grossit, défigurée, interprêtée de mille manières par les passants qui s'arrêtent, des curieux qui s'informent, des badauds qui supposent, s'élève rapidement aux proportions d'un événement d'intérêt public. Le gouvernement s'alarme et prend contre une émeute imaginaire les mesures répressives les plus propres à faire naître des troubles réels. De là une confusion inexprimable, un tumulte sans nom : tout Madrid est sens dessus dessous.

En admirant la vérité, le mouvement et la vie qui règnent dans le récit de ces scènes de désordre, on se dit que l'auteur a dû trouver dans les agitations politiques de sa malheureuse patrie, plus d'une occasion de les étudier sur le vif. Le seul reproche qu'on pourrait faire au tableau, c'est d'être chargé et de tourner un peu trop à la parodie.

L'occasion était belle pour un républicain radical et quelque peu socialiste comme Espronceda, de se livrer à une charge à fond contre les nombréux ministères conservateurs, réactionnaires ou libéraux que l'Espagne a vus se succéder depuis l'établissement du régime constitutionnel ; aussi ne l'a-t-il pas laissée échapper. C'était son droit, mais il est regrettable qu'il se soit laissé emporter au delà des bornes de la bienséance et du bon goût. *Charlatans hypocrites, reptiles immondes, odieuses canailles*, voilà quelques-unes des aménités qu'il rencontre sous sa plume. Ces violences de langage manquent leur effet sur un public

littéraire, le seul que notre poète ait pu avoir en vue en écrivant son *Monde-Diable*. On n'exige pas précisément que la polémique politique et sociale ne soit qu'un pur assaut de courtoisie; mais le sarcasme grossier et l'injure brutale sont des fleurs de rhétorique qu'il faudrait laisser aux orateurs des clubs populaires et aux journalistes de bas étage.

Revenons au héros du poème, cause innocente de tout cet esclandre. A peine se voit-il dans la rue, qu'il est entouré par la populace, qui répond à ses témoignages de naïve sympathie par des huées et des coups de pierre. Enfin la garde arrive et le conduit en prison.

Là, son éducation marche à grands pas. En moins d'un an, il apprend à se vêtir, à parler, à chanter, à pincer de la guitare, à jouer aux cartes et à manier le couteau. On voit que les règlements des prisons ne péchaient pas par un excès de sévérité en Espagne, du temps d'Espronceda.

N'ayant aucune notion du bien ni du mal, il se propose pour modèle les affreux gredins avec lesquels il est enfermé, et qui s'efforcent de l'initier en toutes choses. Plus fort, plus courageux, plus adroit que ses compagnons, Adam, car tel est le nom qu'on lui a donné, ne tarde pas à les dépasser en tout, et finit par acquérir sur eux une certaine influence. Il en profite pour exercer en faveur du faible contre le fort, une justice distributive. Ici notre auteur nous paraît un peu en contradiction avec lui-même, car s'il n'admet pas d'idée innée, s'il refuse à son héros la notion du bien et du mal, il devrait lui refuser également celle du juste et de l'injuste, qui n'est certainement pas chez lui le produit des leçons qu'il reçoit de son entourage, surtout de celles du vieux Lucas, forçat

blanchi dans les présides, qui conçoit pour le jeune homme toute la sympathie dont est capable un pareil gredin, et s'efforce de le former à son image.

Ce Lucas reçoit tous les jours au guichet la visite de sa fille, la Salada, manola de bonne race, tendre et violente, extrême en tout, dans la haine comme dans l'amour, sachant donner un coup de couteau aussi bien qu'un baiser, superbe échantillon de cette race ardente, issue du mélange du sang goth et africain. Adam la voit, et en devient amoureux comme peut le devenir un hercule de vingt ans, vierge de corps et d'âme. Elle s'éprend à son tour du beau jeune homme et parvient à le faire mettre en liberté, en attendrissant l'un des juges par des moyens que l'on devine.

Rien ne peut se comparer à l'énergie brûlante, à la vigueur passionnée des accents que le poète a trouvés pour chanter les amours d'Adam et de la Salada. Il a peint en traits de feu cette ivresse du cœur et des sens, ce débordement de passion et de désir, ces appétits véhéments de l'âme et de la chair, qui précipitent l'une vers l'autre ces natures sauvages et incultes, mais généreuses et puissantes.

Il y a certes dans ces tableaux de quoi choquer le moraliste sévère, mais sans le révolter pourtant comme ferait le libertinage froidement raffiné ou la lourde bestialité de nos climats. Nous autres habitants du Nord, nous sommes condamnés à la chasteté comme au gros paletot. L'érotisme ne nous sied pas plus que la nudité. Ce n'est pas que je regarde la morale comme une affaire de climat et de milieu, mais la faute a des degrés infinis, et le débordement furieux d'une passion violente me paraît plus excusable que le sensualisme réfléchi et prémédité.

S'il se trouvait quelque lecteur pudibond pour me faire un crime d'avoir, dans ma traduction du *Monde-Diable*, reproduit avec fidélité quelques passages de cet épisode, empreints d'une ardeur trop voluptueuse, je lui répondrais que si l'art ne peut se passer de moralité, il n'a rien à voir avec la pruderie, que nul ne songe à châtrer Phidias, ni à voiler Titien, qu'enfin le burin du graveur ne peut se permettre d'altérer les contours qu'à tracés le pinceau du maître. C'est le cas de prier monsieur Tartufe de garder son mouchoir.

Le cinquième chant est présenté sous la forme dramatique. Il nous transporte dans une taverne du Lavapiés, le quartier de la populace, et nous fait assister à l'un de ces bals de bas étage, que l'on appelle à Madrid *bailes de candil*, à cause de la lampe fumeuse qui en fait l'unique éclairage. On chante, on danse, on boit, on échange des plaisanteries. Un prêtre défroqué joue de la guitare.

Dans un coin, Adam et la Salada sont assis à une table. Le jeune homme est préoccupé, rêveur; en se promenant au Prado avec sa maîtresse, il a admiré le luxe et l'élégance des cavaliers qui galopaient dans ces belles allées, sur des chevaux fringants, il a été ébloui à la vue de ces dames charmantes et parées, si nonchalamment étendues dans leurs brillants carrosses. Il existe donc des hommes et des femmes tout à fait différents de ceux avec lesquels il a vécu jusqu'alors? En dehors, au-dessus de ce monde qu'il connaît, il y a un autre monde, plus beau, plus brillant, plus heureux? Comment pénètre-t-on dans ce monde? Comment vivent les êtres privilégiés qui l'habitent? Voilà les questions qu'il débat confusément dans son cerveau d'enfant intelligent. Il soumet

ses doutes à la Salada, qui se trouve bien embarrassée pour lui répondre, mais qui s'en alarme, et y voit un sujet de crainte pour l'avenir.

Cependant un danger d'une autre nature la menace en ce moment même. Dans un coin de la salle se trouvent trois hommes, qui tout en buvant et en causant, paraissent épier les mouvements d'Adam et de la Salada. L'un d'eux est un ancien amant, que la manola a abandonné. Il se maîtrise pendant quelque temps, mais à la fin le dépit l'emporte sur la prudence, et s'approchant de l'infidèle, il veut lui balafrer le visage : elle pare le coup, tire le couteau passé dans sa jarretière, et le plante jusqu'au manche dans la poitrine du malheureux jaloux. Là-dessus, tout le monde se sauve, laissant au tavernier le soin d'expliquer l'affaire comme il le voudra ou le pourra à la police, qui ne tarde pas à arriver sur les lieux.

Au second tableau, nous sommes dans la chambre de la Salada. Adam est plus occupé que jamais de ce monde si brillant, à peine entrevu de loin, et dans lequel il voudrait pénétrer, comme dans un élément nouveau, où il lui semble qu'on doit vivre plus complètement, respirer et se mouvoir plus à l'aise. Ses idées vagues et flottantes se précisent et prennent une forme et un corps. La curiosité, la soif de jouissances nouvelles, l'ambition enfin s'éveillent en lui, le poussent vers l'inconnu et l'éloignent de la Salada. L'amour n'a qu'un temps, surtout quand il n'est qu'une passion sensuelle, et c'est presque toujours l'homme qui se lasse le premier, quand on ne lui laisse rien à désirer.

Le cœur de la pauvre fille se brise en remarquant la froideur croissante d'Adam ; elle ne peut se faire à l'idée de ne plus être tout pour celui qui est tout pour

elle. Elle se désole, pleure, éclate en plaintes, en reproches, en menaces. Le jeune homme, qui l'aime encore et dont la pensée seule lui est infidèle, et cela d'une manière inconsciente, n'a pas de peine à la rassurer. Il parvient même à lui faire partager son enthousiasme pour cet avenir si riche en brillantes promesses et en illusions décevantes, vers lequel son esprit s'élance. Ils vont partir, ils vont quitter Madrid, et chercher ailleurs un monde nouveau, qui n'aura pas de peine, avouons-le en passant, à valoir mieux que celui dans lequel ils ont vécu jusqu'alors.

En ce moment survient un personnage que nous avons déjà rencontré dans la taverne du Lavapiés, et que l'on ne désigne que sous le nom du curé. Il est accompagné de six bandits de la plus belle eau, les amis de cœur et les compagnons d'aventures du bonhomme Lucas. Ils viennent proposer à notre héros de les accompagner dans une expédition, qui se présente sous les auspices les plus favorables. Il s'agit d'un vol à commettre dans l'hôtel de la comtesse d'Alcira, jeune douairière riche à millions. La Salada fait ce qu'elle peut pour détourner Adam de les accompagner, elle essaie tour à tour, avec cet art inné dans la femme, les moyens de persuasion qu'elle a en son pouvoir : la menace, la supplication, la raison, la séduction enfin, la plus puissante, la plus irrésistible de ses armes. Adam hésite, mais le curé fait miroiter à ses yeux le luxe et la richesse du palais somptueux qu'ils vont dépouiller; il parle de carrosses, de lambris dorés, d'ameublements magnifiques; il fait briller l'or, les bijoux, les pierreries devant l'imagination impressionnable du jeune homme.... Adam ira, moins pour voler, — sait-il ce que c'est que le vol? —

que pour soulever un coin de ce voile qui le sépare des riches et des heureux.

Dans ce chant, j'allais presque dire, dans cet acte, on remarque une telle entente de la scène, un tel pathétique dans les situations et les sentiments, tant de vigueur, de précision et de naturel dans le langage, en un mot, une si parfaite intelligence des conditions du drame, que l'on peut affirmer sans crainte de se tromper, qu'Espronceda aurait remporté de brillants succès, s'il avait écrit pour le théâtre. Ainsi à chaque pas, le talent de ce jeune homme si richement doué par la nature, se montre sous un jour nouveau, et l'on se prend à regretter de plus en plus les circonstances malheureuses et plus encore les passions déréglées, qui l'ont fatalement écarté du droit chemin.

Le sixième chant s'ouvre par une description qui a le défaut de faire songer à ces vers si connus de Boileau :

« Ici s'offre un perron ; là règne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. »
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin. »

Il y a un jardin aussi dans notre poème, mais au lieu de nous sauver par là, nous commettrons l'indiscrétion de pénétrer, à la suite d'Espronceda, dans la chambre à coucher de la maîtresse du lieu, et un coup d'œil jeté sur la belle dormeuse nous récompensera de la patience avec laquelle nous avons écouté l'inventaire de son mobilier.... Nous n'en avons pas fini cependant avec le dit inventaire, car dans le salon

voisin, nous trouvons Adam et ses compagnons, qui sont occupés à le continuer pour leur compte, avec un soin que pourrait leur envier un commissaire-priseur. Notre héros est redevenu plus que jamais le sauvage d'Otaïti que l'on sait. Il examine toutes choses avec une curiosité puérile, il touche à tout, finit par presser le ressort d'une horloge à musique, et fait jouer un carillon qu'il écoute avec ravissement. La comtesse, réveillée en sursaut entre tout effrayée dans le salon. Les bandits l'entourent et veulent la bâillonner. Mais Adam la trouve si belle dans son effroi, si séduisante dans le désordre de sa toilette, qu'il la prend sous sa protection, et met le couteau à la main. Une lutte s'engage. Au bout de quelques instants la plupart des adversaires du jeune homme sont mis hors de combat. Ils y auraient tous passé les uns après les autres, si le bruit n'avait enfin donné l'alarme.

La justice! s'écrie l'un des bandits. Ce mot produit sur Adam l'effet d'un puissant exorcisme. Toute une légion d'odieux souvenirs, brusquement évoqués, assaillent son esprit. La prison avec ses grilles et ses verrous, le riz à l'eau, la morue salée et le fouet des argousins. Il oublie tout : la belle comtesse, le palais somptueux, son rôle de chevalier errant, gagne le balcon et s'élance dans la rue avec l'agilité d'un chamois. Les autres l'imitent et chacun gagne le large, sans s'inquiéter de ce que deviennent ses compagnons.

Adam ne connaît pas encore assez Madrid pour pouvoir retrouver son chemin, et il erre pendant quelque temps au hasard par les rues obscures et solitaires de la capitale. Comme il passe devant une maison,d'où part un bruit de voix joyeuses et d'instruments de musique, son attention est attirée par une

fenêtre ouverte. Il s'approche et aperçoit avec surprise un cercueil dans lequel gît une femme jeune encore, dont les flambeaux funèbres éclairent le beau visage flétri par le malheur et peut-être par le vice. Une vieille femme agenouillée murmure des prières, que parfois elle interrompt pour déposer un baiser sur le front de la morte. Dans la salle voisine, on entend le bourdonnement d'une guitare, des chants, des rires, un cliquetis de verres et de bouteilles et le piétinement des danseurs. Parfois la porte s'ouvre et donne accès à quelques jeunes gens, échauffés par le vin et le tumulte de l'orgie. Sans respect pour le triste appareil étalé sous leurs yeux, et qui contraste si étrangement avec la scène qu'ils viennent de quitter, ils raillent la pauvre vieille, et font de ce cadavre glacé l'objet de leurs indécentes plaisanteries et de leurs équivoques grossières.

Quel poète, quel peintre a jamais traduit par la plume ou le pinceau, un cauchemar plus terrible, une plus lugubre fantaisie? Poussé par une invincible curiosité, Adam frappe à la porte et demande à être introduit auprès de la vieille.

En présence de cette mère désolée et de cette jeune fille si belle dans le sommeil rigide de la mort, il rentre dans le rôle d'Amadis ou de don Quichotte, dont le cri fatal de *la justice!* l'avait fait naguère sortir si précipitamment. Il s'offre à la vieille pour aller lui conquérir l'élixir de vie, si ce précieux breuvage existe sur la terre, ou sinon, pour la conduire au pied du trône de Dieu, le maître tout-puissant de la vie et de la mort, qui ne pourra refuser aux larmes d'une mère de rappeler à l'existence sa fille tant adorée. A ce discours naïf, la vieille lève les yeux au ciel, ou plutôt

au plafond de la salle, et murmure quelques paroles entre ses dents. Est-ce une prière ou un blasphême? Espronceda n'en sait rien, et comme il est fatigué de raconter depuis si longtemps sans reprendre haleine et sans se livrer à ses digressions favorites, il prend congé de la vieille et termine là son sixième chant.

Une publication récente, le Grand Dictionnaire du XIXe siècle de M. Pierre Larousse, a donné une biographie d'Espronceda, et sous la rubrique *Diable-Monde*, un compte rendu du poème, dans lequel on lit ce qui suit :

« Dans sa fuite, *seul et séparé des autres*, il (Adam) va chercher un refuge dans une rue obscure; *d'un côté*, des chants d'orgie retentissent : ce sont des filles qui passent une nuit joyeuse avec leurs amoureux dans une maison mal famée; *de l'autre*, le fugitif entend les lamentations d'une mère qui vient d'ensevelir sa fille et pleure près du cercueil. Le poëte se complaît *pendant tout un chant* dans ce contraste du rire et des larmes, de la douleur maternelle mise en face de la joie bruyante et effrontée; puis, pris lui-même du désenchantement de son héros, il déclare qu'il dédaigne de terminer son œuvre. La vieille femme invoque tour à tour Dieu et le diable pour ressusciter sa fille, et le poëme finit dans un ricanement de doute et d'ironie. »

Je cherche en vain dans le sixième chant, une phrase, un mot qui indique qu'Espronceda ait eu l'intention de terminer ainsi son poème, d'abandonner sans plus de façons l'enfant chéri de ses rêves de gloire. Un fragment publié pour la première fois en 1870, autorise même à affirmer le contraire.

Tout l'article paraît avoir été écrit au courant de la plume après un examen fort superficiel. Je pourrais y relever bien des inexactitudes de détail, bien des

appréciations hasardées, mais, tel qu'il est, j'aime mieux savoir gré à son auteur de l'avoir écrit, et à M. Pierre Larousse, de l'avoir admis dans son Grand Dictionnaire. Ils ont commencé par là pour Espronceda l'œuvre de réparation et de justice que je viens compléter aujourd'hui.

IV.

Les Espagnols, comme les Italiens, ont en général écrit leurs poèmes épiques ou heroï-comiques en *octaves* ou strophes de huit vers de onze syllabes. Ce mètre a bien des avantages : moins monotone que les hexamètres allemands, plus musical que les vers blancs anglais, qui ne sont que de la prose plus ou moins cadencée et coupée en lignes à peu près égales, ces strophes, après avoir charmé l'oreille et suspendu l'esprit par le triple retour d'une rime alternative, se terminent par deux vers dont la rime plate laisse l'une et l'autre également satisfaits.

La sonorité grave particulière à la langue castillane contribue pour beaucoup à cette espèce d'agrément. Les voyelles pleines et éclatantes sont soutenues, si je puis m'exprimer ainsi, par un robuste squelette de consonnes articulées avec force et netteté. Des sons ronflants, sifflants ou gutturaux, dont l'oreille délicate pourrait regretter le retour trop fréquent, contribuent à donner aux mots une physionomie caractéristique et originale. Mais trop répétée, cette jouissance à la fois

matérielle et intellectuelle finit par lasser; et il est aussi fatigant de lire les innombrables octaves de l'Araucana ou du Bernardo, que la longue kyrielle d'alexandrins de la Henriade.

En outre, chaque octave formant en elle-même un tout plus ou moins indépendant de celles qui la précèdent ou la suivent, le poète est mis dans la nécessité d'y encadrer une idée également complète par elle-même. Les idées se trouvent en général fort mal d'être étendues ainsi sur un lit de Procuste; il faut étirer les unes, en leur enlevant une partie de leur énergie; il faut écourter les autres au grand dommage de la clarté. On peut, il est vrai, scinder des strophes par le sens, ou en accrocher plusieurs ensemble, mais alors l'effet musical est singulièrement diminué. Espronceda a parfaitement compris ces inconvénients, aussi ne s'est-il pas astreint à l'emploi exclusif de ce mètre, et a-t-il employé concurremment avec lui les vers libres, et les strophes de quatre vers, de huit ou de onze syllabes, à rimes mêlées ou alternatives.

Une partie du cinquième chant est écrite en vers de *romance*. Dans ce mètre, propre à la versification espagnole, les vers pairs se terminent par des assonances simples, lorsque la dernière syllabe est accentuée, doubles, lorsque c'est la pénultième : *amar*, *verdad*, *mas*, *acá ; caen*, *vale*, *ame*, *cârcel*, etc. Il résulte un effet pénétrant et indéfinissable du retour périodique de ces voyelles sonores, qui martèlent l'oreille avec une persistance, que l'on trouverait insupportable dans une rime, mais que la variété des consonnes qui les accompagnent, empêche de devenir fatigante.

Ce vers tire son nom des chants populaires dans

lesquels il est exclusivement employé, et dont l'ensemble forme la véritable épopée nationale de l'Espagne, le *Romancero General.*

Dans ces mètres variés, Espronceda a pris successivement tous les tons et parlé toutes les langues, depuis celle de la psychologie la plus raffinée et du lyrisme le plus imagé et le plus brillant, jusqu'au patois inculte, mais pittoresque et expressif, de la populace, jusqu'à l'argot ignoble des forçats.

Pour savoir jusqu'où peut s'élever le langage d'Espronceda, et jusqu'où il peut descendre, sans cesser un instant d'être naturel et vrai, lisez cette page admirable entre toutes, où il décore de tous les charmes de la poésie, de toutes les séductions de l'éloquence, l'exposition claire, précise et pour ainsi dire scientifique, des différents systèmes que la philosophie de tous les âges a conçus sur la nature de la divinité; puis tournez quelques feuillets, et descendant de l'Empyrée dans le bagne, prêtez l'oreille aux discours que tient l'oncle Lucas à son candide élève.

De la convenance parfaite des mots aux objets, des expressions aux idées, résulte une harmonie large et naturelle, qui coule à flots aussi pressés que la pensée elle-même, et fait participer les sens aux jouissances de l'esprit. Rien de plus éloigné de ces vulgaires onomatopées, produites par le rapprochement factice et laborieux de voyelles et de consonnes, amusement puéril où triomphent les poètes descriptifs de second et de troisième ordre, et que le chevalier de Piis a porté au dernier degré de la perfection ou du ridicule. Les effets obtenus par Espronceda sont tellement spontanés, j'oserai presque dire tellement nécessaires, que malgré la différence du génie des deux langues,

ils ont souvent pu être conservés dans la traduction.

Les vers d'Espronceda coulent de source avec une abondance, une allure libre, une grâce prime-sautière qu'on chercherait en vain dans des compositions limées, retouchées et péniblement *rapetassées*, comme dit Régnier. Mais toute médaille a son revers, et la facilité avec laquelle Espronceda voyait les vers s'aligner sous sa plume, est cause qu'il n'a pas toujours su mettre de justes bornes à l'exubérance de sa verve. On remarque chez lui des longueurs, des redites, des constructions peu logiques, un emploi trop fréquent de certaines expressions, et surtout un grand abus du pléonasme et de l'épithète. Ces défauts deviennent plus sensibles encore dans la traduction, car le tissu fin et serré de la langue française se refuse à ces remplissages qu'admet la trame plus lâche de l'idiome castillan. J'aurais même porté quelquefois la main sur ce luxe équivoque, si je n'avais craint par là de changer la physionomie de l'œuvre d'Espronceda et de m'écarter de cette fidélité scrupuleuse, qui est le premier des devoirs du traducteur.

Espronceda possède un véritable talent descriptif, assez rare à ce degré chez ses compatriotes, et même chez les méridionaux en général.

Les poètes anglais, et surtout Byron, lui ont appris à peindre avec une puissance et un éclat incomparables ce qu'il a bien vu et bien compris : la mer, qu'il a eu l'occasion d'observer sous tous ses aspects dans ses fréquentes traversées, le ciel et les astres, vers lesquels les poètes lèvent volontiers les yeux par je ne sais quelle mystérieuse nostalgie de l'infini et de l'éternité, les grandes convulsions de la nature, ces

passions du monde physique qui répondaient si bien aux tempêtes de son cœur, la lumière enfin, qu'en vrai fils du midi, il aimait par dessus toutes choses, et à laquelle il doit quelques-unes de ses plus brillantes inspirations. Il excelle aussi à rendre en quelques coups de pinceau, avec une grâce, un fini inimitables, ces petits coins de la nature que l'habitant des villes a parfois sous les yeux. Je ne puis résister au désir de reproduire ici une de ces miniatures.

« C'était une matinée d'avril, un gai rayon de soleil dorait la vitre, et le vent agitait doucement les fleurs qui dressaient avec fierté leurs corolles sur le rebord de la fenêtre et embaumaient l'air de leurs parfums suaves.

Un papillon gai et folâtre, vrai lutin du printemps, dont il portait les couleurs et la riche parure, voltigeait en cercle entre la vitre et les fleurs, déployant au soleil le riche trésor de ses ailes de neige et de saphir poudrées d'or. La fleur parfumée que berçait doucement le souffle du zéphyr amoureux, tandis que le papillon enchanté volait joyeusement autour d'elle dans des flots de lumière radieuse, semblait une image dorée de la vie et promettait un avenir plein d'illusions. Des fleurs, des parfums, des couleurs et de la lumière, voilà ce que rêve l'âme quand la vertu, l'espérance et l'amour la bercent de leurs chants. »

Voilà un papillon qui ne doit pas regretter que ses confrères ne sachent point peindre.

Mais la vie des champs est toujours restée étrangère à Espronceda; il ne comprend point la poésie douce et rêveuse des campagnes, des forêts, des vallons, des calmes hauteurs, des solitudes paisibles; il n'y a pas vécu et n'en pénètre point le sens intime. Ses paysages et ses saisons ont quelque chose de banal et de cosmopolite; c'est toujours l'été couronné d'épis,

l'automne avec ses pampres, les prairies émaillées de fleurs, le ruisseau qui murmure, les oiseaux qui gazouillent sous la ramée, les bois ombreux, les vertes collines qui ferment l'horizon, et le reste. Il est rare qu'il nomme une fleur, une plante ou un arbre; il en connaît deux ou trois au plus, de ceux qui font partie des vieux décors et des accessoires vermoulus laissés par feu la poésie bucolique, mais je doute fort qu'il fût en état de distinguer un frêne d'un tilleul, ou un champ de blé d'un champ d'avoine.

Dans les portraits et les scènes de mœurs, il montre un talent d'observation, et même une tendance au réalisme, qui étonnerait si l'on ne se rappelait que le génie espagnol est essentiellement réaliste, dans les arts aussi bien que dans la littérature, quand il suit sa pente naturelle et ne s'égare pas sur les traces du classicisme gréco-latin, de la renaissance italienne ou du romantisme français mal compris.

La mort a barré la route à Espronceda, et a éteint à la fois les vibrations de sa lyre et les battements de son cœur, dans le temps même que les connaissances plus étendues, le talent plus mûr et plus sage de l'âge viril, allaient enfin lui permettre de tenir les promesses de sa fougueuse adolescence. Rien dans les dernières pages de son poème inachevé ne trahit la lassitude : au contraire, le souffle du poète devient plus puissant et plus calme, son vol plus égal et plus soutenu, son talent plus sûr de lui. Le style même devient plus précis, plus serré, il se dépouille de tout clinquant, de tout luxe de faux aloi, et s'élève par degrés à une simplicité qui n'exclut ni la richesse, ni l'éclat. Faut-il en conclure que si Espronceda avait vécu, il lui aurait été donné d'accomplir sa tâche? Non, car le génie humain n'y pourrait suffire.

Étudier sur un homme abstrait l'effet de tous les milieux sociaux, dans lesquels il se trouvera successivement placé, suivre le développement d'une âme neuve, mais douée de facultés de premier ordre, dans son voyage à travers la vie, assister à la formation et aux progrès de ses idées, de ses passions et de ses sentiments, peindre le monde intérieur et le monde extérieur, l'individu et la société, l'âme humaine et l'univers, voilà le but que se proposait Espronceda. Il est probable que la lassitude se fût emparée de lui avant qu'il l'eût atteint. Mais s'il avait assez vécu pour achever, ce qui était dans la mesure de ses forces, la peinture de son temps et de son pays, la littérature espagnole contemporaine posséderait un chef-d'œuvre digne d'être placé au niveau de ces grandes épopées dans lesquelles se reflète tout un siècle, toute une civilisation, un drame humain et moderne pour faire pendant à la Divine Comédie du moyen âge.

Ne contestons point au poète l'honneur de son entreprise, ne le privons point surtout du bénéfice de sa fin prématurée, qui laisse entrevoir au delà de la carrière parcourue, un immense horizon noyé dans les brumes de l'avenir et les ombres de la mort.

Paul Agost.

Octobre 1876.

LE MONDE-DIABLE

POÈME

A mon ami don Antonio Ros de Olano.

L'AUTEUR.

INTRODUCTION.

CHŒUR DE DEMONS.

Voguons! Voguons! Que notre esquif nous emporte à travers les airs, les nuages et les brouillards; traversons les épaisses ténèbres, fendons les vagues de la flamme et les flots de l'océan!

Voguons! Poussons notre course jusqu'aux bornes de l'univers! Libres enfin, les démons brisent aujourd'hui les portes de leur triste prison, et, au bruit des rires et des chants, au fracas d'une éclatante musique, les damnés se réunissent pour célébrer un banquet infernal.

LE POÈTE.

Quelle est cette rumeur lointaine qui est venue troubler le silence et la sérénité de la nuit noire?

Est-ce le galop d'un cheval léger lancé à toute bride, ou l'âpre rugissement d'une bête fauve affamée? Est-ce peut-être le sifflement de l'aquilon?

Est-ce le grondement du tonnerre roulant répété au loin par l'écho des profondes cavernes? Est-ce l'océan soulevé et menaçant comme l'ange rebelle le trône de son Dieu?

Un brouillard épais couvre le ciel et se peuple d'esprits sans nombre, qui, semblables à de légères vapeurs, errent dans l'espace, et s'y croisent en tous sens.

Ils tournent, gravitent, se joignent et se séparent, se cachent pour reparaître ensuite; ils errent, volent, passent, fuient, reviennent, croissent et décroissent; parfois ils se teignent de mille reflets, parfois ils se perdent comme une fumée qui s'évapore dans l'ombre; tantôt ils m'entourent en décrivant dans les airs des danses fantastiques.

Une rumeur sourde se dégage de cet essaim de fantômes de formes et de couleurs diverses. Les uns ont pour monture des chèvres, des corbeaux ou des serpents, d'autres enfourchent des manches à balai.

Au milieu d'une confusion horrible et d'un vacarme discordant, l'escadron fantastique bêlant, hurlant, sifflant, hennissant, se démène au branle frénétique d'un épouvantable sabbat.

Le taureau mugit, la sinistre corneille lui répond par un rauque croassement; aux incantations de quelque vieille sorcière, le chat félit et miaule, le loup hérissé pousse des hurlements, le chien aboie avec fureur; des milliers de bruits, de sons et de voix se mêlent et se confondent; les gémissements du vent remplissent l'âme de crainte et de terreur: les éléments entrent en lutte: le monde semble près de finir.

Un éclair fend la voûte du ciel; à cette lueur livide, on aperçoit un cavalier fantastique, peut-être le génie indompté de la tempête.

Le fracas de cent coups de tonnerre roule entre les montagnes, l'écho des torrents le répète, il se prolonge dans les bois, il gronde dans les profondes cavernes : ce sont peut-être les génies de la peur qui entonnent le cantique de l'épouvante.

L'ouragan, coursier aux hennissements horribles, brise les arbres séculaires dans son irrésistible élan. Le cavalier qui le monte est un spectre gigantesque; ce ne peut être que le génie de la guerre : il brille d'un éclat livide, et l'éclair fugitif illumine sa face d'une auréole rougeâtre.

Ici la terre tremble, là rugit l'océan, plus loin une immense cataracte se précipite avec fracas.

Ici le volcan gronde et lance des torrents de lave, là une trombe effroyable erre au gré de la tempête : les arbres et les rochers qu'elle entraîne tournoient avec elle dans un tourbillon d'eau et de feu.

Suspendue triste et immobile au milieu de l'immense obscurité, la lune blafarde jette une clarté sinistre comme une lampe sépulcrale, qui attriste les ténèbres sans les dissiper.

Ici des cris de guerre se mêlent au cliquetis de l'acier et aux fanfares belliqueuses de la trompette.

Là on entend le hennissement du coursier, les clameurs de la bataille et les grondements du canon; partout s'élèvent des cris, des gémissements, des lamentations, des sanglots.

Des chants, des lambeaux de symphonie caressent l'oreille par intervalles, puis, c'est le bruit des danseurs qu'entraîne un rhythme échevelé. Ici ce sont des murmures et des chuchotements, là des cris et des disputes.

Tantôt c'est le grondement de l'émeute dans une ville insurgée, tantôt le bruit confus de l'orgie avec ses éclats de rire, ses clameurs bachiques, ses malédictions et ses blasphèmes.

Puis c'est le murmure d'un zéphyr amoureux qui erre de fleur en fleur; puis l'écho interrompu d'un soupir fugitif; puis encore un mot d'amour, un baiser, le refrain de quelque romance.

Tous ces bruits divers, discordants, se mêlent et forment une rumeur confuse, bacchanale diabolique, brève image du monde.

Ce vacarme immense confond, bouleverse les sens et l'on se sent étourdi, troublé, prêt à défaillir devant ces visions sans nombre et ces agitations sans mesure.

PREMIER CHŒUR.

Où va le navire qui glisse là-bas? Qui le sait? Malheur à celui qui se fie au vent et à la mer!

UNE VOIX.

Qu'importe? Le destin a tracé sa route et nul ne peut échapper à la loi fatale. Le navire a mis à la voile : qu'il vogue sans crainte, tantôt bercé par la brise, tantôt fouetté par l'aquilon.

DEUXIÈME CHŒUR.

Venez, élevons une autre Babel, arrachons le voile qui nous dérobe la science.

UNE VOIX.

Vérité, c'est toi que nous cherchons. Pour te conquérir nous oserons escalader les cieux, animés d'une noble convoitise et d'un désir inextinguible de savoir tout ce qui a été et tout ce qui sera.

TROISIÈME CHŒUR

Mensonge, tu enchantes nos yeux comme un cristal brillant, coloré de reflets de nacre et d'or.

UNE VOIX.

Heureux celui qui se laisse bercer par tes illusions, ô mensonge: ce n'est que dans tes bras caressants qu'on peut trouver le plaisir. Ah? ne cherchons jamais la triste vérité! Que nous donnera-t-elle quand nous aurons arraché ses voiles les plus mystérieux? Une désillusion et avec elle un regret.

PREMIÈRE VOIX.

Moi, je combats pour la gloire et sa couronne de lauriers; entonne mes louanges, ô poète, et toi, monde, prosterne-toi à mes pieds!

DEUXIÈME VOIX.

J'élèverai un palais orné d'or et de perles, les princes m'appelleront leur maître et le peuple me fera son Dieu.

TROISIÈME VOIX.

Venez à moi, beautés, faites-moi goûter les délices de l'amour, les voluptés de la paresse et la douce saveur de vos baisers! Que pour me bercer, votre voix suave et harmonieuse se mêle aux accords de la harpe, aux vapeurs des vins généreux, aux senteurs enivrantes des aromates!

QUATRIÈME VOIX.

Venez, portez-moi jusqu'au faîte : quand vous m'aurez élevé, je vous tendrai la main à mon tour.

CINQUIÈME VOIX.

Hélas! du faîte de la grandeur je suis tombé au plus profond de l'abîme qui s'est ouvert à mes pieds : ma douleur est sans bornes et mon agonie sans fin! Pitié! du secours : rien qu'une main!...

SIXIÈME VOIX.

Enchaîné à mon destin, je poursuis ma marche errante et solitaire au milieu de profondes ténèbres. Je vais sans trêve ni repos et mon voyage sera éternel.

SEPTIÈME VOIX.

Vivons sans fatigue dans une heureuse quiétude : chanter, rire, jouir, voilà ma destinée.

HUITIÈME VOIX.

Qui calmera ma douleur? Qui sèchera mes larmes? N'y aura-t-il point de remède à mes maux? Nul ne répondra-t-il à mon appel?

LE POÈTE.

Où suis-je? Serais-je peut-être descendu au séjour de l'épouvante? N'aurais-je pas plutôt créé moi-même tous ces songes, toutes ces visions? En vérité, je ne sais où je suis.

Qui êtes-vous, sombres génies qui vous pressez autour de moi? Votre cohue horrible serait-elle envoyée par Dieu au milieu des tempêtes et du chaos pour annoncer au monde sa désolation et sa ruine? Êtes-vous des créations vaines de mon délire, ou bien êtes-vous des réalités? Que cherchez-vous? Que voulez-vous? Où allez-vous?

Tout à coup la voûte céleste s'entr'ouvre et laisse échapper une cataracte de feu, qui se précipite en jetant à flots d'éblouissantes clartés. Comme un océan débordé qui s'engouffre dans les profondeurs de l'abîme, ces vagues de flammes se poursuivent et s'atteignent dans les airs avec des fureurs aveugles et d'épouvantables grondements.

Puis, décrivant un arc rapide, la cataracte enflammée se perd dans le gouffre insondable. Un immense océan de flammes teint l'air des rougeurs de l'incendie; il fuit en bondissant devant le souffle puissant de la tourmente.

Au milieu une forme noire se tient debout; sa stature est colossale, son aspect imposant; des serpents, qui sifflent autour de son front, forment sa chevelure; sa bouche est horrible et menaçante comme le cratère d'un volcan.

Une multitude vaine d'esprits et de lutins s'agitent et s'empressent à la suite de leur maître; ils se glissent entre les flammes, s'élancent, sautent et gambadent autour de lui. Cortége bruyant, ils vont et viennent comme des visions phosphorescentes, comme des

ombres sans réalité, comme des images vacillantes aux contours indécis. Le bruit sourd de leur voix se fait entendre comme le bourdonnement monotone d'une mouche importune.

Au sein des flammes où leur multitude s'entasse, on les voit fourmiller sans relâche et, bruissant sans interruption, confondre leurs rumeurs innombrables en une seule grande voix. Parfois leur forme apparaît tout à coup : tantôt c'est une flamme, tantôt une vapeur.

Le géant infernal étendit la main; la foule se tut, et au milieu du silence, on n'entendit plus que la voix tonnante de la mer de feu; puis un accent rapide, clair, distinct et sonore traversa les vagues régions de l'atmosphère avec une harmonie étrange et mélancolique, qui paraissait surgir de tous les points de l'étendue, et que des échos sans nombre répétaient de tous côtés.

Admirable, vague et mystérieuse, cette voix paraît descendre du haut du firmament; portée sur les ailes silencieuses du vent, elle s'enfle et grandit à mesure qu'elle approche de la terre frémissante. Cette voix ineffable a quelque chose de magique et de prodigieux : elle est douloureuse et pleine d'une amère volupté; en l'écoutant l'âme se sent émue au souvenir du bonheur passé et des illusions perdues.

« Hélas! » s'écria-t-elle avec l'accent plaintif d'une lamentation, et de tous les points de l'étendue, il s'éleva un gémissement triste et douloureux comme

le souvenir que laisse dans notre âme la voix de la femme que nous avons aimée. « Hélas! Quel destin terrible me poursuit! Né pour pleurer et maudire, je suis victime du désir fatal dont jamais je ne verrai l'accomplissement!

« Qu'est-ce que Dieu? Où est-il? Peut-être s'assied-il dans sa majesté incompréhensible sur un trône éclatant d'un feu céleste au plus haut des sommets de l'Empyrée, que dore une éternelle lumière. C'est de là peut-être que sa main soutient et gouverne la tristesse immense des mondes innombrables: éternel, infini, omnipotent, présent partout et partout invisible.

« Là, dans cette Jérusalem céleste, où les chérubins inclinent leur front à ses pieds, où s'élèvent de toutes parts la fumée des holocaustes, il prête l'oreille aux voix qui exhalent d'harmonieux cantiques. Autour de lui dans l'espace roulent les rouages sonores et transparents comme le cristal qui font mouvoir la machine de l'univers. Resplendissant de gloire au sein des nuages parfumés de l'encens, il reçoit l'humble tribut de l'adoration et de l'amour.

« *Saint! Saint!* voilà ce que chante le chœur des anges, et partout dans les régions sublimes retentit l'Hosanna. Des rayons de lumière traversent et illuminent des nuages diaphanes et chargés de suaves senteurs. Au loin on entend le vague murmure des prières que l'homme envoie dans son affliction vers la demeure céleste pour implorer la paix, et le ciel répond en faisant descendre sur lui la paix et la bénédiction.

« Est-ce peut-être le Dieu de la vengeance? Sa main irritée brandit la foudre, toujours prêt à jeter l'angoisse et la douleur au malheureux qui l'implore en vain. Est-ce le Dieu frivole et injuste, le tyran sans pitié qui enchaîne le cœur de l'homme en lui ravissant jusqu'à l'espérance, et condamne le pécheur à la mort éternelle?

« Est-ce le Dieu qui dans l'enivrement de son pouvoir immense et de sa beauté suprême, a jeté l'univers dans le vide, et a livré sa créature à elle-même après lui avoir donné des lois? Est-ce une vanité, un délire de l'homme de se croire un reflet de son image pure? Ce Dieu dans sa quiétude éternelle n'a-t-il point vu ses larmes, ni écouté sa prière?

« Est-ce peut-être le génie mystérieux qui anime et alimente l'univers, dont le souffle fécond, pénétrant toute chose, soulève les flots de la mer et argente la voûte du firmament, et dont la puissance inconnue donne l'âme, la raison, l'intelligence et la vie à tout ce que l'espace infini des mondes voile avec modestie ou étale avec orgueil?

« Dieu serait-il l'intelligence audacieuse de l'homme sans cesse dévorée d'aspirations inassouvibles, planant sans cesse et pourtant toujours enfermée dans le vil cachot de la matière périssable, condamnée à un esclavage éternel, à une lutte sans pitié, à une guerre sans fin? Est-il peut-être une divinité sublime qu'opprime une inerte divinité?

« L'univers entier sera-t-il donc éternellement un

vaste champ de bataille? Chaque élément est-il un triste prisonnier qui s'efforce de briser sa chaîne? Et toi, esprit altier, n'es-tu pas ce feu caché que recèle toute chose, la flamme qui fait vivre et qui fait mourir le souffle mystérieux qui soulève les flots de l'océan en démence?

« Quand donc viendra pour toi la fin de cette lutte? Quand sortiras-tu de ta prison lugubre? L'univers changera-t-il de face? Donnera-t-il naissance à d'autres êtres destinés à une gloire immortelle? Ou bien la mort t'imposera-t-elle silence? Prendras-tu ton vol vers d'autres régions? Ou, brisant l'enveloppe de la matière impure, inonderas-tu le monde de ta beauté?

« Qui sait? Je suis peut-être l'esprit de l'homme quand il prend l'essor vers un monde inconnu et qu'il soulève d'une main hardie le voile radieux qui lui cache la divinité mystérieuse, la regarde face à face et ne craint pas de l'analyser. Tandis qu'un millier de mondes et de soleils gravitent impassibles sous les lois qui règlent leurs mouvements harmonieux, l'imagination de l'homme emportée par mes ailes rapides, franchit ses bornes étroites; tantôt elle lève l'étendard de la révolte, engage la lutte et veut pénétrer jusqu'à l'origine même de la création; tantôt elle s'enfonce avec moi dans les abîmes et ne trouvant que ténèbres, elle maudit son Dieu. Hélas! son cœur se dessèche et ses illusions s'enfuient; ses plaisirs et ses amours sont un délire trompeur, sa science une vanité: ses jouissances, un mensonge : rien n'est vrai que son impuissance, son amertume et ses douleurs!

« Mortel, c'est toi qui m'as engendré et qui m'as donné un nom; tes tourments, tu me les a donnés; tu as mis tes rancunes dans mon âme, tes aspirations dans mon esprit, tes colères dans mon cœur, tes blasphêmes, tes malédictions impuissantes, sur mes lèvres; tu as fait de moi ton bourreau, tu m'as payé le tribut de la peur et tu as partagé l'empire du monde entre Dieu et moi. Je fais partie de toi-même : je suis l'esprit qui ne dort jamais; je t'arrache à ton néant pour te pousser vers d'autres régions, ange par la grandeur de la pensée, homme par la petitesse de l'action.

« Humanité! humanité! semblable à la mer qui soulève ses vagues énormes, tu t'agites sans relâche pour sortir des bornes où tu es enfermée. Tes efforts seront-ils inutiles? sera-ce en vain que tes flots, s'amoncelant les uns sur les autres, viendront battre avec rage l'enceinte de leur prison?

« Sera-ce en vain que ton esprit prendra l'essor vers d'autres sphères, et ne parviendra-t-il point à pénétrer les profonds mystères de la vie et de la mort? Avances-tu où reviens-tu sur tes pas? Obéis-tu à une loi ou marches-tu au hasard? Les croyances que tu abandonnes, les églises que tu désertes, les religions qui ont passé et ne sont plus pour toi que des mensonges, ne sont-elles pas peut-être plus près de la vérité que celles que tu te forges à présent? Ce que tu crois faux ne pourrait-il pas être vrai?

« Mais poussé comme moi par une main de fer, tu marches et c'est en vain qu'à grands cris tu implores du repos. Les siècles se précipitent, cent générations

disparaissent dans l'abîme, les empires s'écroulent, les peuples disparaissent et l'oubli les ensevelit. Et toi tu marches, tu marches sans guide et sans étoile, sur la pente rapide où t'entraîne ta course désordonnée. Tantôt tu inondes la plaine, tantôt tu aplanis les montagnes, rien ne t'arrête ni la profondeur des abîmes, ni la hauteur des cieux. Pauvre aveugle! folle et vagabonde, sagace aujourd'hui et demain imbécile, tu restes cependant toujours toi-même dans la confusion mystérieuse de ton essence.

« Tantôt soumise et docile, tu chemines par les routes frayées et tu suis avec une paisible crédulité les traces de tes ancêtres; tantôt tu revêts un nouvel habit et tu railles la mode qui a passé; rebelle parfois, tu mords les anneaux de ta chaîne. Je ne te quitte jamais; ce ver qui te ronge le cœur, ce nuage qui voile tes illusions, c'est moi, l'étoile tombée, l'ange des douleurs, le roi du mal. L'enfer où je règne, c'est le cœur de l'homme. Ton bonheur a pour durée celle de tes rêves d'espérance, ton malheur commence quand ton âme se désaltère au poison du souvenir, et que tu reprends sur le vaste océan ton voyage désespéré sans guide et sans boussole : aucune étoile ne luira pour toi, c'est en vain que tu invoqueras le nom de Dieu, soit que tu lui adresses une prière sans foi, soit que tu provoques son courroux. Le tonnerre et l'ouragan répondront seuls à tes cris; aussi loin que tu pourras aller, tu ne trouveras nulle part ni un port ni une plage hospitalière. La matière finit par mourir; mais l'esprit, où ira-t-il? Qui le sait? Peut-être est-il enchaîné à jamais!!! »

Il dit, et pencha triste et désespéré son front lumineux, tandis que de ses yeux s'échappait une source abondante de larmes empoisonnées : il y eut un moment de profond silence, puis cent chœurs s'élevèrent à la fois et remplirent les airs de leurs modulations confuses.

PREMIER CHŒUR.

Venez, esprits, venez et appelez l'homme à partager vos maux.

DEUXIÈME CHŒUR.

L'espérance a fui les hommes pour toujours et désormais leur cœur ne trouve plus à se repaître que de souvenirs.

TROISIÈME CHŒUR.

C'est nous, génies du mal, qui sommes les Dieux auxquels l'homme obéit sans y croire; son destin le condamne à subir notre loi.

PREMIER CHŒUR.

Venez, esprits, venez et appelez l'homme à partager vos maux,

PREMIÈRE VOIX.

Je troublerai ses amours, je dissiperai ses illusions, j'attiserai ses rancunes, je rendrai éternelles les souffrances de son cœur blessé.

DEUXIÈME VOIX.

Je confondrai à ses yeux le mensonge et la vérité ; plus il saura, plus il verra, plus il sentira croître le trouble de son esprit.

TROISIÈME VOIX.

Je flétrirai la beauté, je riderai le front de la jeunesse. Par moi l'âme pure reniera la vertu et maudira le jour de sa naissance.

QUATRIÈME VOIX.

Je ferai douter de la tendresse que le cœur d'une mère montre à son timide enfant : dans l'amour, je ferai entrevoir le vil intérêt, sa source impure.

CINQUIÈME VOIX.

Un lingot d'or sera son dieu, son avarice l'adorera, et de viles passions gouverneront seules son cœur.

Venez, esprits, venez et appelez l'homme à partager vos maux.

SIXIÉME VOIX.

Ma lance renversera ce vil dieu de métal, je trônerai sur des autels et je réduirai l'homme en esclavage.

Venez, esprits, venez et attelez ces esclaves à mon char.

SEPTIÉME VOIX.

Moi je briserai les chaînes, je donnerai la paix et la liberté et j'ouvrirai des sentiers nouveaux à l'humanité errante.

CHŒUR.

Qui sait! Qui sait! C'est peut-être un rêve, un délire menteur, une illusion dorée.

Venez, esprits, venez et appelez l'homme à partager vos maux.

LE POÈTE.

Comme les nuages chassés dans une sombre tourmente par le souffle violent de l'ouragan, tantôt glissent les uns à la suite des autres, tantôt s'amoncèlent en entassements désordonnés et figurent à nos yeux des visions, d'horribles fantômes, des monstres étranges aux formes variées à l'infini, des palais, des temples et des cités;

Comme la terre disparaît quelquefois sous d'épais tourbillons de poussière, ainsi qu'un cadavre gigantesque que couvre un linceul de toile sordide, comme la mer plaintive fait entendre au loin ses rugissements monotones, quand elle brise contre les rochers ses vagues fatiguées d'une lutte éternelle; de même que dans une nuit sereine la brise apporte par intervalles la chanson qu'entonne, au mouvement cadencé de sa rame, quelque pêcheur voguant au large;

C'est ainsi que l'armée infernale s'enfuit en tourbillons rapides : on les vit passer comme des ombres indécises qui disparurent avec un grand bruit d'ailes;

Longtemps on entendit leurs chants résonner dans les déserts mystérieux de l'espace, puis ils s'éteignirent au loin comme une lamentation plaintive.

Mon esprit frappé, resta comme absorbé dans un délire étrange, et je sentis qu'un torrent de lave brûlait mon front pensif.

J'entendis résonner ces chants et ces clameurs comme des mensonges de mon imagination insensée, et c'est dans mon sein que je sentis tout ce tumulte, toute cette agitation inquiète.

C'est ainsi qu'aux sons aigus du clairon belliqueux, et au roulement cadencé du tambour, on voit une armée défiler en ordre de bataille, étalant avec orgueil sa fougue martiale et la magnificence de son pompeux appareil.

Au milieu des nuages de poussière soulevés par la marche des bataillons, on voit passer des formes de chevaux et de canons, étinceler les épées et les baïonnettes, reluire au soleil l'acier des cuirasses, ondoyer les étendards, flotter au vent des panaches fantastiques; une vague rumeur s'entend au loin, l'esprit reste suspendu dans une espèce d'enchantement : tout est passé, et cependant l'on croit voir et entendre encore.

Mais déjà la pure lumière de l'aube illumine l'horizon, et ses splendeurs naissantes teignent de mille couleurs le voile de la nature.

Dans le monde tout devient joie et mouvement, et devant cette harmonie l'esprit s'abîme dans une méditation profonde.

Ce que je crois voir est-il une vérité, et ce que j'ai vu n'est-il qu'un songe enfanté par mon délire? Ce que j'ai rêvé serait-il une réalité? ce que je vois serait-il un mensonge?

CHANT I.

Une lampe posée sur une table de bois peint, éclaire de ses mélancoliques reflets une chambre dont l'aspect ne révèle ni le luxe ni la misère. Minuit sonne au clocher voisin, et à ce bruit un homme déjà vieux ferme le livre qu'il lisait avec une attention avide, et compte les coups alentis de l'horloge fatiguée.

Alors il appuie sur sa main droite son front que les rides sillonnent, et que l'accablement couvre comme un voile, et une pensée funèbre et tyrannique s'empare de son esprit et l'absorbe tout entier. C'est en vain que dans son anxiété il s'efforce de la bannir. Il reprend sa lecture, mais tandis que sa vue obéissante se soumet à sa volonté, son imagination s'élance vers d'autres régions.

« Tout est mensonge, vanité et folie! » s'écria-t-il soudain avec un rire sarcastique, et prenant une autre posture sur son siège, il ferma le livre d'un geste brusque et dédaigneux. Une noire tempête voile son front soucieux d'épais nuages, et de son œil aride s'échappe une larme de sang et de feu.

« Hélas! dit-il, elle a fui pour jamais l'ardeur de la belle jeunesse, ils ont fui les mélodieux concerts de l'âme, les rêves d'enthousiasme et de vertu! Elles ont fui, les heures de l'insouciante gaieté! Mon seul avenir, mon unique espérance, la mort s'avance à pas de géant!

« Qu'est ce que l'homme? Un mystère.... Qu'est ce que la vie? Un mystère encore!.... Les années passent d'une course rapide, et au milieu des déceptions qu'elles amènent, la vieillesse arrive inaperçue. C'est en vain que nous cherchons quelque remède à nos maux: le présent est un songe d'un moment, le passé, ce n'est plus qu'un conte, et l'avenir, c'est la mort.

« Un siècle refoule l'autre dans le passé, les hommes succèdent aux hommes, et tous voient leurs calculs déjoués par la vieillesse, leur pompe et leur gloire ravies par la mort. La lumière, qui jaillissait de leur esprit, s'éteint dans une brume qu'elle ne parvient pas à percer, et l'histoire de l'homme et de sa folie aboutit à une sépulture étroite et fétide.

« Oh! s'il était donné à l'homme de vivre éternellement, toujours jeune, éclairé par une lumière qui ne s'éteindrait point, et puisant la vie à des sources intarissables! A l'illusion qui se brise comme un verre fragile en succéderait une autre, pour le rendre à jamais heureux, et il pourrait contempler le soleil sans craindre l'inévitable nuit.

« Insensé, dira-t-on, où t'entraîne ton esprit orgueilleux, qui voudrait vivre éternellement dans cette

vallée de misère, où tout est voué à la mort? Qu'y a-t-il d'immortel ici-bas ? Qui peut échapper aux rigueurs de l'âge? Ne vois-tu pas que tout est poussière, vent et fumée ? que ton souci est vain, tes plaintes inutiles. »

Tous tant que nous sommes, nous avons plus d'une fois pensé comme le bon vieillard sur ce chapitre; et nos théologiens, — pour ne citer ni Platon ni Senèque, — ont traité la matière au long et au large. Pour moi, qui ne veux pas courir le risque de devenir prolixe et ennuyeux (car je soupçonne que mon lecteur commence à s'impatienter), je dirai qu'à la fin, cédant à l'accablement de sa pensée, le vieillard se coucha et s'endormit.

C'est peut-être une faiblesse humaine que de s'endormir au plus beau de l'histoire, et de laisser interrompu jusqu'au lendemain le fil de la réflexion. On prétend que du sommeil découle l'oubli, cette douce liqueur qui calme les chagrins; mais hélas! parfois il ramène l'idée fixe et trouve un plaisir barbare à renouveler nos douleurs.

Donc il s'endormit profondément et bientôt une vision.... Une vision! — Il me semble que j'entends l'exclamation courroucée et que je vois la grimace dédaigneuse d'un critique féroce. — Pardonne-moi, savant homme; génie sublime, daigne m'écouter un instant! Je te jure sur l'honneur, ô Fabio! — Si ce nom n'est pas le tien, tu sauras que je ne te le donne ici que pour la rime.

Je te jure que je n'écris que pour te faire plaisir, au risque de déplaire à tout le monde, ce livre où je suis les préceptes d'Aristote comme la prunelle suit les mouvements de l'œil, et je me réserve de publier plus tard mes réflexions sur l'homme juste, qui n'obéit qu'à la raison et jamais au caprice.

Je sais bien que le monde n'avance pas même d'un pas dans sa carrière éternelle, parce qu'un poète comme moi s'avise de chanter la première chose qui lui passe par la tête; mais je m'en inquiète peu, et peut-être les autres s'en inquièteront-ils moins encore. Sot égarement ou obstination ridicule, j'écris sans rime ni raison, et uniquement pour satisfaire ma fantaisie.

C'est dans mon cœur seul que je puise mes inspirations, et ma lyre se passe de règle et de méthode pour chanter les soucis de l'âme enflammée d'amour, les vagues douceurs de la tristesse, l'espérance qui se cache dans les nuages, les douloureux accents du souvenir, les rêves de l'imagination exaltée et l'ordre merveilleux de l'univers.

Mais je reviens à la vision étrange qui apparut au pauvre vieillard pendant son sommeil, cette mort momentanée qui se plaît quelquefois à consoler l'âme endolorie en lui prodiguant tous les trésors de la richesse et de la volupté : cruelle compassion, qui fait paraître plus dure au réveil la mine refrognée du destin, qui nous poursuit dans la vie avec une impitoyable rigueur.

On raconte donc qu'il rêva.... ce qui est certainement une preuve que l'esprit ne s'endort jamais, et me donne de nouveau l'occasion d'interrompre l'histoire merveilleuse du vieillard, pour me livrer à une digression. Qu'on ne s'étonne pas en m'entendant affirmer que l'âme ayant la matière en horreur, il faudrait pour vivre en paix ici-bas, se débarrasser de l'âme ou se débarrasser du corps.

Celui-ci aime le repos, et ne fait rien pour nous tirer du bourbier où nous pataugeons; l'autre prétend tout concevoir, et se perd dans les régions de l'infini. Si la matière obéit à l'esprit, c'est comme un ivrogne qui, sous l'empire des fumées du vin, traîne en titubant son corps flasque et lourd. A la fin n'en pouvant plus, elle chancelle, et s'abat.

Ce que je viens de dire là, c'est de la philosophie, et penser ainsi, c'est être philosophe. Je regrette déjà, moi qui possède des facultés si vastes, de m'être adonné à la poésie. Que ne saurais-je pas, si j'avais de l'érudition? Mais revenons à notre histoire et à notre vision, quoique les visions aient peu de chance d'inspirer quelque terreur à une époque où les tailleurs eux-mêmes sont esprits forts.

Il me serait bien plus utile de parcourir la carrière attrayante de la politique, et de me mêler aux rangs de tous ces savants, de ces financiers, de ces critiques, de ces jurisconsultes, de ces philosophes, de ces guerriers, de ces orateurs, de ces savants, de ces journalistes enfin, dont s'enorgueillit notre siècle : hommes sublimes, qui ne font peut-être pas le bonheur des nations, mais qui en font à coup sûr la gloire.

Qu'il vaudrait mieux pour moi avoir embrassé dès l'enfance une carrière plus lucrative et de moins d'éclat, que de m'en aller comme je fais par le monde en accouplant des rimes! Ne pouvant être sage, je me serais fait journaliste, ce qui revient à peu près au même; mais, ô regrets! à quinze ans je plantai là l'étude, pour m'abandonner au monde et à ses mensonges!

O parents! ô tuteurs! et vous tous, ô maîtres, qui élevez l'innocente jeunesse! que vos fils, que vos élèves s'acheminent par la bonne route qu'éclaire le brillant flambeau des connaissances humaines! Ils deviendront de riches négociants et des avocats habiles, ils feront un jour l'admiration de la bourse et du barreau, ou sinon ils seront peut-être des députés graves, sérieux, rageurs ou modérés.

Et si le tendre rejeton devient ministre, c'est alors, heureux parents, qu'il faudra verser des larmes de joie, quand vous le verrez se présenter en triomphateur devant les Cortès pour demander un bill d'indemnité. Pardonne-moi, lecteur, si ma pensée errante s'égare dans un tourbillon de digressions insensées et coupables, qui se déchaînent sous ma plume comme un vent d'orage : hélas! j'ai toujours été le jouet de mes passions!

L'âme qui se cache dans le mystère de notre être, s'agite au hasard dans la matière inerte qui lui sert de prison, et quand nous dormons elle se réveille pour une autre existence surnaturelle, qui ne doit durer que quelques moments. Alors les régions de l'espérance

et celles du souvenir ouvrent leurs portes au vol de l'esprit, et tout ce qui fut, est et sera, se montre simultanément.

Faut-il croire que l'âme révèle dans le sommeil son essence immortelle, et que, se dégageant du temps et de l'espace, elle formule la notion de l'éternité à l'esprit troublé de l'homme, qui s'en épouvante? O science, ô science grave, profonde et guindée! garderas-tu honteusement le silence? ne me tireras-tu pas de ce doute?

Pendant que je raisonne ainsi sans utilité, le vénérable vieillard continue à dormir et le délire environne sa couche d'un essaim confus de formes et d'images sans nombre, tandis que le sommeil appuie silencieusement sur sa poitrine sa main lourde, mais invisible.

Semblable à la poussière que le vent soulève en tourbillons rapides, des formes vagues enfantées par le vertige planent sur lui dans une effrayante confusion; au delà des limites des régions du vague, d'autres régions sans fin se déroulent, et des mondes inconnus se révèlent aux yeux de son imagination.

Puis il lui semble errer dans les funèbres abîmes que d'éternelles ténèbres enveloppent d'un manteau d'horreur, et où règne un silence profond, le silence de l'oubli, que ne trouble aucune des rumeurs lointaines de ce monde.

Soudain une forme vague aux contours indécis se dessine dans cette nuit, comme le fantôme charmant

d'une illusion lointaine. Cette ombre vaporeuse, c'est une femme, qui jette sur le vieillard un regard de regret et de pitié.

Alors on entendit l'harmonie langoureuse d'une musique suave, et une voix chanta, une voix que l'oreille ne pouvait entendre, mais dont le cœur comprenait les accents.

Faible mortel, ne t'effraie pas du nom dont on m'appelle, ni des ténèbres qui m'environnent; c'est sur mon sein que l'homme vient se reposer de toutes ses souffrances. Ma pitié lui offre loin du monde un asile où il se couche en paix à mon ombre, et s'endort du sommeil éternel.

Je suis l'île où l'on aborde pour se reposer après avoir parcouru la mer orageuse de la vie, et où le marin perd le souvenir des tourmentes passées : c'est là qu'on s'endort au bord d'une onde qui coule sans murmure, et bercé par une brise qui souffle sans bruit.

Je suis le saule mélancolique qui prête l'ombre de ses rameaux au front ridé par les soucis; je suis la rosée bienfaisante qui rafraîchira tes tempes, tandis que l'oubli étendra sur toi ses ailes noires.

Je suis la vierge mystérieuse des dernières amours; les fleurs qui jonchent ma couche n'ont pas de brillantes couleurs, mais elles sont sans épines; ma tendresse est pure de toute vanité comme de tout mensonge; mon amour ne peut donner ni plaisir, ni gaieté, mais il dure éternellement.

Devant moi la science se tait, le doute se dissipe; je montre la vérité telle qu'elle est, sèche, claire et nue, et quand ma main ouvre au sage les portes de l'éternité, le mystère de la vie et de la mort se dévoile enfin à ses yeux.

Viens, pose entre mes mains ta tête brûlante: comme une tendre mère, je prolongerai ton sommeil; viens, et je donnerai une couche moelleuse, où tu dormiras pour toujours dans le silence et le néant.

Laisse l'homme insensé affronter l'océan du monde où le tourmente sans relâche la trompeuse espérance d'un bonheur futur, et le souvenir du bonheur qu'il a fui : ses amours sont un mensonge, ses victoires sont un mensonge aussi, comme sa gloire, comme ses illusions.

Laisse ma main sécher tes larmes, et te fermer pieusement les yeux! Je calmerai tes douleurs, je ferai taire tes gémissements, et j'éteindrai pour jamais les battements de ton cœur blessé.

Avez-vous vu la lune sereine se refléter sur les flots sombres, à l'heure où nous sentons se calmer notre douleur amère et la mélancolie envahir notre cœur?

Avez-vous vu l'océan s'étendre au loin comme une image de l'obscure éternité, et se perdre à l'horizon sous un dais d'azur lamé d'argent?

Avez-vous entendu le murmure de la brise légère qui glisse à la surface des eaux, et ride les flots argentés, en les berçant doucement de sa complainte mélancolique?

Vous est-il arrivé de subir le doux enchantement d'une voix qui charme le cœur, d'un chant suave, mystérieux, ineffable, plein d'un vague désir et d'un amour incompréhensible?

C'est ainsi que résonna l'harmonie insaisissable de cette mélopée mélancolique, comme les tressaillements d'une âme et les accents d'un cœur fatigué par le chagrin.

Et l'amoureuse et pâle figure étendit deux bras livides, et tourna vers le triste vieillard ses yeux pleins de douceur et de pitié.

Ses yeux sans rayons ont un regard qui glace, et dont la profondeur et l'intensité dominent le cœur, voilent les sens d'une ombre épaisse et plongent la raison dans une stupeur profonde.

Peu à peu le sang se fige dans les veines du vieillard, qui sent une langueur voluptueuse s'emparer de lui, et une vague somnolence succéder à son désir impatient.

L'apparition surnaturelle enivre son esprit, paralyse ses membres en le couvant d'un regard dont la tendresse fatale éteint la flamme éphémère de son existence.

La douce et pâle vision dépose avec ardeur sur sa bouche le baiser mortel, et il sent pénétrer jusqu'au fond de ses entrailles le froid de ces lèvres arides et sans couleur.

Alors il sentit que ses yeux fixes s'éteignaient sous le regard de ces yeux morts, qui paraissaient dévorer comme une proie les rayons de leur lumière.

Une sensation délicieuse se répandait dans tout son corps et frappait peu à peu ses nerfs d'engourdissement, son esprit saisi de langueur tombait insensiblement dans une douce somnolence.

Puis le fantôme pose sa main jaunâtre et décharnée sur la poitrine du vieillard. Celui-ci abattu, glacé, immobile, les yeux sur elle, attend son destin.

Ainsi, quand le sommeil engourdit les sens du voyageur fatigué, il sent peu à peu ses forces lui manquer et ses membres paresseux défaillir.

Égaré sur le sommet d'une âpre montagne, il s'affaisse sur la neige, sa raison se trouble, et d'agréables visions viennent charmer sa léthargie.

La machine mortelle s'assoupit doucement, lentement; la vie s'assombrit, vacille prête à s'éteindre dans un dernier bâillement entre les bras de la mort.

Serait-ce que l'existence fatiguée, consumée par les années sent approcher avec joie le terme de son voyage, le moment d'échapper aux mensonges de ce monde?

Serait-ce que lorsque la matière inerte se désagrège, et que le corps périt dans cette décomposition, l'esprit, sentant venir la mort aspire à la liberté perdue ?

Épuisé, le vieillard moribond attend avec délices la paix éternelle, sa main presse la main glacée qui marque la fin de sa carrière.

Tout à coup il entend craquer avec fracas le sol et les murs de sa chambre et il voit s'étendre à perte de vue un ciel lumineux comme de l'or en fusion.

Tantôt c'est un riche manteau d'or et de pierreries, que constellent des milliers de soleils; tantôt une vaste mer d'argent nacré, dont les vagues ondulent dans les airs.

Entrelacés comme les anneaux d'une chaîne, ces soleils ornent le front d'une divinité, que les rayons qui jaillissent de cette couronne enveloppent comme un voile.

Sa beauté majestueuse, diaphane, radieuse est comme noyée dans cette flamme : semblable à une gerbe d'étincelles, elle répand partout la joie et la vie.

L'amour eternel, la gloire impérissable, les armes, les couronnes d'or et de laurier, les triomphes, les plaisirs, les splendeurs, les victoires, les illusions, les richesses et le pouvoir :

La vie éternelle, le mouvement sans fin, les doux rêves de la poésie, le concert sonore et chimérique qu'enfante l'extase de la riche imagination :

Le tendre écho du premier soupir, la douce plainte du premier amour, la première espérance, le premier parfum de la fleur odorante :

La face calme et sereine de la nuit, le son du luth mélancolique, les paisibles rêveries de l'âme, la paix et la tranquillité de la vertu :

La sainte félicité du foyer paternel, les causeries substantielles de l'amitié, le doux sommeil sur le sein amoureux d'une heureuse épouse :

Le baiser pur de l'enfant joyeux qui joue et folâtre autour de ses parents, gage d'amour, emblème de tendresse qui réjouit l'âme :

La foi, la religion, ce baume suave qui répand la consolation dans notre âme, les graves études de la science qui élèvent l'homme jusqu'à la hauteur des cieux :

L'édifice de l'univers dont la beauté transporte l'esprit d'enthousiasme, l'auguste solitude qui adoucit parfois l'amertume d'un cœur fatigué :

La passion, courant après ses illusions, que le vent emporte comme la plume légère, et faisant succéder brusquement à l'attente les plaisirs turbulents de la jouissance :

Les applaudissements du monde, les tourments, l'anxiété, les vicissitudes horribles, le noble orgueil, l'ambition sanguinaire avide de renommée et de louanges :

Le grondement du canon qui tonne, les puissantes fureurs de la bataille, les battements héroïques du cœur, qui échauffe et embrase l'acier qui le couvre :

L'or, que la cupidité insatiable de l'homme entasse en monceaux, aliment infernal de l'avarice, plus inassouvible à mesure qu'elle trouve plus à dévorer :

La bruyante orgie, avec ses vices, ses scandales, ses joies crapuleuses et ses nausées, ses combats du désir et de la pudeur vaincus enfin par les fumées de l'ivresse :

Le rhythme gracieux de la danse joyeuse qui charme par sa volupté lascive, la beauté dont les formes langoureuses font naître le désir et convient à la jouissance :

Tout ce que l'esprit a pu imaginer, tout ce qu'ont pu enfanter les illusions humaines, tout ce que créeront jamais les désirs insensés, tout ce que l'espérance caresse dans ses rêves :

Voilà les merveilles que cette radieuse vision laissa échapper en foule de sa main prodigue, voilà ce que le vieillard vit passer devant ses yeux dans l'illusion d'une perspective prodigieuse.

Puis, au milieu du fracas de la musique et des applaudissements, il vit l'humanité tout entière : autour d'elle la sphère argentée gravitait dans l'harmonie de son mouvement éternel.

On entendit des voix, des chœurs sonores, qui firent

résonner les échos de l'espace; et l'on vit des anges, en essaims de mille couleurs, fendre les airs en y répandant des trainées de lumière.

Dominant ce concert varié et magnifique, une voix palpitante de vie et d'harmonie s'éleva comme une rafale de vent. Elle chanta :

Salut, flamme créatrice du monde, langue de feu de la science éternelle, germe pur, principe fécond qui enchaîne la mort à tes pieds.

C'est toi qui aiguillonnes la matière inerte, c'est toi qui lui ordonnes de se combiner et de vivre, qui façonnes l'argile et qui crées des milliers d'êtres aux formes variées.

C'est en vain que la mort quelquefois victorieuse se plaît à renverser ton œuvre : de ses débris, ta main triomphante tire des œuvres nouvelles.

Tu alimentes le foyer du soleil, tu teins les cieux d'azur, tu fais briller dans l'ombre la lune argentée, tu couronnes l'aurore de lumière.

Tu donnes de joyeux échos aux bocages sombres, aux arbres une verte parure, une voix mélancolique au fleuve, de rauques mugissements aux vagues de la mer.

C'est toi qui respires dans le parfum des fleurs c'est toi qui soupires amoureusement dans les vallons

c'est toi qui murmures sur les ailes de la brise, c'est ta voix qui rugit dans la tempête.

Tu répands l'or sur la terre en bouillants ruisseaux de métal, tu donnes l'éclat à la perle que la mer recèle dans ses abîmes profonds.

Tu étends les nuages livides comme un manteau de deuil qu'agite l'aquilon, ton souffle enflamme l'atmosphère, tes rugissements enfantent la terreur.

Tu es le germe pur de toute vie, la source éternelle de tout bien,la lumière émanée du créateur lui-même : jeunesse et beauté, voilà ton être.

Tu es la force secrète qui fait tourner le monde sur son axe, le sentiment harmonieux et profond des sphères que ta présence anime.

Les siècles qui volent sont les artisans infatigables de tes ouvrages ; ils couvrent de ciselures et d'ornements l'étroite prison de l'esprit ardent.

Ta main puissante les pousse dans un tourbillon violent et rapide; ils vont, et sur cette route vertigineuse, tu appelles sans relâche d'autres siècles.

De nouveaux siècles s'élancent pleins d'angoisses ; ils paraissent et disparaissent; dans leur travail éternel ils ne se rejoignent que pour s'arracher le burin.

Pleins de zèle, ils déploient sans trève leurs forces dans ton immense atelier, ils martèlent sans relâche

la matière brute, et dans le travail même ils puisent une nouvelle ardeur.

L'homme flotte dans un va-et-vient perpétuel sur le profond océan de la vie, et ta main répand avec profusion le germe créateur dans son être.

Lève la tête, homme fragile, trempe ta lèvre dans ce courant éternel. Semblable au soleil qui se lève à l'orient, tu seras éternel comme l'univers.

La voix se tut, mais on continua d'entendre les sons de la musique et le chœur harmonieux, et l'on vit passer à grands flots des légions innombrables qui répétaient le cantique sonore.

Leurs ailes tracent dans l'air un sillon lumineux comme celui du navire qui fend la mer sereine; au milieu de cette vive clarté on voit resplendir plus pure la lumière qui émane de la vision immortelle.

Le cortége magnifique qui l'environne traverse les airs comme une trombe de feu; soleil qui va rejoindre d'autres soleils, elle coupe les vents avec l'impétuosité de la bombe.

Stupéfait, le vieillard lève la tête, comme l'homme qui s'éveillerait dans son cercueil : l'angoisse l'étreint, le délire s'empare de lui, il cherche avec anxiété l'air et la lumière.

Endormi dans le sein du néant, il avait entendu du fond de sa stupeur cette rumeur immense; le chant

héroïque avait frappé son oreille et fait brusquement vibrer ses nerfs.

Dans son agonie, il écarte avec effort la main raidie de l'ombre glacée, qui lui fait couler au cœur le froid mortel.

Les bras étendus avec transport, il écoute attentivement la voix qui lui rend la vie, il se dégage de l'étreinte du spectre, et s'efforce de se mouvoir et de se lever.

Il ouvre les yeux, et tournant vers la clarté un regard incertain, il cherche le rayon qui les rallume, une douce chaleur pénètre ses membres déjà morts, et une vie nouvelle fait palpiter son cœur.

Le sang bouillonne dans ses veines gonflées, il sent renaître en lui la fougue juvénile, et l'aube sereine vient éclairer son front et dissiper les sombres pensées de la vieillesse.

Des ondes de lumière baignent son corps et lui font une auréole; mille torrents descendus de la cime argentée, l'inondent de splendeur et lui versent la vie à flots.

Et tandis que la divinité enchanteresse descend, bercée par les ondes d'une atmosphère lumineuse, la troupe ailée répand autour de lui le mouvement et la vie.

Son visage resplendit de beauté, son cœur déborde

de force et de courage, son front brille de l'éclat de la jeunesse, des boucles noires couronnent sa tête.

Son âme éclate dans ses yeux, son regard serein est plein de vie et d'ardeur, et son corps vigoureux est alimenté par la flamme éternelle qui brûle dans sa poitrine.

La déesse le presse contre son sein; l'enveloppe de son voile de lumière et enchaîne à son destin le destin de l'univers.

« Tu marcheras à travers les siècles, dit la voix d'en haut, tu verras passer les hommes, tu suivras le monde dans sa course à travers les âges à venir.

Mille siècles passeront, et le soleil qui se lève à l'orient brillera du même éclat et illuminera ton front alors comme aujourd'hui.

Tu verras passer le sombre et dur hiver, Avril avec sa couronne de fleurs multicolores, la verte parure des forêts ombreuses et les chaleurs ardentes des mois de l'été.

Tu compteras les heures, puis les mois; l'année s'ajoutera à l'année, le siècle s'entassera sur le siècle, et cela n'aura point de fin.

Navigateur éternel, tu iras sans trouver de repos et tu n'arriveras jamais au terme de ton voyage.

Les siècles, dont rien n'arrête la marche, accompliront leurs évolutions, les peuples périront, mais les accents de ta voix résonneront à travers tous les âges.

Mais si un jour tu gémis en te voyant orphelin, et si après avoir imploré la pitié du ciel, tu maudis ton immortalité dans une douloureuse agonie, souviens-toi que c'est toi-même qui as marqué ton destin, que tu as demandé a être immortel, et que tu as voulu te précipiter dans le tourbillon des âges.

Le monde te donnera tout ce qu'il possède. Il t'appartiendra, et déjà il prépare pour toi tout ce qui est et sera à lui. »

Tandis que le chœur brillant répétait le cantique, la clarté remonta vers les cieux entre des nuages d'or et de nacre, qui cachèrent la divinité. L'on entend résonner comme un écho lointain, l'harmonie des voix qui se perdent dans les airs :

« Le monde te donnera tout ce qu'il possède. Il t'appartiendra, et déjà il prépare pour toi tout ce qui est et sera à lui! »

C'est un bonheur de rêver quand c'est l'espérance qui berce notre cœur, que l'esprit caresse de riantes illusions, et que le bonheur présent ne fuit que pour céder la place au bonheur à venir; quand l'âme s'élance à la suite de la bannière aérienne et lumineuse de l'enthousiasme sous un ciel dont la clarté sereine

illumine des champs émaillés de fleurs odorantes et peintes des plus vives couleurs.

C'est un bonheur de rêver, — car la vie est un songe, — de rêver ce que l'imagination a peut-être créé, lorsqu'enivrée par un philtre énervant, elle nous entraîne dans les régions du plaisir : c'est un bonheur de rêver et de ne voir jamais le front sourcilleux de l'impitoyable vérité : c'est un bonheur de rêver, sans que jamais les bruits du monde viennent interrompre notre songe et troubler notre sommeil.

Et vraiment la vie passe comme un rêve : c'est d'abord un songe d'or et de lumière, un sentier bordé de fleurs; qui gravit doucement une montagne dont le sommet est caché sous une végétation exubérante; puis c'est une montée âpre et tortueuse à travers des montagnes où règne une désolation indicible, où la vie fatiguée de se traîner de précipice en précipice, pleure le présent et rêve du passé.

Tout n'est qu'un songe : les plaisirs, les amours, la jeunesse, la gloire et la beauté; le bonheur est un songe, comme la souffrance, l'espoir et le malheur; les triomphes, les chutes, les biens et les maux sont des songes qui durent jusqu'à la mort, et ne laissent point de repos à la pensée ambitieuse.

Je regrette que ce que je dis ne soit pas neuf : le thème est vieux et la phrase un peu moisie; c'est un chemin battu que celui où je me suis engagé, et c'est de la présomption que de vouloir le suivre encore. Il arrive, ami lecteur, que le cerveau s'entr'ouvre pour

donner passage à l'idée, qui coulant goutte à goutte est traduite en paroles par les lèvres et en phrases par la plume.

Nihil novum sub sole, a dit le sage : il n'y a rien de nouveau dans le monde, je le dis à regret, car pour moi, je ressens une forte démangeaison, suivant l'expression triviale, de peindre des sentiments nouveaux. Je voudrais penser d'une façon inusitée, ne trouver sur mes lèvres que des paroles neuves, et voir graviter autour de moi dans une agréable extravagance un monde sans cesse renouvelé.

Sans doute le monde dans lequel nous vivons est uniforme, monotone et ennuyeux ; nous revoyons aujourd'hui ce soleil que nous avons vu se lever hier à l'orient avec sa chevelure rayonnante : chaque année les prairies revêtent leur parure de fleurs, et toujours on voit revenir l'automne prodigue de grappes vermeilles,et toujours après l'hiver chargé de frimas, on revoit l'été avec sa couronne d'épis.

Ne serai-je pas forcé de me répéter, et de redire ce que d'autres ont dit avant moi, puisqu'ils ne m'ont laissé que le fond de la source abondante où ils se sont désaltérés ? Et que pourrais-je dire qui n'ait été mieux dit par ceux qui sont morts, Byron, Calderon, Shakspeare ou Cervantes et tant d'autres qui m'ont précédé?

Et même ainsi parviendrai-je à le dire, et à sortir de l'entreprise où je me suis engagé? Me sera-t-il donné d'achever mon histoire et de toucher le but que je me propose? Et quand même j'y parviendrais,

ne t'ennuirai-je jamais, ô toi lecteur, que je sollicite de faire l'emplette de mon ouvrage ?

Je ne t'offre rien de moins qu'un poème, dont le sujet est complexe et les épisodes extraordinaires, un poème qui doit te présenter l'image de la société dans laquelle nous vivons : si je parviens à développer mon thème, j'y ferai entrer la vie tout entière et tu verras quelle est la chimère que poursuit l'humanité.

Des batailles, des tempêtes, des amours, des scènes de terre et de mer, de ville et de campagne, des duels, des passions avec leurs fureurs et leurs catastrophes, des plaisirs, des bonheurs, des succès, des extravagances, le tout mêlé de quelques réflexions morales sur la vie et la mort, tiré de mon mon propre fond, car c'est par là que je brille.

Changeant sans cesse de genre et de style, j'emploierai tour à tour les maîtres les plus divers; tantôt je chausserai le cothurne tragique d'Eschyle, tantôt j'emboucherai la trompette épique ; tantôt mes chants seront calmes et sereins, tantôt ils prendront des allures triviales ou des accents railleurs, suivant l'inspiration du moment, car mes vers n'auront d'autre guide que le caprice de mon humeur.

Tu verras, lecteur, notre humble vieillard devenu immortel, sortir de son lit, et fier de son bonheur, riche de l'espérance qui lui sourit, s'élançer dans le monde ; puis tu verras... mais à quoi bon me fatiguer inutilement à te promettre toutes ces choses, puisque nous allons cheminer de compagnie jusqu'à ce que l'un ou l'autre soit fatigué ?

Il vaut mieux, ami lecteur, te promettre peu maintenant, afin de pouvoir te donner plus que je n'ai promis, et je me garderai bien de commencer d'une voix de tonnerre, de peur de défaillir avant la fin. Je n'entreprends point d'élever une colonne triomphale, que jamais le temps impitoyable ne puisse renverser de son pied destructeur : et si je parviens à passer mon temps, je n'en demande point davantage.

Il n'est pas donné à tout le monde d'élever un monument somptueux qui perpétue dans les siècles la mémoire de quelque grande action : que cette gloire soit le partage de l'écrivain pompeux qui retraça les annales de notre pays, du comte qui se dressa à lui-même un monument doré aux frais du public ;

De celui qui sut, en élevant ce que dans l'excès de sa modestie il appelle un monument, trouver le moyen de récompenser lui-même son propre mérite et de convertir sa plume en un lingot d'or ; de l'illustre asturien, de l'homme de talent qui brilla dans l'histoire, mais sous qui les finances ne brillèrent point ; du sot présomptueux au cœur de fange, qu'on appelle le COMTE DE TORENO. [1]

O gloire ! ô gloire ! flatteuse déception, qui précipite tant d'honnêtes gens vers leur ruine ! Tu transformes le paisible marchand en un guerrier de nouvelle espèce, tu lui couvres la lèvre d'épaisses moustaches, tu l'enivres de l'ardeur sauvage des combats, tu donnes à son regard quelque chose de terrible qui jette l'effroi dans le sein de sa famille et de sa clientèle.

Tu aiguillonnes celui qui jadis suait sang et eau pour écrire une lettre, tu l'excites à couvrir de prose et de vers des pages innombrables. Devenu grâce à toi un profond politique, il compose des brochures, il entasse articles sur articles, il travaille sans relâche pour barbouiller des rames entières, qu'attend impatiemment le confiseur.

D'autres s'en vont fuyant çà et là, éperdus, hors d'haleine, ils se croient membres de clubs qui n'existent que dans leur imagination et supposent qu'on va les arrêter d'un moment à l'autre; aujourd'hui on les flatte, demain, on les exilera. Quoique nul n'ait jamais pensé et ne pensera jamais à eux, ils se cachent, ne sortent que sous des déguisements et se croient de redoutables personnages.

Ce sont pour l'ordinaire de braves gens, ou de pauvres sires pour les appeler par leur nom, des hommes pleins d'enthousiasme, mais vides de cervelle, qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Rien n'égale le courage qui bout dans leur poitrine, jusqu'au moment où tu brandis tes étrivières légales, ô mandarin féroce, pour courber leur échine aux pieds du souverain!

Parmi ceux qui s'enrôlent sous ta bannière, ô gloire trompeuse, il en est que dans leur village on regarde comme des puits de science : aussi se croyant dignes de figurer dans l'histoire, et capables par leur expérience de gouverner l'État, ils brûlent de conquérir une haute renommée et de corriger les abus par leur éloquence. A la fin ils se font nommer députés pour se taire comme d'honnêtes imbéciles.

Ils traînent ensuite une existence désespérée : dédaignés du ministre, ignorés du monde politique, et inconnus au peuple. Toujours maladroits et plongés dans une espèce de stupeur, ils s'écartent sans cesse de la question, et ne donnent que trop de preuves qu'ils ont perdu leurs forces en quittant le pâturage natal.

Ta bannière nous sert de guide à tous, ô gloire, et c'est toi que tous nous convoitons. Qui ne désire pas figurer comme membre sur les listes de l'Athénée, et quel poète amateur manquerait une de ces séances du Lycée, où l'on voit briller d'un si vif éclat les lumières de tant de docteurs ès arts ?

Il est vrai qu'on y voit aussi des profanes qui n'y vont que pour les charmants professeurs en jupons : hommes légers, frivoles, vains et médisants, qui ne sont occupés qu'à tourner tout en ridicule, qui riraient de Villena en personne, et ne craindraient pas d'évoquer les démons de l'abîme,

Moi aussi, malheureux avide de renommée je me laisse guider par ton flambeau, ô gloire, je m'efforce de gravir la haute cime où se dresse ton temple, pour étonner de là l'univers : je veux que mon nom gravé sur le marbre soit illuminé de ton reflet et j'espère qu'un jour mon buste servira d'ornement au salon, au café ou à la boutique du coiffeur.

Ou bien encore on me trouvera sur la toilette de quelque beauté transformé en flacon, et le ventre plein de l'eau de senteur dont la jeune vierge se sert pour embellir son visage ; une étiquette en français

collée sur mes pieds, dira si c'est de l'eau de roses ou de l'eau de Cologne. Une gloire pareille a été réservée à Napoléon à la fin de sa carrière.

Adoucis-toi en attendant, ô public sévère, et tourne vers moi un visage bienveillant; c'est tout ce que je demanderai à Dieu pendant que je fournirai ma carrière en ce monde.... et aussi un peu d'argent. Comme je ne veux pas te fatiguer davantage, cher lecteur, je te renvoie au chant suivant, qui paraîtra sans faute pourvu que celui-ci te plaise et que l'édition se vende.

Fin du chant premier.

CHANT II. *

A THÉRÈSE.

REPOSE EN PAIX.

Le monde est bon, il est bon, il est très-bon. C'est le chef-d'œuvre de Dieu, la plus belle preuve de l'amour que la divinité porte aux hommes, le séjour des plus pures délices. Que la voix sorte harmonieusement de ma poitrine pour célébrer notre séjour ! O créatures, chantez du fond de votre prison : paix aux hommes et gloire au plus haut des cieux !

(DON MIGUEL DE LOS SANTOS ALVAREZ, *Marie*.

Pourquoi me revenez-vous à la mémoire, triste souvenir du plaisir perdu? Pourquoi revenez-vous augmenter l'angoisse et l'agonie de ce cœur désert et blessé? Hélas! je ne trouve plus qu'un gémissement au souvenir de mes heures joyeuses, et les larmes que mes yeux refusent à ma douleur se changent en fiel pour noyer mon âme.

Où sont-elles, hélas! ces heures de jeunesse, d'amour et de bonheur? ces heures radieuses de beauté, de lumière et d'harmonie? Je les ai vues comme des

(*) Ce chant est un épanchement de mon cœur ; que celui qui ne voudra pas le lire, le saute sans scrupule, car il ne se rattache en rien au reste du poème.

NOTE D'ESPRONCEDA.

images vivantes et dorées, déployant au soleil de mon espérance leurs ailes de neige et de carmin, s'envoler en chantant devant moi.

Le rossignol faisait entendre son chant si doux, ma joie s'épanouissait aux rayons du soleil, la brise murmurait entre les fleurs,les bois répondaient par de légers frémissements et les sources faisaient entendre d'amoureux murmures... Oh ! illusions que mon âme pleure encore ! Oh ! que les bruits du monde résonnaient délicieusement à mon oreille !

Mon existence ressemblait au navire armé en guerre qui quitte pour la première fois le port et déploie orgueilleusement son pavillon au souffle de la brise légère : tandis que la mer lui caresse doucement les flancs, un chant rauque s'élève pour célébrer son triomphe, et balancé par les vagues mugissantes, il les surmonte l'une après l'autre et les traverse dans sa course victorieuse.

Hélas ! je m'élançais sur l'océan du monde, brûlant d'un inextinguible besoin d'aimer ; le soleil du matin éclairait mon front sans rides, et mon âme encore pure était fière de son bonheur : les illusions et les tendres délires y jaillissaient alors à grands flots, comme une source abondante qui coule sous le frais abri du feuillage.

J'aimais toute chose; un noble sentiment transportait mon âme, et je sentais dans ma poitrine un secret mouvement, qui me guidait vers les grandes actions ; le souffle immortel de la liberté, cette sainte déesse, enflammait mon esprit, et ma foi candide rêvait sans

relâche pour le monde entier un avenir de gloire et de bonheur.

Le poignard de Caton, le visage austère du noble Brutus, l'audace et la constance farouche du vaillant Scévola, la sévère doctrine de Socrate, l'éloquence tonnante de l'orateur d'Athènes levant l'étendard contre le tyran macédonien, et entraînant sur ses pas le peuple épouvanté;

Le courage et la fidélité du chevalier, la harpe et les chants du troubadour, le château gothique avec son antique et orgueilleux donjon où la jeune captive arrachée au foyer paternel raconte peut-être ses chagrins aux échos plaintifs et pleure ses malheurs et son exil;

La douce anxiété de l'amour qui, inquiet et oppressé d'un soupçon mortel, attend la forme élégante et gracieuse qui là-bas traverse la nuit, s'enveloppant timide dans les plis de son voile; le rendez-vous si ardemment espéré et si lent à venir au gré de l'impatience amoureuse; la femme et sa voix si douce qui inspire à l'âme une tendresse céleste.

Toutes ces images remplissaient à la fois mon imagination en proie à une tempête continuelle, comme l'onde que les vents contraires fouettent dans la violence de leur courroux; tantôt je me croyais un héros et je voyais le peuple attentif lire son destin sur mes lèvres, tantôt transformé en troubadour ou en chevalier, je faisais des rêves d'amour et de gloire.

Il y a une voix secrète, un chant suave que l'âme

seule peut entendre dans son recueillement, un sentiment sacré et mystérieux qui la dégage du limon terrestre : un charme vague et solitaire qui enflamme le cœur d'un ineffable amour, et lui fait prendre son essor vers l'image merveilleuse de son illusion divine.

Exilé sur une plage étrangère, je suivais des yeux dans mon extase le navire qui s'éloignait sur les flots argentés pour regagner le port de la patrie. A l'heure où le soleil descend à l'occident, j'errais solitaire à l'ombre des grands arbres et je croyais entendre une voix harmonieuse de femme dans les soupirs de vent.

Une femme! La douce lumière de la lune l'éclaire d'un reflet magique; aux rayons alanguis du soleil qui se couche, elle paraît s'évaporer comme une fumée parmi les nuages de l'occident; les premières lueurs de l'aurore la montrent un instant sur les cimes que mai a tapissé de fleurs, elle traverse peut-être les ombrages de la forêt; peut-être se joue-t-elle sur les flots de la rivière paisible.

Une femme! Au sein de la nuit, elle glisse dans les champs de l'air, semblable à une étoile filante; l'arome dont les vents se sont imprégnés en caressant la terre, c'est elle qui le leur a prêté, ses pieds foulent un nuage d'une blancheur de neige qui flotte silencieusement dans l'azur des cieux; le soir, la mer lui offre pour la bercer ses vagues d'argent et de saphir.

Cette femme, c'est l'amour qui l'a créée dans son illusion; elle ne parle point aux sens; c'est un rêve d'une suave tendresse, un écho qui charme notre

oreille, flamme généreuse de l'amour le plus pur, calme jouissance d'un plaisir parfait qu'embellit l'imagination féconde et auquel le cœur aspire avidement:

C'est cette femme, c'est elle seule qui réalise tous ces rêves, et cette femme si pure et si belle n'est qu'une illusion mensongère de l'espérance. Notre âme en s'élançant dans le monde l'illumine de ses vives clartés : sa beauté se reflète en lui et c'est elle qui lui prête sa magique parure.

C'est l'amour qui s'adore lui-même, l'amour qui créa les sylphides, les ondines, les nymphes sacrées qui habitent sous les ondes de cristal; l'amour qui se souvient en pleurant des ombrages divins de l'Eden, l'amour qui exilé du paradis natal, cherche en vain sur la terre le bonheur passé.

O flamme sainte! Sentiment pur! Désir céleste! Es-tu le triste souvenir d'un paradis perdu ou l'espérance d'une gloire future? Tu fuis et ne nous laisses que les larmes et le désespoir. O femme, dont l'image s'offrit à mes premières illusions, si charmante si heureuse et si pure, mais si vaine, hélas!...

Oh! Thérèse! Oh! douleur! Où êtes-vous mes larmes et pourquoi ne coulez-vous pas à flots? Pourquoi ne venez-vous pas, comme dans mes beaux jours, consoler mes peines? O vous qui ne connaissez pas l'agonie d'un cœur déchiré par des douleurs sans nombre et qui ne sait plus pleurer, ayez pitié des tourments que je souffre aujourd'hui!

Oh! heureux, heureux mille fois, vous qui pouvez pleurer! hélas! malheureux que je suis, l'infernale torture qui m'étouffe ne m'arrache que des soupirs d'angoisse, et mon cœur accablé d'amertume se tord dans les nœuds qui l'étreignent!... Pauvre Thérèse! ton cœur réduit en cendres en est venu lui aussi à ne plus trouver de larmes!

Qui eût jamais pu croire, ô ma Thérèse, que tant d'innocent amour, tant de joies délicieuses, tant de délires deviendraient un jour une source éternelle de larmes? Qui eût pu croire qu'un jour le bandeau tomberait de devant nos yeux, que le charme céleste s'évanouirait, et qu'au lieu du plaisir, le chagrin seul devait nous rester?

Je crois te voir encore, ô Thérèse, aérienne comme un papillon doré, délicieuse comme le rêve du désir, printanière comme la rose sur sa tige délicate, fortuné caprice de l'amour, pure, heureuse et angélique; je crois encore entendre ta voix si douce; je crois sentir encore le souffle parfumé de tes soupirs.

Je crois voir encore ces yeux qui ont emprunté au ciel son azur, et ce teint dont la neige diaprée de roses aurait fait envie aux aurores sereines de mai. Oh! que j'ai pleuré souvent ces heures si douces et si vite écoulées, ces heures de délicieuse confiance, d'abandon, de caresses et d'amour.

C'est ainsi que passaient les jours rapides et notre bonheur passait du même vol; et jamais nous ne les comptions, toi, enivrée de mon amour, et moi, de ta

beauté. Les heures dans leur fuite voyaient couler nos larmes de tendresse : c'étaient notre jeunesse et notre amour qui passaient et fuyaient en tremblant devant les heures à venir.

Elles vinrent enfin... Oh! quelle main impie a flétri cette fleur de pureté. Tu étais une source limpide, un ruisseau aux flots de cristal ; tu devins un sombre torrent roulant entre des rocs et des broussailles, puis un étang dont l'eau corrompue croupit sur un lit de fange.

Brillante étoile du matin, qui t'a précipitée sur la terre? Ange de lumière, qui t'a fait tomber du ciel dans cette odieuse vallée de larmes? Le voile candide des séraphins enveloppait encore ton front, le reflet de ta splendeur se répandait sur le monde en ondes de lumière, et l'amour te promettait un autre ciel.

Mais hélas! La femme est un ange déchu ou plutôt, c'est une femme et rien de plus, une fange immonde, une belle créature destinée à pleurer ou à vivre dans le monde comme un automate : c'est dans le paradis perdu que le démon a embrasé la première femme du feu de son enfer, et cette ardeur a passé à ses filles comme un héritage.

C'est dans le ciel que jaillit la source de l'amour dont les flots coulent pour féconder le monde ; sur la terre elle pare de fleurs les rives que baigne son courant limpide. Mais, hélas! Hâtez-vous de fuir : il versera bien des larmes dans son deuil éternel, le cœur ardent qui aspire à étancher sa soif dans ces ondes si claires, car l'enfer les a empoisonnées.

Fuyez, si vous ne voulez pas qu'un jour vienne, où, sentant votre cœur enveloppé de nœuds inextricables, vous vous efforcerez avec un acharnement féroce de vous l'arracher par lambeaux de la poitrine : un jour où, dans votre agonie, vous lèverez avec frénésie les deux bras vers le ciel pour le maudire dans votre impuissance, et sentir retomber sur votre face le crachat que vous lui lancez.

Les années d'illusion ont fui, emportant avec elles les douces espérances et les songes d'or qu'elles avaient amenés, elles ont fui ne laissant derrière elles qu'un sombre avenir; les roses de l'amour se sont flétries et là où il y avait des fleurs, on ne trouve plus que des épines : de tant de vains efforts et de rêves de gloire, il ne reste qu'une tombe et un souvenir.

Pauvre Thérèse, que ma douleur est profonde lorsque je songe à toi!.. Ma cruelle affliction éteint ma voix, et c'est à peine si ma lèvre peut soupirer ton nom. La pensée s'arrête dans mon cerveau et un froid pénétrant me glace le cœur : je n'ai plus devant les yeux que la pierre funeste sous laquelle repose cette poussière vile qui fut ta beauté.

Que tu es heureuse, toi qui sur ta route as trouvé le repos à l'ombre de la mort, lorsque tu étais perdue sans retour et que l'avenir ne te réservait plus que des larmes : lorsque la main implacable du destin avait marqué ton front du sceau des réprouvés!... Oui, bien heureuse : la mort t'a arrachée à cette terre et tu es redevenue un ange pour remonter vers les cieux.

Rongée de souvenirs amers, le cœur aride et sans illusions, le vent de la douleur avait flétri ta beauté dans sa fleur. Tu restais seule, malheureuse et avilie, le cœur desséché par les passions : tes enfants auraient rougi de toi et t'auraient refusé jusqu'au nom de mère.

Les yeux rougis par tes larmes brûlantes, le visage livide et amaigri, tu n'avais d'autre soulagement dans ton malheur que tes sanglots convulsifs. Qui pouvait jeter le voile de l'oubli sur tant d'infortune ? Qui pouvait dissiper ta douleur et t'ouvrir l'asile où tu trouverais la paix ? La mort seule.

Si jeune et déjà si malheureuse, esprit indomptable, âme violente, elle s'est vue lancée au sein d'une société mesquine, pour en rompre les barrières dans sa turbulence. Elle flotte au gré de la tourmente comme un navire brisé sur les récifs, et de toutes ces grandeurs il ne reste qu'une épave dont les vagues font leur jouet.

Dans mon cœur il reste de toi un souvenir d'amour qui ne mourra jamais ; sur ma lèvre, un gémissement, écho suave de la tendresse passée, qui pénètre jusqu'à l'âme. Hélas ! tant que je vivrai, je garderai un rayon de ta lumière, ô blanche étoile, dont la clarté chérie illumina le matin doré de mon existence !

Comme le premier rayon du jour entr'ouvre le calice d'une fleur, j'ouvris ton âme à l'amour et j'enflammai ton imagination innocente. J'étais innocent moi-même et mon esprit souriait à l'avenir avec un noble orgueil : oh ! quel fut mon transport quand

déployant les ailes de l'amour, je crus prendre avec toi mon essor vers les cieux!

Ivre d'amour, de joie, d'audace et de désir, je m'abandonnais dans tes bras à des rêves de gloire et de délices et je songeais à t'élever un trône : là, heureuse à mon côté, tu aurais défié les haines implacables du monde, et cessant de compter les heures, nous aurions vu couler l'existence comme un songe.

Pauvre Thérèse! Lorsqu'il ne montait plus une larme dans ton œil aride, que tes lèvres roses se couvraient de teintes cadavéreuses, lorsque la vie et ses illusions, dernières dépouilles de ta douleur, allaient t'abandonner, et qu'une fièvre lente venait mettre une fin à ton amertume en consumant ton cœur :

Si dans les derniers moments de ta douloureuse agonie, tu reportas tes regards vers le passé, si tu comparas ta triste solitude à ton existence d'autrefois; si à l'heure de la mort ton imagination offrit à ton douloureux souvenir l'image de tes enfants, couvrant de leurs caresses une autre femme, et lui donnant peut-être le nom de mère :

Si tu vis passer comme une vision fantastique l'image de ta splendeur éphémère, si les reproches sévères de ta conscience vinrent frapper ton oreille, si tu voulus pleurer enfin, et si ton cœur aride ne trouvant pas une larme, tu invoquas Dieu et le blasphémas, parce que tu le trouvas sourd :

Oh! destin cruel! Martyre affreux! Terrible

expiation de ton péché! Mourir sur un lit d'épines, le désespoir au cœur et la malédiction à la bouche! mourir en mordant tes mains dans l'excès de ta douleur! mourir avec la conscience du passé, cherchant tes enfants d'un regard déjà mort et leur tendant en vain les bras!!

Oh! destin cruel!... Pour moi, je cache ma douleur au fond de ma poitrine, j'essuie les larmes qui baignent mes paupières et je donne aux exigences du monde ce qui leur est dû. J'ai la pudeur de cacher ma peine et j'y insulte même par mes éclats de rire. Il semble que je trouve un plaisir cruel à arracher de ma poitrine mon cœur brisé.

Jouissons! La sphère de cristal gravite dans des flots de lumière : la vie est belle! Qui pourrait arrêter dans sa course ce monde si beau qui nous convie au plaisir? Le soleil brille radieux, le printemps répand ses vives couleurs sur la campagne; nous sommes dans la saison des fleurs. Assez de larmes : vienne maintenant le rire!.. Qu'importe au monde qu'il y ait un cadavre de plus!

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT III.

« Hélas! Postumus, que la fuite des années est rapide! » s'écria le poète latin, qui sentait que le temps impitoyable lui enlevait ses forces et son courage, et que la vieillesse allait venir. Et en vérité il est triste de voir que les heures s'enfuient pour toujours et avec elles les douces espérances qu'elles détruisent sans jamais écouter nos plaintes. Fatalité! impitoyable fatalité! La jeunesse passe, la vieillesse arrive et rien n'arrête notre pas qui nous mène en droite ligne à la froide tombe! Voilà ce que je me disais ce matin en me rasant, et je m'affligeais de voir que les boucles noires de ma chevelure se desséchaient comme des cendres chaudes et commençaient à blanchir çà et là. Et mon cœur affligé disait un triste adieu à ma jeunesse, tandis que je repassais dans ma mémoire l'histoire du temps si joyeusement perdu, et j'accordais à mes cheveux blanchissants le tribut d'un douloureux soupir, en pensant que plus jamais de belles mains ne joueraient avec leurs boucles.

Maudite trentième année, âge funeste d'amères déceptions!

Hommes graves, pardonnez-moi ma folie, vous qui voyez sans amertume et comme une chose toute simple, les années passer les unes après les autres et qui

ne vous révoltez jamais contre le destin. C'est insensé, j'en conviens; mais je ne saurais me résigner à me trouver vieilli en me regardant dans mon miroir, et je voudrais bien découvrir la raison qui nous oblige à voyager ainsi sans trève ni repos dans ce monde plein de mystère.

Quoiqu'il en soit j'aurai toujours un faible pour les femmes : ce sont elles qui donnent du charme et de la variété à ce sentier de la vie bordé de tant d'épines; or les cheveux blancs et les yeux baignés de larmes n'ont jamais eu le don de leur plaire. *Lycées de la Grèce, monuments fameux dont à peine il reste aujourd'hui quelques traces*, s'écriait Lope de Vega en déplorant la maturité de sa soutane, si vous avez succombé sous les coups du temps pour donner un exemple de la folie des hommes, il n'est pas étonnant qu'en atteignant la trentaine on se trouve avoir des cheveux blancs!

Adieu, jeunesse, amours, plaisirs! adieu, belles aux doux yeux, femmes enchanteresses dont les lèvres de carmin convient à l'amour l'âme passionnée! Heureux celui qui peut soupirer et s'enivrant de votre haleine, entendre de doux mensonges tomber de votre bouche charmante! Ah! pour toujours adieu! ma poitrine sanglote en disant ce mot fatal : vaine illusion, mon faible cœur vous adore toujours, mais ma tête se couvre de cheveux blancs.

Le soleil resplendissait à l'orient et dorait de ses rayons les plaines de saphir; l'aurore déroulait ses draperies d'argent et faisait ruisseler ses trésors sur les prairies d'émeraude, qu'elle émaillait de fleurs; la

nature débordait d'amour, l'air s'emplissait de suaves parfums, le soleil, qui montait à l'horizon, couronnait d'une vague auréole le tableau harmonieux que formaient les petites vagues lascives de la mer sereine et les cimes ondulantes des arbres de la forêt ombreuse.

Dans l'année où j'écris, qui est la quarantième de ce siècle qu'on appelle positif, notre vieillard s'éveilla un beau matin, non plus avec un front ridé et des cheveux blancs, mais jeune, fort et plein d'ardeur. Son triste cœur, qu'animait à peine un faible battement, palpitait avec force et le sang bouillonnait dans ses veines gonflées qui pouvaient à peine le contenir. Il sentait une vigueur nouvelle dans ses muscles que la chaleur vitale avait abandonnés. Dans l'exaltation de son imagination, sa pensée prenant un essor effréné, lui faisait voir dans l'avenir un essaim d'images sans nombre colorées d'or et d'azur.

Le cœur débordant d'espoir, l'âme exempte d'inquiétude et enivré du plaisir futur, l'esprit sûr de lui-même et s'élançant à la poursuite de ses glorieuses illusions, la mémoire débarrassée de souvenirs, l'heureux adolescent, rajeuni de corps et d'âme, était tout entier à l'espérance.

Aucun nuage n'obscurcissait le ciel où volait sa pensée audacieuse; ses sentiments, ses désirs, tout était nouveau et pur : derrière lui, le courant de l'oubli emportait ses anciens souvenirs, pour laisser couler à grands flots la source limpide de la vie.

Il en était au premier battement du cœur, à la première éclosion de la pensée, à la première illusion de

l'âme : son regard ne se tournait pas vers le passé, qui avait fui et que cachait le voile de la mort, car pour lui le passé était descendu dans la tombe et le souvenir de son nom même était enseveli dans l'éternité : c'était un autre homme qui se réveillait.

Le nom est un tourment, qui en doute? Le passé tout entier est enchaîné pour jamais au nom qui reste présent à notre pensée, et un nom seul suffit pour retracer à notre souvenir toute une douloureuse histoire. Le nom, c'est le fil qu'on saisit dans l'écheveau ; c'est le nom qui garde le dépôt des illusions, des plaisirs et des peines de cent générations qui sont arrivées au terme de leur carrière et dont il ne nous reste plus que le nom. C'est le clou où sont accrochés les lambeaux déchirés et déteints de notre existence, semblables aux débris d'un étendard qui parle de la gloire passée : car le nom c'est l'homme et c'est notre nom qui décide de notre sort ; il s'incarne en nous, s'unit à notre existence par des liens indissolubles, s'assimile à notre essence immortelle pour ne faire qu'un avec notre être et arracher notre mémoire à l'oubli. C'est ainsi que l'histoire passée et l'existence d'autrui viennent s'ajouter à notre passé et à notre existence pour nous faire vivre par le souvenir des temps écoulés, de la vie de ceux qui ne sont plus en même temps que de la nôtre.

Il me semble que je fais ici de la métaphysique pure et que je divague tout simplement, car je t'assure, lecteur, que je ne comprends plus un mot de ce que je dis. Pour revenir à mon histoire, notre vieil ami se réveilla si différent de lui-même, si bien en

point, si fort et si dispos qu'il aurai fait envie à un moine d'autrefois. Je ne parle pas de ceux d'aujourd'hui qui, maigres, décharnés et le ventre creux, regrettent la paix et l'abondance de leurs couvents. [2]

Sa joue brune reluit de santé, entre le carmin de ses lèvres on voit briller l'émail de ses dents, ses cheveux noirs comme l'ébène poli flottent en boucles ondoyantes sur ses épaules, et de ses yeux noirs jaillissent des regards étincelants. La puissance de sa pensée illumine son front radieux, et un rayon de la lumière divine donne à son visage le mouvement et la vie. Ses épaules sont larges, sa poitrine dilatée, des muscles de fer recouvrent sa charpente vigoureuse : en lui la force s'unit à la beauté pour former un ensemble merveilleux, ouvrage de la sagesse divine, à affronter impunément le tourbillon des siècles sans être entamé par leur choc.

Et le cœur, l'âme, l'imagination!... Oh! l'aurore la plus pure et la plus sereine du doux avril que couronnent les fleurs, ne serait que nuit noire auprès de leur rayonnement.

Mais nous, hélas! qui sommes nés pour pleurer, qui suivons la raison pas à pas et recevons les impressions les unes après les autres; nous qui n'arrivons à la jeunesse qu'après avoir traversé l'enfance, il nous est impossible de comprendre le bonheur et la pureté d'une âme vierge. Qui de nous ne cache quelque douleur au fond de sa poitrine? Et qui n'a senti couler sur son visage des larmes de douleur ou de colère?

Le plus jeune et le plus heureux n'a-t-il point quelqu'idée importune qui trouble le calme de son âme et en voile la clarté ?

Ainsi notre premier père Adam..... Mais, laissons là de froides comparaisons, qui ne feraient que nous tourmenter l'âme par le souvenir de meilleurs jours et surtout de cette matinée fatale et à jamais déplorable où Eve montra tant de faiblesse ou tant de vigueur, et..... et tendit la main vers la pomme..... Arrête-toi ici ma plume. Pourquoi revenir au paradis puisque le destin n'a pas voulu que je fusse Adam, mais bien Espronceda, et que je ne suis ni le premier homme ni le second, mais Dieu sait le quantième, car j'ignore absolument mon numéro. Je m'amuse sur cette terre si joyeuse et si variée, comme le serin dans sa cage,à chanter le Monde-Diable, poème éloquent et pompeux, au lieu de m'entretenir là-bas avec le serpent. Ce reptile superficiel, sans esprit ni instruction, n'est après tout qu'un être de mauvaise foi doué d'une langue emmiellée, et qui aurait bien pu me séduire comme Eve, pour me pervertir et me déshonorer à jamais. Enfin il n'y avait en ce temps-là ni chaires ni colléges.

Laissons également ces digressions qui deviennent de plus en plus longues et ennuyeuses : à mon avis elles font tache dans les meilleurs ouvrages, qu'elles rendent fastidieux en embarrassant à tout propos le lecteur patient : pourtant c'est le défaut des auteurs consciencieux qui négligent l'effet pour amender la conscience du lecteur par leurs avis et leurs dissertations.

Donc notre héros devenu un jeune homme plein de force et d'ardeur, se leva de son lit, ivre, transporté, hors de lui, le visage rayonnant de la joie dont son âme débordait.

C'était une matinée d'avril, un gai rayon de soleil dorait la vitre et le vent agitait doucement les fleurs qui dressaient avec fierté leurs corolles sur le rebord de la fenêtre et embaumaient l'air de leurs parfums suaves.

Un papillon gai et folâtre, vrai lutin du printemps, dont il portait les couleurs et la riche parure, voltigeait en cercle entre la vitre et les fleurs, déployant au soleil le riche trésor de ses ailes de neige et de saphir, poudrées d'or. La fleur parfumée que berçait doucement le souffle du zéphir amoureux, tandis que le papillon enchanté volait joyeusement autour d'elle dans des flots de lumière radieuse, semblait une image dorée de la vie et promettait un avenir plein d'illusions. Des fleurs, des parfums, des couleurs et de la lumière, voilà ce que rêve l'âme quand la vertu, l'espérance et l'amour la bercent de leurs chants.

Le vent apportait une rumeur joyeuse qui s'élevait confusément de la rue. C'était le bruit des passants qui allaient à leurs affaires, se répandaient dans la ville et mêlaient leur bourdonnement aux mille bruits des ateliers. Le vacarme, montant comme une joyeuse harmonie jusqu'à la chambre du jeune homme, égayait encore et charmait sa pensée.

O monde dissimulé et trompeur, qui eût pu croire

que tant de bonheur se cachait au troisième étage d'une maison de la rue d'Alcala? Mais tout se change en jardins enchantés quand c'est une imagination heureuse et pleine de magiques illusions qui conduit le pinceau, et il n'est si riant paysage qu'une âme abreuvée d'amertume ne transforme en un désert aride, où règnent la désolation et la mort.

Le monde est bon, il est bon, il est très-bon! a dit un poète de mes amis, mais il faut le voir en gros et promener ses regards sur le ciel, les champs, la mer, le fleuve, les hommes, sans s'inquiéter des détails, ni s'arrêter à examiner les choses à loisir, car les plus belles fleurs ont des épines et l'on trouvera une tache à la topaze la plus pure et la plus transparente, à la perle la plus fine, si l'on y regarde de trop près.

Ainsi, il ne faudra donc rien examiner et laisser aller le monde comme il lui plaira? Mais tout accepter, et faire bon marché de tout, ne serait-ce pas jouer un sot personnage? Placer la vertu dans un juste milieu, c'est se condamner à l'ennui à perpétuité. D'un autre côté, se mettre à tout explorer et prendre notre essor vers les cieux, quand nous avons tant de peine, pauvres nains que nous sommes, à nous élever à quelques pouces du sol; entreprendre la lutte, quand nous ne savons que pousser des cris et agiter nos bras impuissants, n'est-ce pas un ridicule excès de présomption? Poursuivons donc notre route et bornons nous à faire le plus de bruit possible en traînant par le monde notre squelette revêtu de muscles, de nerfs

et d'épiderme, et notre âme, dont je ne sais au juste le domicile : allons toujours, sans savoir où.

Cependant notre héros se promenait dans sa chambre, gesticulant, gambadant et cabriolant *in naturalibus* comme un vrai sauvage, et sans respect pour la pudeur. C'est ainsi que le père commun des hommes se promenait dans les plaines et sur les collines fleuries de l'Eden, sans page ni arquebuse, et aussi sans sa femme, au moins le premier jour : c'est ainsi que dans les villages de la Castille et de la Manche vagabondent encore aujourd'hui les enfants laids, mal lavés et de couleur fuligineuse. Il faisait un tel tapage, qu'à la fin son propriétaire arriva à moitié endormi. Ce propriétaire frisait la cinquantaine; c'était un homme grave, sensé, et que les siens regardaient même comme spirituel. Il était bonnetier, électeur, partisan en politique du progrès raisonnable, et membre de notre héroïque ayuntamiento. Il devait cette charge à sa réputation de probité, et à la haine qu'il portait dans ses convictions réformistes, aussi bien au parti conservateur qu'aux trois ou quatre fauteurs que compte parmi nous l'anarchie. Ces derniers cependant l'inquiétaient davantage : pour leur échapper, il se serait donné au diable, et il avait persuadé à sa femme que ce sont des gens qui n'ont rien à perdre.

Dans ses moments perdus, il lit les Ruines de Palmyre derrière son comptoir. Il aspire à se former une saine morale, et à se rendre utile à la patrie dans sa profession. Son jugement droit lui a fait choisir pour

religion la religion naturelle. Il prend en pitié son aïeul, qui après tout ne fut qu'un esclave, et dans son mépris pour les préoccupations et les vues mesquines des hommes d'autrefois, il rend grâce à Dieu qui a fait luire enfin pour le monde des jours meilleurs. Tout en faisant ainsi de la philosophie, il tient ses comptes, et veille aux intérêts et à la propreté de la ville. De temps en temps quelque escapade vient troubler la paix de son ménage, car sa femme s'est mis dans la tête de devenir jalouse jusqu'à la fureur : elle donne à cette jalousie des proportions tout à fait déraisonnables; mais pourtant on dit dans le quartier que malgré son âge il est chaud comme braise, ami de la joie et quelque peu paillard.

Attiré par le bruit le prudent conseiller municipal entre dans l'appartement, le sourcil froncé, grommelant et pestant contre les incartades de son locataire. A son avis, il sied mal à un homme de cet âge, qui a déjà un pied dans la tombe, de s'amuser comme un enfant à pousser des cris et à faire des culbutes.... mais ce que don Liborio, (car tel est le nom de notre régidor), ne peut parvenir à comprendre, c'est qu'un homme qui lui doit au moins quatre mois de loyer, se permette de faire un pareil esclandre.

» Est-il possible, don Pablo, » dit-il en entrant sans remarquer que son hôte n'était plus le même, « est-il possible que le diable s'empare de vous dès le matin? Vive Dieu, je vous trouve fort plaisant!.... Il sied bien à un vieillard qui compte plus d'années qu'un bois de palmiers, de se conduire comme un échappé de l'hôpital des fous, et de faire plus de bruit à lui seul que

toute une légion de moutards.... Eccrvelé que vous êtes! que ne vous montrez vous aussi leste à me payer vos quatre mois et dix-huit jours de loyer? »

Ayant ainsi parlé, le mécontentement peint sur le visage, il tourna dédaigneusement la tête, et avança la lèvre, ce qui lui donna l'aspect sévère d'un homme justement irrité.

Mais l'hôte improvisé, lançant une interjection, qu'il accompagne d'un saut de carpe digne d'Auriol le fameux acrobate, barre le passage au grave régidor et se pend à son cou avec une amoureuse frénésie. Telle est la sympathie qui unit les membres de la famille humaine, qu'il brûle du désir de faire connaissance avec l'être inconnu dont l'aspect étrange vient de frapper ses yeux. Il le saisit par les deux joues et lui lève la tête pour bien le regarder en face, et fixant sur lui son regard brillant se met brusquement à lui rire au nez avec tant de bruit, que le petit régidor n'est plus maître de sa colère.

« Comment, à moi, sacrebleu! - s'écrie dans sa fureur le pauvre conseiller, en considérant ce grand escogriffe qui le comtemple avec une joie sauvage; cet Hercule sans pudeur, ce Samson peu vêtu, qui l'accable de brutales caresses, le regarde longuement avec une curiosité étrange, et que ses gestes et le son de sa voix paraissent jeter dans une espèce de gaieté farouche, qui tient du délire. Frémissant de colère et d'impuissance, don Liborio s'efforce en vain de répri-

mer les extravagances de ce barbare folâtre et audacieux. Il ne sait quelle contenance garder et se demande par où est entré cet énergumène, qui l'a amené, ou par quel prodige,son pacifique locataire a subi une transformation pareille.

Cependant le joyeux intrus le tâte en riant, lui rend tout mouvement impossible, et dans sa brutale tendresse, le traite comme l'enfant fait de sa poupée. C'est en vain que le propriétaire se plaint, menace, supplie et fait succéder les imprécations aux raisonnements, rien ne le touche, il pousse des hurlements inarticulés, promène ses mains sur le visage de sa victime et le pince çà et là.

Quel homme sérieux se vit jamais dans une situation aussi critique? Sa dignité est compromise, et l'autorité dont la société l'a revêtu est méconnue et foulée aux pieds!

Le jeune homme le soulève dans ses bras pour l'examiner, et le voyant petit et mal fait, il le regarde avec un sourire où l'ironie se mêle à la tendresse. Il se figure, car rien n'égale la présomption humaine, qu'un pouvoir providentiel le lui envoie pour le distraire et lui tenir compagnie.

A la fin ses exclamations furent telles, et tels les cris du propriétaire, que tous les voisins accoururent à ce vacarme épouvantable. La femme du régidor arriva la première, comme c'était son devoir. Elle n'avait que trois nœuds au chignon, deux roses, l'autre écarlate. Dans son empressement à venir voir qui faisait ce tapage, elle était montée sans avoir pris le

temps d'agrafer sa robe, qui découvrait par mégarde son dos noirâtre. Pourtant elle avait mis négligemment le chignon et les trois nœuds, parce qu'il faut toujours paraître à son avantage, et qu'une femme fait honneur à son mari par une toilette décente et un extérieur convenable. En même temps qu'elle, arriva un jeune peintre, autre Appelles pour le talent, mais que sa mauvaise étoile avait fait venir à Madrid, pour y laisser tout son argent aux mains d'un escroc. Aussi n'y peignit-il point, n'ayant pas de quoi s'acheter une toile et des pinceaux. Il habite la mansarde, loin des bruits et des pompes de ce monde, et près du ciel, d'où vient l'inspiration. Mais pour la raison que l'on sait l'inspiration lui devient inutile, et son profond génie se trouve stérilisé. O monde prosaïque et vil si le peintre demande quelque chose à Dieu, ce n'est pas de l'inspiration, mais des écus.

Le locataire du premier, qui était un médecin flegmatique et matérialiste, monta avec le plus grand calme. Entre autres, vint encore un jeune journaliste romantique qui, le désenchantement dans l'âme et des bottes vernies aux pieds, s'occupait à écrire des feuilletons. Tantôt il célébrait les héros trépassés, tantôt il rédigeait des notices sur le Mogol, le tout à un réal la ligne. Il s'en allait par le monde en quête de sensations nouvelles, pleurant ses illusions perdues et maudissant les femmes.

Cependant notre héros a enlevé au propriétaire son bonnet grec, et tout épanoui de joie et d'orgueil, s'en est couronné le front d'un air crâne. Il se promène dans la chambre avec son bonnet pour tout vêtement, se

pavanant et prenant des poses, car il y a toujours un brin de coquetterie dans l'être le plus inculte. En même temps il toise effrontément son propriétaire des pieds à la tête, sans faire attention à ses cris furieux, qu'il suppose sans doute lui être habituels, et sans s'inquiéter du vacarme infernal de ceux qui montent l'escalier.

La porte entre-bâillée s'ouvrit tout à coup, les voisins entrèrent pêle-mêle, et se trouvèrent en présence du propriétaire, qui ne pouvait plus parler et de notre Hercule, qui continuait à faire des extravagances. La femme à demi-morte d'épouvante et de douleur, se met à crier à l'assassin, car l'amour s'exagère toute chose, et la passion ne permet pas de juger sainement.

A la vue du secours qui lui arrivait, le propriétaire voulut faire le brave, et reprenant sa dignité et son bonnet, il parut dans une attitude adaptée à la circonstance, et promena sur le groupe des voisins un œil indifférent. Le *nihil admirari*, qu'il a rencontré un jour dans un traité de philosophie, est devenu sa maxime favorite.

Il étendit le bras leur montrant l'énergumène, et les yeux de sa chaste épouse, tremblante encore d'effroi, prirent la même direction. *Terribile visu!* Spectacle abominable! La pudique matrone vit en rougissant..... Que vit-elle, pour que l'ivoire de ses joues prît la couleur des roses, et qu'elle se cachât les yeux?

Muses, dites ce qu'elle vit!... La bible raconte que

Dieu créa l'homme à son image, et présenta Adam nu à sa compagne, sans qu'elle rougît ou s'effarouchât. Depuis on a dit que l'homme est le plus beau de tous les êtres; mais, à mon sens, cela ne deviendra incontestable que lorsque les animaux auront désigné des experts.

L'image de l'homme ou de la femme reproduite par le pinceau se vend très-cher, pourvu que le tableau soit bon, et nous estimons la statue de l'athlète qui se livre nu à ses exercices. Mais quand il s'agit de formes réelles, il faut les couvrir par décence d'un frac, de gants, d'une paire de bottes et d'un chapeau de castor.

Ce n'est pas que je me plaigne de porter des vêtements, surtout maintenant que nous sommes en hiver, ni que je refuse d'admettre que la vue d'un homme nu, puisse offenser la pudeur: surtout si ce n'est pas un mari, un beau-frère, un gendre ou un beau-père. Dans ce cas, la femme n'a rien à se reprocher: les liens de la parenté lui servent d'excuses.

La femme de notre conseiller municipal.... Mais comment avouer son âge et le nombre des années qu'elle a passées dans la boutique, sans descendre au rôle de flatteur, ni manquer aux devoirs que m'impose la galanterie? Voyant ses scrupules de nonne, la renommée fit la terrible révélation par cette exclamation irréfléchie d'un des voisins:

» Tant de pudeur à cinquante ans! » O vertu infatigable de la matrone! Après tant de combats et de désillusions, dans ce monde pervers qui protège le vice avec ses artifices et ses crimes, le temps qui sape

les plus durs rochers, ne put jamais rien contre sa vertu. Oh! heureux don Liborio! oh! femme incomparable!

Devra-t-elle fuir sans même regarder ce malfaiteur ou cet aliéné? Faudra-t-il qu'elle laisse son Liborio au pouvoir de cette bête féroce dans une position qui menace de devenir si critique? A Dieu ne plaise : si Liborio doit mourir elle mourra avec lui. — Pour moi qui veux terminer ce chant par des octaves je vais célébrer d'une voix timide ce grand *dévouement.* [3]

La pauvre femme rougit en se voyant forcée de regarder de la tête aux pieds un homme nu, qui n'était pas son mari. Quoiqu'elle fut modeste et vertueuse, une pensée lui vint à la suite de cet examen, car la femme la moins éveillée, a toujours quelque chose d'artiste au fond du cœur.

En contemplant les chairs blanches, les formes robustes et majestueuses de ce fou, elle se rappela en soupirant les flûtes informes du pauvre régidor. Les comparaisons sont toujours odieuses et si je ne me trompe, je crois avoir lu dans les archives de Simancas, que jamais le mari ne gagne aux parallèles.

Que les beaux-arts sont dangereux et qu'il est plus dangereux encore de les aimer! Combien de belles femmes se sont perdues pour avoir étudié leur mari en détail. Les molécules conçues par Descartes et les atomes lumineux qu'émettent les étoiles, ne peuvent donner qu'une faible idée de la division infinie à laquelle une femme soumet son malheureux époux pour l'analyser.

Tandis que pour son mari elle se sert de la méthode analytique, elle applique la synthèse à tout autre mâle. C'est ainsi qu'elle arrive à trouver chétif le mari le plus robuste, et qu'elle voit un athlète dans le plus débile galant. L'un a le cœur rachitique, chez l'autre il déborde de poésie; le premier ne trouve que des accents rudes et soporifiques, la voix du second est pleine d'amoureuses douceurs.

Pour moi je trouve ce jugement équitable, et ne m'inquiète pas si les maris peuvent y trouver à redire: ils ont fait un pacte avec le monde, et leurs droits sont constatés. S'ils ont pris femme, leur devoir est *ipso facto* de se soumettre à leur sort : le mari qui s'en prend à sa femme, fait comme moi quand je m'en prends aux murs de mon appartement.

La pensée qui traversa l'esprit de la digne épouse du conseiller ne fut, à la juger sans passion, qu'un péché véniel. N'était-il pas naturel que l'honnête matrone regretta de trouver son époux moins étoffé, et d'un aspect moins noble et moins vigoureux que son hôte?

Elle regretta encore autre chose, mais je veux ignorer quoi, puisqu'elle ne se l'avouât pas à elle-même, et qu'après tout cet homme n'était, dit-on, qu'un insensé. Il avait fait sur elle une telle impression, que depuis lors elle n'eût plus que du dédain pour un courtaud de sa boutique, qui pourtant n'était pas mal en chair.

Malheur à la femme qui a reçu la beauté en partage!

Mais la vérité, s'il faut la dire dans une matière si épineuse, c'est... je demande pardon de la liberté que va prendre ma plume d'ordinaire si respectueuse, et il est bien convenu, ami lecteur, que la chose restera entre nous... Dois-je révéler ce qui est un secret, moi qui me suis toujours piqué de discrétion ?

Quel est cet homme ? Qui l'a amené ? Où est le vieillard qui habitait cet appartement ? D'où et comment celui-ci est-il venu dans ce costume ? La veille au soir, don Liborio avait vu le vieillard se retirer dans son appartement, il avait dressé son compte, et maintenant voilà qu'au moment où il vient voir qui fait ce bruit, il trouve une espèce d'énergumène nu comme un ver.

Cependant tous examinèrent l'homme, qu'ils prirent pour un fou, et ils s'avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu tant de beauté ni de désinvolture. Ils l'auraient regardé avec complaisance si l'effroi que leur inspira sa présence inattendue, n'avait gâté, même chez la bonne dame, le plaisir qu'ils trouvaient à le voir.

Lui étonné et ravi à la fois, les regarde d'un œil paisible, le sourire de la bienveillance sur les lèvres, et leur montre le propriétaire, qui se tenait un peu en avant des autres. Il veut de nouveau lui donner l'accolade : déjà il le caresse du regard et tend vers lui les bras. Don Liborio effrayé recule en poussant des cris.

Sans rien comprendre à cette répugnance ni au caractère peu sympathique de ces exclamations, le

jeune homme s'impatiente, et dans sa gaieté prévenante, il se rapproche d'un bond du groupe que forment les voisins. Tous commencèrent d'un même mouvement une retraite précipitée, et le plus vaillant d'entre eux, l'audacieux régidor descendit au moins cinq degrés d'une seule enjambée.

Se retirer n'est pas fuir, et il n'aurait pas été sage d'engager une lutte aussi inégale, avec un fou d'apparence athlétique capable de faire quelque sottise, ils descendent précipitamment en criant : « Il faut le lier! » La mesure eût été excellente, s'il se fût trouvé quelqu'un pour l'exécuter. En attendant il s'élance avec la légèreté d'un daim et se prépare à franchir un palier d'un seul bond.

Oh! confusion! En le voyant tout à coup se précipiter du haut en bas de l'escalier, ils descendent tous en désordre, hors d'haleine, et poussent des cris de terreur. La troupe épouvantée dégringole pêle-mêle; le régidor veut sauter, s'embarrasse dans les pieds du médecin, veut se retenir à son épouse et tombe avec elle.

Le médecin roule à leur suite accroché à la cheville du maître de la maison. Le peintre, dont on vient d'écraser les cors aux pieds, se donne à tous les diables. Au milieu de cette bagarre infernale, le poète a perdu une illusion, car la dame vient de lui montrer je ne sais quoi, et de plus il s'est donné une entorse.

Un attroupement se forme, la rumeur va croissant, le porche se remplit de monde et le tumulte redouble. Chacun émet son opinion qu'il donne pour certaine.

On questionne, on répond au hasard : l'un dit que c'est un voleur, l'autre prétend qu'on insulte le peuple de Madrid en arrêtant un de ses régidors, et que celui-ci oppose une énergique résistance aux sbires qui veulent s'emparer de sa personne.

La multitude augmente et forme la queue, et déjà une effrayante nouvelle s'en va terrifier le ministère : le monstre qui donne tant de soucis et de tracas au ministre le plus audacieux, le croquemitaine du gouvernement, l'anarchie, vient de risquer un pied et de déployer sa bannière.

On donne l'ordre d'apprêter les canons, de faire des patrouilles, de doubler les postes ; les réunions publiques sont interdites, on fait des perquisitions et des arrestations ; certaines phrases sont prohibées ; on observe les allures et les costumes des anarchistes déguisés, on forme des listes de leurs noms.

L'ordre est donné de publier la loi martiale au son du tambour, et de faire main basse sur tous les citoyens qui ne sont pas à l'abri du soupçon. L'autorité est chargée de veiller sur le siège du congrès souverain, et d'étendre, sous peine de destitution, une protection spéciale sur l'hôtel des postes.

On envoie des circulaires dans les provinces et on insère dans la gazette des milliers de discours lamentables contre l'acharnement opiniâtre des clubs ; on montre les autels renversés, la société qui s'écroule, le trône chancelant et les trois ou quatre malfaiteurs que l'on sait, s'emparant du pouvoir et anéantissant la propriété.

Horrible tableau, tableau épouvantable, que l'on peint chaque fois que résonne le rugissement du monstre appelé anarchie, j'encadre ici ton éloge pour l'éternité. Tu es devenu notre pain quotidien, l'alphabet éternel, le vade-mecum universel de tout ministre qui arrive au-pouvoir!

Oh! que de fois depuis quelques années ces éloquentes péroraisons ont ému d'inquiétude et d'effroi nos compatriotes et même les étrangers! Le monde va très-mal; mais cela n'empêche pas que les gens n'en soient arrivés à toucher les choses du doigt, et que cent trônes pourraient crouler sans arrêter la société dans sa marche.

O vous qui avez gouverné et gouvernez encore, troupeau de vieilles femmes sottes, imbéciles et perdues de vices! cette cupidité qui vous égare, vous fait voir partout des précipices et des ruines! Pensez-vous que le monde pourrait sortir de ses gonds inébranlables, s'il tournait un peu plus vite, parce que votre pas à vous est traînant et paresseux comme celui d'une troupe de reptiles craintifs!

Quel vaste plan, quelle noble pensée a été engendrée par votre cerveau ramolli? Quel sentiment fier et généreux a jamais trouvé d'écho dans votre cœur? Quelles paroles d'espérance sont sorties de votre bouche corrompue? Quel noble avenir le monde peut-il se promettre de votre gouvernement impur?

Passez, passez comme un fléau dévastateur, vermine qui dévorez l'espoir de nos moissons! Votre

souffle mortel éteint la flamme de l'enthousiasme dès qu'elle commence à briller. Passez! fuyez! votre contact salit et corrompt toute chose; nous n'avons rien à attendre de vous, odieuse canaille que vous êtes, rien, que de la misère, de la faim, de la petitesse et de la prose.

Assez, silence! bavards hypocrites, tourbe de charlatans érudits, aussi pauvres d'actions glorieuses que riches de paroles vaines : ministres qui commandez à des armées d'employés et de portiers, parasites éternels de la nation, assez : mon cœur éclate d'indignation, ma langue ne trouve plus de paroles et ma patience est à bout.

Tandis que le ministère sonne l'alarme, que les troupes s'assemblent dans leurs casernes, et que les passants regardent bouche béante les aides de camp galoper par les rues; tandis que le gouvernement provoque l'émeute par ses proclamations et ses placards, et que la ville est parcourue en tous sens par le préfet avec sa ronde, le capitaine général, le gouverneur et d'autres autorités dont les noms ne sauraient trouver place dans mes vers, mais qui finiront bien par mettre la main sur toi, ô monstre, quelque soin que tu prennes de te cacher au fond de ton affreux repaire: les vagues de la foule grossissant à vue d'œil, comme celles de la mer au souffle du vent qui rugit, inondent la rue d'Alcala tout entière.

Le tumulte discordant allait en croissant; chacun voulait savoir et les rumeurs mensongères prenaient des proportions démesurées; on se poussait, on résis-

tait, on se coudoyait, on se marchait sur les pieds, chacun se dressait sur les orteils pour dominer la foule et voir si l'on découvrait quelque chose; hommes, voitures et tombereaux arrêtés pêle-mêle, s'alignaient en files interminables.

Comme un bois de palmiers dont les cimes élégantes et pressées les unes contre les autres, s'inclinent au souffle du vent qui l'enveloppe de ses ailes immenses, la multitude entassée dans la large rue d'Alcala, ondule avec un mouvement sourd et un profond rugissement, au choc de sa propre impulsion.

Le tumulte et le brouhaha s'apaisent, recommencent et redoublent. Une terreur panique dont tout le monde s'étonne circule mystérieusement et gagne de proche en proche. Au milieu de ce rassemblement où tout est confusion et angoisse, les intérêts et les passions contraires font résonner l'insulte et la menace, et se fraient un passage à la force des coudes et du poignet.

Comme on voit par un jour d'été, du sein d'un nuage noir descendre une trombe qui tourbillonne avec violence, faisant pleuvoir les pierres autour d'elle et jetant au vent les épis dorés qu'elle entraîne dans son remous irrésistible : ainsi la populace en démence se disperse brusquement et fuit à la débandade en bousculant tout sur son passage. L'un court à droite, l'autre à gauche, et nul ne sait où il va.

Si comme moi, le lecteur a pris quelquefois plaisir au bruit et au mouvement d'une de ces bagarres

populaires, et s'il a observé à loisir et avec attention, il lui sera arrivé de voir des gens qu'une panique telle a saisi au moment critique, que deux heures après ils courent encore sans que leur élan se soit ralenti.

La foule qui un instant auparavant entassait ses rangs pressés, se disperse dans toutes les directions comme une troupe de passereaux effrayés fuient la plaine pour regagner les hauteurs voisines. Chacun ne songe qu'à soi et sourd à l'appel de son voisin, le laisse se tirer d'affaire comme il peut, tous crient à l'aide, nul n'en donne; et la confusion grandit dans la précipitation de la fuite.

Ici résonne une voix avinée, là s'entendent les cris perçants d'une dame éperdue, les chiens aboient et les flots de la foule inondent toutes les rues. L'artisan interrompt son travail, le marchand inquiet appelle ses commis; portes et contrevents se ferment et ajoutent un nouveau bruit au vacarme universel.

Il faut voir avec quelle précipitation chacun met sa boutique et ses marchandises en sûreté! Çà et là dans la foule un citoyen se donne beaucoup de peine pour affecter le courage et la sérénité. Il conjure la multitude qui l'entoure de conserver le calme et le sang-froid, et tout en parlant, il jette autour de lui des regards qui démentent l'assurance de ses paroles.

D'autres plus audacieux, mais malintentionnés, se plaisent à augmenter le désordre; ils s'élancent au plus épais de la foule pour y jeter l'émoi, puis ils prennent la fuite dans le but de redoubler la confusion, et heur-

tent violemment les spectateurs les plus patients et les plus pacifiques, qu'ils bousculent en feignant l'épouvante.

Tandis que chacun de son côté contribue à augmenter la bagarre, que les uns pérorent, que les autres racontent leurs hauts faits, des groupes se forment çà et là et se répandent en menaces et en imprécations, pour prendre la fuite au moindre bruit. Ceux-ci se frottent joyeusement les mains, ceux-là s'arrêtent pour reprendre haleine et s'efforcent de rendre à leur chapeau bossué sa forme primitive. Au loin le tambour bat la générale.

On voit sortir de leur maison quelques gardes nationaux prêts à affronter la mort, le front sévère et le geste menaçant ils accablent l'émeute de leurs malédictions. L'époux se sépare de sa compagne avec un adieu prononcé d'une voix martiale puis au milieu des cris d'alarme et des roulements du tambour, il charge son fusil et ajuste sa baïonnette.

En attendant l'arrivée des bataillons le ministère expédie des ordres par milliers, et tiraillé en tous sens, finit par ne prendre aucune résolution. L'un veut qu'on ait recours au canon, l'autre aimerait mieux une charge de lanciers, un troisième se tait, hésitant s'il faut préférer la lance ou la mitraille.

Comme on voit des torrents de lave descendre le long des flancs d'un volcan embrasé, et se répandre en longues trainées de feu sur le sol qui frémit, ainsi

la cohue populaire, hurlante, frénétique, affolée de terreur, inonde de ses flots pressés les rues de Madrid.

Tout à coup les personnes qui attendaient encore à la porte du régidor virent sortir, à leur grand étonnement, un homme nu qui courait à toutes jambes, poursuivi par un autre, gros et court, fort légèrement vêtu, couvert de poussière, les cheveux au vent, et donnant toutes les marques d'une vive contrariété et d'une colère impuissante.

A leur suite, on vit paraître une femme aux habits en désordre, puis six ou sept personnages qui paraissaient fort effrayés, et criaient d'une voix tremblante : « arrêtez le fou! » Pendant ce temps, ce dernier, ivre de joie, la face rayonnante, parcourait la rue en bondissant avec tant de grâce et de légèreté que c'était un plaisir de le voir.

L'apparence étrange de cet homme nu, qui courait comme le vent, la précipitation et les cris de ceux qui le poursuivaient, persuadèrent aux spectateurs qu'ils avaient affaire à un fou de la plus dangereuse espèce. Sans plus de réflexion, ils gagnèrent le large en toute hâte, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent mis une distance respectable entre eux et l'objet de leur terreur.

Dès que le calme fut un peu revenu, les moins clairvoyants s'aperçurent que leur fuite était sans motif, et les plus courageux revinrent sur leurs pas. Chacun voulut savoir de quoi il s'agissait, et l'on s'empressa autour de notre propriétaire, car c'était lui et notre héros rajeuni qui causaient tout cet esclandre.

Le groupe se met à questionner le maître de la maison, et à discuter les points obscurs de cette histoire. Chacun perd son latin à vouloir tirer l'affaire au clair : on écoute les explications, mais les fortes têtes ne s'en contentent point, et voudraient aller au fond des choses. On ne comprend rien à ce que raconte don Liborio.

« Voici le fait, disait celui-ci : ce jeune homme est un vieillard qui était hier mon locataire et qui est devenu fou ce matin. — Savez-vous bien que vous nous contez là des absurdités ! — Ce que je dis est la vérité pure. — Quelle sotte obstination ! c'est vous qui êtes fou ! — Messieurs, je ne ris pas, et je n'ai pas l'habitude de parler à la légère : hier à minuit c'était encore un vieillard.

— Allons, le régidor n'a plus ses cinq sens. — Tout cela est impossible. — Personne ne viendra-t-il à mon aide ! s'écria la dame, c'est un vaurien, un réactionnaire, un voleur, un anarchiste. Il a voulu assassiner mon mari. — Et il vous aurait violée par dessus le marché si vous n'y aviez pris garde, lui répondit un drôle à mine éveillée qui égayait le groupe de ses saillies.

— J'ai dit qu'il était vieux, mais je ne dis pas qu'il ne soit pas jeune à présent. — Allez, et que le diable vous emporte ! — Et voilà qu'il se sauve... — Vous vous contredisez. — Je me contredis? non, je ne me contredis point ! — Qu'il le prouve ! s'écriait le loustic à figure railleuse, allez, brave homme, allez cuver votre vin. »

Cependant notre jeune homme frais éclos poursuit sa course, s'arrête pour repartir en poussant des cris joyeux. Il regarde gaiement de tous côtés, rien ne l'effraie, et tout ce qui l'entoure lui inspire un nouvel enthousiasme, il voudrait examiner et toucher tout ce qui frappe ses regards, tout ce qui s'agite autour de lui. C'est ainsi que l'enfant, dans ce charme ineffable que répand sur lui l'amour de sa mère, regarde la lumière avec ravissement.

Pauvre âme innocente que le monde occupe et amuse comme un gracieux jouet, qu'il s'arrête à contempler avec une joie candide et enfantine! La lumière et les hommes qu'elle éclaire forment un ensemble qui le frappe comme un monde idéal, qu'un magicien se serait plu à évoquer d'un coup de sa baguette.

La ville, le peuple, le soleil, les couleurs, les sons, toute cette confusion, tout ce tumulte lui paraît un concert harmonieux et splendide. C'est ainsi que les fleurs variées dont avril émaille les champs, confondent leurs formes et leurs couleurs sous le souffle du vent qui les agite.

La beauté de son âme se reflète sur toutes ces choses, l'amour dont son cœur déborde se répand sur elles, son esprit leur communique sa fraîcheur et son imagination les revêt de son brillant coloris. Toutes ont pour lui l'éclat de la nouveauté, sa gaieté leur prête un aspect joyeux, et son âme se réjouit en retrouvant sa propre image dans le miroir du monde extérieur.

Le monde avec son agitation et son changement

continuels, ses bruits variés, ses rumeurs joyeuses, lui apparaît comme un théâtre magnifique mis en mouvement par quelque pouvoir surnaturel. Le soleil lui semble une lampe qui se balance au gré du vent, et il prend les figures qui se croisent rapidement autour de lui, pour l'œuvre de quelque habile statuaire, animée par des ressorts cachés.

Son âme se suffit à elle-même, il sent battre joyeusement son cœur, et satisfait du plaisir qu'il éprouve, il n'en cherche pas l'explication : il poursuit l'illusion du plaisir sans se rendre compte du plaisir lui-même, car personne ne se rend compte d'une jouissance que lorsqu'elle est passée.

Pauvre âme innocente, qui ne sait pas que l'enfance seule est protégée par son innocence, qui ignore que le monde est sans pitié et qu'il tourne en dérision l'innocence même! Ame pleine de foi, semblable à l'oiseau qui voltige de branche en branche avec un doux ramage, sans que sa grâce puisse désarmer le chasseur!

Dans les convulsions douloureuses de l'effervescence populaire, son esprit enivré d'une joie indicible, ne voyait qu'une danse charmante, une pantomime amoureuse. Les vociférations épouvantables lui paraissaient des hymnes, et il se réjouissait du spectacle gai et animé qu'offraient la terreur et les courses désordonnées de la foule.

Il s'élance pour prendre part au plaisir général; plus rapide que le vent, il perce la foule et se jette au plus fort du tumulte. On se presse autour de lui mais

les sentiments du public ne l'inquiètent pas plus que sa propre nudité. Tantôt il se voit le centre d'un groupe serré, tantôt il traîne sur ses talons une meute de gamins.

Il fit ce jour l'étonnement de la ville et le scandale de tous les gens raisonnables : son aspect robuste donna parfois à réfléchir à la populace qui le suivait. Les enfants couraient à toutes jambes, les femmes jetaient des cris aigus en le voyant nu comme un ver; mais on prétend que plusieurs ne purent se cacher les yeux si vite, qu'elles n'eussent eu le temps de bien le regarder.

Cependant la multitude commençait à le serrer de plus près; un individu doué d'un mauvais caractère voulut lui faire voir combien d'affabilité et d'attentions gracieuses il faut s'attendre à rencontrer dans le commerce de l'espèce humaine, et crut faire une excellente plaisanterie en lui jetant des pierres dirigées avec une intention perfide, afin de lui faire connaître la douleur, et de lui apprendre qu'il n'y a pas de plaisir qui en soit exempt.

Tandis que le pauvre garçon, à peine entré dans le monde, se réjouissait de vivre et sympathisait avec toute chose, tandis qu'il souriait avec affabilité en jetant autour de lui des regards pleins de sérénité et d'innocence, la populace brutale se mit à lui lancer des projectiles à pleines mains, car l'homme qui souffre n'a pas de plus grande jouissance que de faire souffrir les autres.

Il sent la douleur et aussitôt le pourpre de la colère envahit son visage souriant, ses traits se contractent et prennent une expression farouche: il jette sur la foule des regards irrités. Toute cette lâche canaille prend la fuite, puis se retourne pour le lapider impitoyablement de loin en criant: « Au fou! » Cédant de nouveau à leur terreur abjecte, ils se remettent à fuir en le montrant au doigt.

N'en est-il aucun parmi nous qui se souvienne du jour, où tout enfant, il perdit sa première illusion, du jour où il sentit la première fois la douleur, de la main cruelle qui lui infligea la première blessure? Hélas! depuis ce temps pas un jour ne s'est écoulé sans amener une souffrance nouvelle et l'âme tiraillée en tous sens par des sentiments contraires a fini par s'habituer à ses tourments.

Mais, hélas! cette douleur fut si aiguë que l'âme en frissonna jusque dans ses plus secrètes profondeurs. De tous les coups que nous réservait l'injustice de la fortune, ce fut là le plus rude. Lorsqu'aux premiers balancements du berceau, le cœur innocent et sans défiance s'ouvre à l'amour, à l'illusion divine, oh! comme elle le déchire, la première épine qui vient s'y clouer!

Et plus tard!... C'est ainsi que notre héros, âme d'enfant dans un corps d'homme, trouve tout ce qu'il voit, nouveau, resplendissant et orné d'une grâce charmante. Il court au plaisir que le monde lui offre comme un appât trompeur, prêt à prodiguer en

échange les trésors de tendresse et de bonté ; mais au lieu du plaisir promis, il ne trouve que la souffrance.

Qu'il soit tranquille : le monde va rendre à son âme le service que la fumée rend au saucisson. Il le trempera dans une saumure ; il la dilatera, l'allongera, lui donnera la forme voulue, l'endurcira au point qu'elle trouvera de la douceur au contact d'une râpe.

La douleur du jeune homme a été profonde, car il a compris par combien de cruautés et d'injustice ces hommes ont payé son innocent amour. Ce n'est pas le corps, c'est l'âme qu'ils ont blessée, car si son âme est d'un enfant son intelligence est d'un homme, et Dieu l'a doué d'assez de raison et de jugement, pour qu'il comprenne le tort qu'on lui a fait.

Son premier sentiment fut la colère, puis la douleur physique se changeant en douleur morale, il regarda la foule avec une tristesse mêlée de douceur comme pour implorer sa pitié. Peut-être dans sa douleur cherche-t-il une mère dont les caresses adoucissent. *Mais hélas! les hommes ne sont point faits pour le rôle de mère, et c'est tout au plus si celui de père leur convient.*

Un détachement de soldats survint fort à propos pour disperser la foule ; charmé et reconnaissant, notre héros s'abandonna tout entier au plaisir que lui procurait la vue de ces hommes armés. On lui demande d'où il vient, pourquoi il est nu, quelle est sa demeure. Lui qui ne sait point parler, ne leur répond pas. Il se contente de les regarder et les suit sans savoir où ils le mènent.

Et où le mènent-ils? En prison, car c'est un crime que de manquer d'habits. Cependant il prend plaisir à regarder les couleurs dont ces hommes sont vêtus et enchanté du poli et de l'éclat d'une baïonnette, il en saisit la pointe avec un empressement fébrile; mais son innocente curiosité ne lui valut qu'une blessure à la main.

Ce fut sa seconde douleur, et à l'avenir nous nous abstiendrons d'en faire le compte. Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour nous amuser, et ce n'est qu'à grand renfort de verges et de férule, que l'enfant apprend son alphabet. C'est ainsi que la raison se forme, et que l'expérience développe peu à peu le jugement; c'est ainsi en un mot que le monde apprend à vivre à ceux qui ne le savent pas.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT IV.

Le ruisseau qui bondit et folâtre, se couvre de flocons d'une écume plus blanche que la neige, l'oiseau émaille les champs de l'air des couleurs brillantes de son plumage, au loin une brume épaisse offre à l'œil toutes les teintes de l'ombre, les champs verdoyants et les montagnes lointaines bornent l'horizon comme une muraille.

A l'orient l'aube déploie son manteau sur les cimes vaporeuses, de son front nacré rayonne une pure et délicieuse clarté : une blanche sylphide s'empare de cette lueur fugitive et enflamme l'atmosphère, qui se teint de nuances roses, tandis que l'ondine de la source se laisse bercer doucement par le bruit de l'onde harmonieuse.

Derrière l'épais et sombre rideau qui voile l'horizon, au-dessus des flots vermeils du profond océan, le soleil se balance sur un fond d'émeraude et inonde l'orient de sa lumière divine : il pénètre et illumine le brouillard qui se déchire en lambeaux et laisse voir son manteau d'azur dont les plis de saphir et d'argent

sont couverts d'une magique broderie d'orange et d'or enflammé.

Sur la montagne, dans la vallée, au fond des délicieuses solitudes de la forêt, dans la plaine que décorent des fleurs sans nombre, sous l'onde qui coule paisiblement entre des rives verdoyantes, on entend les chants joyeux et bruyants d'êtres par milliers qui célèbrent leur bonheur, prêtant par leur mouvement et leur animation une voix à la nature, une parole au vent.

Les roses se dressent sur leurs tiges couvertes de gouttes de rosée, les petits oiseaux voltigeant cà et là, font entendre leur gazouillement qu'accompagne le murmure du ruisseau, des rayons de lumière traversent l'atmosphère et se répandent en trainées d'or sous les ombrages de la forêt, les fleurs écoutent les murmures amoureux du zéphyr et lui offrent en échange leurs couleurs et leurs parfums.

On entend résonner..... et cœtera; j'en ai dit assez pour faire comprendre que le jour naissait, et je crois dans mon intelligence bornée que toutes ces phrases et ces circonlocutions ne sont que du bruit et rien de plus, mais l'envie me prend moi aussi de me poser en poète, d'aligner des mots et de charmer l'oreille par des vers qui ne disent rien.

J'ai donc voulu dire, lecteur, que le soleil se levait; les prés et les bois sont assez déplacés ici, car ce n'est pas dans les bosquets de l'Eden que notre nouvel Adam voit naître le jour, mais dans une sombre et

lugubre prison, lui aussi a commis un péché : celui de venir au monde par un prodige étrange, et il est juste que chacun porte la responsabilité de ses actions.

Cependant la nouvelle de cette étonnante résurrection se répandit dans Madrid. On se racontait comment il s'était couché vieillard pour se lever adolescent et la conviction se répandit dans le public qu'il était la cause première du grand tumulte qui avait éclaté, lorsque le maître de la maison attiré par le vacarme que faisait son hôte le trouva complétement transformé.

Il y a en ce monde des gens de toute espèce. Les uns ne s'occupent pas même de leurs propres affaires, les autres éprouvent des crises nerveuses en lisant l'histoire des malheurs d'un roi goth, ceux-ci sont capables de descendre aux abîmes pour connaître tous les détails d'un évènement et se mettre en état de le raconter à leur tour, ceux-là ne savent rien au delà ce qu'ils ont un intérêt immédiat à savoir.

L'un secouera la poussière d'un manuscrit pour découvrir des choses dont nul ne se soucie et étourdir ensuite le public de textes et de citations, l'autre fait une ample provision de faits récents, de contes sans nombre et de mensonges à perte de vue et s'amuse à colporter de porte en porte la chronique du jour.

L'étrange histoire que je raconte est arrivée dans cette capitale, mais nos concitoyens vivent dans une agitation si constante, dans un mouvement si continuel que beaucoup d'entre-eux n'auront pas connaissance de ces

faits, qui ne datent que d'hier, et que d'autres en auront déjà perdu la mémoire.

Pour moi, qui me pique d'être un auteur consciencieux et incapable de forger le plus petit mensonge, j'avouerai au lecteur que je doute beaucoup de la vérité de cette histoire,dont il s'étonne apparemment; je me bornerai à débiter mon conte dans un style un peu rude au son discordant de ma lyre fatiguée, et je laisserai à d'autres le soin d'affirmer qu'en effet notre vieillard s'est transformé en jeune homme.

Je te le redis comme on me l'a conté, et la seule chose dont je me porte garant, c'est que le jeune sauvage, enfant du miracle, existe vivant et joyeux en chair et en os, mystère étrange que je regrette beaucoup de ne pouvoir expliquer, quelque peine que je me donne pour l'approfondir. Mais quoi d'étonnant si je reste court devant ce problème, puisque je ne sais pas davantage pourquoi je suis venu au monde?

Il y a un mystère tout aussi profond dans ce flux et ce reflux incessant d'hommes, qui passent comme des flots d'esprit et de matière, qui naissent, grandissent, parlent, s'agitent avec une ardeur fièvreuse et disparaissent pour toujours sans savoir où ils vont, ni d'où ils sont venus.

Renonçons donc à pénétrer ce ténébreux arcane et contentons-nous de savoir que notre héros existe, qu'il a des lèvres pour sourire et des yeux pour verser des larmes, qu'il mange, boit, dort, qu'il se chausse et s'habille, car dans ce quatrième chant nous le trouverons

beaucoup plus civilisé, et qu'enfin dans la prison on lui a donné le nom d'Adam, parce qu'on l'avait trouvé dans le costume de notre premier père.

Contentons-nous aussi de savoir que le Journal Officiel a inséré dans son numéro deux mille six cent et trente, le récit de cet évènement intéressant sous la rubrique importante des faits divers, récit conçu dans un style varié et élégant, qui contribue beaucoup à donner de l'intérêt à l'histoire. Il termine en disant que l'affaire est appelée devant je ne sais quel juge, de je ne sais quel tribunal.

Et l'aimable engeance des journaux de toute couleur, conservateurs ou progressistes, qui dans cette lutte impie qu'alimentent les rancunes politiques, tournent et retournent sans cesse la question du jour, versant sur le pays des flots de lumière et des torrents de prospérité.

Les journaux, dis-je, recherchant la cause de tant de désordre et l'origine d'une émeute si furieuse, trouvèrent à leur grand effroi que notre héros n'était qu'un vil aventurier salarié, digne agent d'une trame impie, qui, dédaignant de se cacher sous le noble manteau de la sainte vertu, s'était effrontément montré tout nu au grand jour.

Chacun accusa ses adversaires d'avoir payé et fait agir le prétendu fou, leur attribuant ainsi la paternité de ce conte extravagant qui fait peu d'honneur à l'imagination de son inventeur. C'est le gouvernement, disent les uns; ce sont les clubs, disent les autres et tous se défendent avec indignation d'avoir donné cours à un mensonge aussi ridicule.

Et ils prouvèrent comme deux et deux font quatre avec une logique inflexible et des raisonnements qui allaient droit au but, que l'entendement le plus borné ne saurait admettre cette transformation d'un vieillard en jeune homme. Il s'en trouva même un, qui dans son peu de sympathie pour les miracles et son aversion décidée pour la calotte, prouva dans un sage discours que rien ne peut altérer l'ordre naturel des choses.

Depuis lors je suis à demi convaincu que toute l'histoire était mensongère : j'avais toujours eu quelque doute, car mon esprit a une tournure des plus sceptiques. Je n'affirme donc point, ô lecteur, ce que je t'ai raconté jusqu'à présent, mais je ne le démens pas non plus, car, je te le jure sur mon honneur, je ne voudrais pas qu'on me crût capable d'altérer la vérité.

J'en suis presque venu à me repentir d'avoir entamé un sujet aussi apocryphe, et surtout de lui faire voir le jour à une époque où l'incrédulité est arrivée à son comble. Je reprends donc mon récit avec un accompagnement en contre-point des plus compliqués, et je te donne mon histoire pour aussi véridique que n'importe quelle autre.

Il y a un an que notre Adam, toujours enfermé, habite dans cette capitale, un lieu où on lui donne avec une mine sévère et des manières rudes, une rude et sévère éducation. C'est un lieu où tout homme est un savant docteur, qui vit de sa science, et vous fait faire plus de progrès en philosophie en un jour que ne le pourrait tout un siècle d'études.

Il se trouvait au sein d'une société de vrais philosophes, devant lesquels on ne risque rien à se présenter tout nu, mais avec qui on a parfois maille à partir quand on possède une veste, un habit ou un manteau. Nul ne songea donc à s'étonner à l'aspect de notre héros, quand son étoile le conduisit parmi eux. Un an s'est passé depuis lors sans amener aucun changement pour le jeune homme.

Il a appris à se vêtir; la saine raison a rectifié son jugement, aiguisé et perfectionné ses sens, soumis et dompté son ardeur sauvage. Il a pris un ton et des allures crânes et son vocabulaire s'est enrichi des locutions les plus expressives de la langue, enfin il sait souffrir sans se plaindre et en cas de besoin garder pour lui ce qu'il pense.

Rectifiée par le jugement, son intelligence est arrivée à comprendre le code compliqué qui règle les droits et les devoirs, les joies et les souffrances de ce monde; une noble ardeur aiguillonne son cœur à la poursuite du pouvoir et du plaisir, sa figure sympathique et ses formes herculéennes lui assurent le respect d'autrui.

Il ne manque jamais l'occasion de placer un bon mot, ni de faire un bon tour et jamais plaisanterie ne le trouve à court de riposte. Nul ne sait mieux manier les cartes, ni suivre les complications d'une partie de *cané;* quand il a le couteau à la main et le manteau roulé autour du bras gauche, il n'y a personne qui soit capable de se mesurer avec lui, car il est passé maître dans cette escrime.

Nul n'est plus souple ni plus agile à la paume, et

aux barres il n'a pas son égal; il a le maintien dégagé, l'abord intrépide, et dans la lutte sa vivacité égale son sang-froid. Enfin il pince la guitare avec tant d'agilité qu'on dirait qu'il la fait parler et c'est plaisir de l'entendre quand il entonne un couplet de sa voix sonore.

S'il est aimable et badin, il sait aussi au besoin montrer les dents et défendre son droit sans reculer d'un pouce. Il a du cœur au ventre et de la barbe au menton et fait baisser le ton au plus fier matamore. Son audace croissant et avec elle l'empire qu'il exerce autour de lui, il se pose en juge et protège le faible contre les injures du fort, discute les droits et rend la justice à sa manière.

Si quelque lecteur difficile à convaincre m'objecte que c'est bien peu d'un an pour apprendre toutes ces choses, je lui répondrai que ce serait peu en effet si mon héros avait vécu dans un milieu fécond en illusions flatteuses, mais on apprend bien vite à connaître la vie dans un lieu, où nul ne s'inquiète de son prochain, où le sort montre sans cesse un visage irrité et frappe sans relâche de son fouet impitoyable.

Là, on est ballotté sans trève par l'aveugle remous du tourbillon social. Là, titres et honneurs cessent d'être des talismans qui assurent le respect, et il ne sert de rien d'avoir des aïeux. Chacun doit se frayer son chemin dans ce petit monde aux grandes douleurs, où le malheureux est en lutte à la fois contre la société du dedans et contre celle du dehors.

Sur cette mer impure où le monde déverse son trop-

plein, le naufragé, battu par une tempête éternelle, s'efforce en vain de gagner un port ami. Dans tous ces cœurs que le malheur a endurcis, le châtiment a éteint la dernière lueur de pitié : chacun a trop de sa propre souffrance pour pouvoir compatir à la souffrance d'autrui.

Mais en quel lieu du monde et parmi quelles gens, un jeune homme au corps de fer, à l'esprit lucide, à l'âme vaillante et énergique, ne parvient-il pas à conquérir le respect et l'autorité? Quand le plus solide buveur chancelle, bégaie et bat la campagne, il continue à vider d'un trait le vase, où pétille la généreuse liqueur, et ne reculerait pas s'il fallait le vider cent fois de suite.

Il a la malice vive et gracieuse d'un enfant espiègle, son cœur rayonne de lumière et de pureté; dans son abandon, la noblesse de son front, la beauté de ses formes, l'audace de ses actions inspire du respect à ces êtres sauvages, qui malgré leur rudesse savent admirer le courage et la grandeur.

Quoique son langage soit rude et grossier et ses allures celles d'un spadassin et d'un pourfendeur, son âme novice est restée pure comme la lumière de l'étoile du matin, et comme le papillon son cœur joyeux déploie gaiement ses ailes que l'innocence et la vertu revêtent encore du trésor éphémère de leur poussière dorée.

Il ne sait rien du monde, il ignore les lois, il n'obéit qu'à son instinct généreux. Dans cet abîme impur où

règne le crime, il s'habitue à prendre le crime pour une vertu, il tourne vers le mal cette noble ardeur, ce vaillant enthousiasme qui l'enflamme, et devient criminel sans cesser d'être pur.

Comme l'enfant qui, cherchant à ressembler à l'homme fait, et à montrer sa force et son audace, profère des blasphèmes qui ne partent que des lèvres, fume sans aimer le tabac, parle de filles et se révolte contre toute autorité, lui aussi, il cherche à imiter les plus pervers, tout en répandant autour de lui comme un parfum d'innocence et de pureté.

Tout l'élève au-dessus d'eux, son intelligence, son courage, la noblesse de ses intincts et plus il cherche à briller à leurs yeux, plus il les relègue dans l'ombre. Pleine d'un noble orgueil, son âme aspire à s'élever plus haut que ces âmes vieillies, et ne s'inquiète pas si, dans les aventures où elle se lance à leur suite, elles la guident dans le chemin du vice ou dans celui de la vertu.

Comme il aime la parure et les vives couleurs, et qu'il lui paraît convenable de faire un peu de toilette, il jette négligemment sur son épaule gauche une veste richement brodée, un mouchoir aux couleurs brillantes et aux dessins de mauvais goût est attaché à son cou par un anneau d'or, il porte des culottes courtes, l'écharpe à la ceinture, des bottines lacées sur le devant et ses habits sont constellés de larges boutons.

En apprenant à jouer, il a trouvé moyen de gagner de l'argent. Puis il y a la Salada qui vient tous les jours au guichet : c'est une fille émancipée qui s'occupe

à soigner les prisonniers et il paraît qu'Adam lui a donné dans l'œil. Depuis lors elle s'en est éprise à en perdre la tête. Libre d'ailleurs, et n'ayant de compte à rendre à personne, elle lui apporte des vivres et de l'argent.

Quoique d'allures gaillardes et délibérées et point du tout bégueule dans ses propos, la pauvre fille, tout en le trouvant très-bien fait tel qu'il est, a employé tout le charme de la persuasion pour lui conseiller dans son propre intérêt de se vêtir par décence, et il s'est laissé faire de bonne grâce.

Toujours la pensée ardente du jeune homme revient à cette femme, sans qu'il puisse se rendre compte de la sensation qui fait vibrer ses nerfs; mais sa vue lui cause une douce satisfaction, et il y a dans l'atmosphère qui l'entoure, quelque chose qui porte au désir et enivre les sens égarés par l'illusion du plaisir.

Sa voix rude résonne doucement à son oreille et arrive à son cœur comme une caresse, elle lui remplit l'âme d'une vague anxiété et résume pour lui toutes les promesses de l'illusion et du plaisir. Comme le son lointain d'un chant d'amour emporté sur les ailes de la brise parfumée, les aspirations de son âme flottent au gré de son délire.

Quand elle le regarde avec amour, saisi d'une inexprimable angoisse, il veut briser ses barreaux maudits, et dans l'ardeur de son transport, il les secoue avec colère parce qu'ils le séparent d'elle. Des frissons de rage parcourent tous ses membres et ses artères battent à lui faire mal.

Cependant ses gardiens ne tardent pas à s'emparer de lui; on le traite comme un chien révolté; le cachot, les fers et le fouet lui imposent un calme forcé. Semblable à un coursier vigoureux, qui bondit et arrache des étincelles à la pierre sous le choc de ses quatre fers, le jeune homme s'abandonne à ses transports furieux, tandis que la douleur lui déchire la poitrine.

Ainsi le lion sauvage, qui sent dans la cage voisine la lionne amoureuse, rugit éperdument dans son ardeur lascive; furieux il dresse sa crinière et secoue de sa griffe les barreaux impitoyables : le fer gémit et crie sous son effort terrible, l'air retentit au loin d'un épouvantable fracas.

La beauté de cette femme convie Adam au plaisir, elle est à ses yeux plus charmante que l'azur des cieux, voile transparent qu'illumine une lumière pure; le plaisir redouble son courage, son ardeur donne à ses muscles une force irrésistible et tout son être s'élance en frémissant vers des jouissances inconnues.

Les yeux ardents de la beauté, son visage où resplendit la santé et que le printemps a décoré de ses lys et de ses roses, ses formes arrondies et sa taille svelte, sa tournure dégagée et sa marche légère, ses petits pieds que chaussent des souliers mignons, ses bas blancs, dont les coins brodés de noir dessinent la cheville.

Les plis flottants de son ample vêtement exhalent comme une fumée d'amour et de luxure, qui enivre l'âme et enflamme les sens, ils révèlent par leurs

mouvements l'agitation de la pensée et excitent d'ardentes convoitises en trahissant des formes faites au tour.

Tout cela lui fait monter au visage le feu du volcan qui couve dans sa poitrine; une ardeur passionnée éclate dans sa prunelle, ses yeux lancent des éclairs. Malheur à celui qui provoquerait sa colère dans un pareil moment : il verrait déborder sur lui toute la rage accumulée dans cette âme par le sentiment de son impuissance.

Avez-vous vu le taureau en rut mugir en frappant l'air de sa queue et soulever autour de lui des tourbillons de poussière, qui se mêlent à l'épaisse vapeur jaillissant de ses naseaux ? Tantôt éperdu il appelle son amante, tantôt dans l'excès de sa fureur, le poil hérissé, les cornes menaçantes, il cherche un ennemi dans lequel il puisse voir un obstacle à ses amours.

Ainsi le jeune homme cherche des yeux un adversaire à combattre et saisit de nouveau la grille qui tremble à ses secousses répétées. A la fin, comprenant que tous ses efforts sont inutiles, il retombe dans un calme forcé. Elle lui parle et lui ne sachant que répondre, la regarde tristement et soupire.

Il ne sait point parler d'amour, il ne sait que sentir dans son délire aveugle : des soupirs traduisent sa douleur et le feu de ses regards les désirs de son âme. Cependant elle s'efforce à calmer ses fureurs ; il se rend à ses tendres prières et dans son œil qui brillait d'un éclat sauvage, on voit luire maintenant un doux rayon d'amour.

Car la manola sait être aimable, tendre et douce aussi bien que dédaigneuse et farouche. Elle est aimante avec son amant, mais avec les autres revêche et hautaine; c'est un agneau caressant, une colombe fidèle qui sait au besoin montrer qu'elle a bec et ongles et n'oublie jamais qu'en vraie fille d'Espagne, elle porte un couteau à la jarretière.

Son âme se repaît avec tant de délice de sa passion, elle est si pleine de son amant que la terre lui semble étroite et qu'elle ne trouve aucun bonheur qui puisse se comparer au sien. Quand elle s'avance par les rues, la mantille rejetée sur l'épaule, elle se sent fière et joyeuse de sa propre beauté en songeant à celui qu'elle adore.

Elle est tout cœur, tout âme, toute vie, toute grâce, toute jeunesse; libre et fière, elle méprise la société qu'elle foule d'un pied indépendant. Elle donne un libre cours à sa passion et si quelqu'un l'irrite par ses reproches, elle lui répond d'un ton sec et d'un air assuré par un insolent : *Allons tant mieux.*

Pauvre femme créée pour souffrir, elle s'est vue condamnée à l'opprobre par la société impitoyable au sein de laquelle elle vit dans une lutte et une révolte continuelles. Enfant du crime, elle est abandonnée à elle-même et ne peut compter que sur sa propre expérience et sa propre énergie. Pour tout lien en ce monde, pour unique conseiller, elle a son père, un vieux forçat.

Ce père, c'était l'oncle Lucas, homme dur, revêche,

d'un caractère désagréable, et né sous une mauvaise étoile, que sa bouche ne cessait de maudire; sa figure était sinistre, sa parole brève, son pas indolent. Il y avait dans son air quelque chose d'endormi, il était petit de taille, large d'épaules et un peu voûté, ses bras étaient longs et ses jambes cagneuses.

Ses traits étaient grossiers et épatés, ses sourcils épais et en broussailles, commençaient à grisonner, un dur regard brillait dans ses yeux à fleur de tête, ses favoris, jadis rouges, avaient blanchi par places, son front étroit et hâlé était couronné d'une forêt de cheveux roux inaccessibles au peigne, dont les touffes épaisses se hérissaient en inextricables halliers.

Il n'y a en Espagne ni bagne, ni prison qui ne conserve de lui un bon souvenir; point de ville, ni de grand chemin où il n'ait laissé des monuments de sa gloire. Son histoire est consignée dans d'innombrables procédures, et si elle offre çà et là des obscurités et des lacunes, c'est que sa modestie l'a empêché de confier bien des choses au papier.

Il marche en traînant les pieds et en branlant pesamment la tête; son abandon et son indolence trahissent plutôt qu'ils ne les cachent ses mauvaises pensées et ses desseins perfides. Il boit à pleines pintes le pur jus de la treille sans rien perdre de son aplomb, et ses lèvres sont brûlées et noircies par le cigare, qui ne les quitte jamais.

Il frise la soixantaine et un demi-siècle s'est écoulé depuis le jour où il a débuté dans sa carrière aventureuse; nul ne sait quels furent ses parents, et l'on

ignore le lieu de sa naissance. Toujours habile à donner le change, il invente sans cesse une histoire nouvelle de sa famille, de ses voyages et de ses aventures, il a plus d'un nom et plus d'une patrie, et se plaît à échapper de cette façon au souvenir des heures amères de son passé.

Lorsque Adam entra nu dans la prison, et que les gens du lieu s'empressèrent autour de lui avec une curiosité brutale, ce digne homme expliqua l'affaire avec sa pénétration habituelle. « N'avez-vous jamais vu un muet ? leur demanda-t-il. Que diable, n'allez pas vous faire un jouet de ce pauvre innocent! » Et les écartant tous, il prit le muet sous sa protection par je ne sais quelle étrange sympathie.

Le pauvre innocent ne tarda pas à donner des preuves de sa force et de sa vaillance, en brisant contre le pavé de la cour le crâne d'un de ses compagnons, qui lui avait cherché querelle; aussi le vieillard conçut pour lui une telle affection, qu'on vit se dérider ce visage qui n'avait jamais ri; quand il parlait de lui, il clignait de l'œil avec un sourire significatif.

« Quel luron, quel luron! disait-il à part lui. Ne le perdons pas de vue, car c'est le plus beau gibier que jamais le procureur ait envoyé à la potence. A nous deux,et nous verrons qui sera le plus fin.» Il s'aperçut bientôt que le jeune homme avait de l'esprit à revendre, et qu'il naviguait vent arrière et toutes voiles dehors, car, il ne tarda pas à savoir parler et à montrer qu'il deviendrait un homme de talent et de résolution.

Alors le rusé vieillard commença à fonder sur lui des espérances d'avenir et entreprit de le façonner à sa mode. Le jeune homme l'écoutait avec plus d'attention qu'il n'aurait convenu, et profitait de ses leçons avec une rare intelligence; c'était à lui seul qu'il demandait conseil, car le vieillard était très-versé dans la science du monde et le candide Adam lui rendait pleine justice et soumettait son âme farouche à l'influence de ce talent supérieur.

Son observation profonde et sa longue expérience lui ont permis de réduire toute la vie à quelques maximes; chacune de ses phrases est une sentence dont chaque mot vous enlève une illusion. Sa parole est lourde et lente; il enferme son enseignement dans des périodes tronquées et construites sans souci du nombre ni de la mesure, c'est plutôt le geste que la parole qui traduit ses intentions.

Il lève la main avec le geste d'un oiseau qui bat de l'aile ou d'un maître d'armes qui arrive à la parade; il parle d'une voix sourde en grondant comme un dogue et accompagne ses paroles d'un regard oblique. Un soir il prit à part le jeune homme, et tandis que celui-ci l'écoutait avec une attention avide, il lui parla en ces termes, ses cheveux rouges mêlés de touffes blanches pendant sur son front et le menton appuyé sur sa poitrine.

« Mon fils, il ne me reste que peu d'années à passer ici-bas, car la *veuve* ou mes déceptions ne tarderont pas à m'achever.

Aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le tien. Je suis la pointe si tu es le manche; ce monde est un bal où l'un entre quand l'autre sort.

Ecoute, Adam mon fils, ne te fie à personne, aie toujours l'œil au guet, et si tu as un secret, ne te le raconte pas à toi-même.

Les hommes.... point d'amis à trouver parmi eux. Si quelqu'un tombe, la charité.... Il se trouvera toujours un faux témoin pour attester que tu avais un mauvais dessein.

Si tu fais suer un chêne, aie soin de le frapper au cœur : on oublie un bienfait, mais jamais une mauvaise intention.

Tu es jeune et tu débutes dans le monde : sache que le temps aplanit les plus hautes montagnes. Aide-toi, le ciel t'aidera. Apprends à souffrir sans te plaindre.

Fais contre fortune, bon cœur. Le monde ressemble à la mer dont les vagues se couvrent d'écume, mais portent les navires.

Les femmes.... la meilleure est une catin.... C'est le plus séduisant et le pire des appas que le diable nous offre dans ce monde.

Elles te suceront la moelle et feront danser tes écus. Quand tu croiras manger de la viande, c'est du poisson que tu auras sous la dent.

Lorsque l'on tend ses filets il faut se garder d'y tomber soi-même. Ne te lèche jamais les doigts, mais ne sourcille pas non plus.

On récolte ce qu'on a semé. Je ne sais rien, et rien ne me plaît. Plus on regarde, moins on voit, et celui qui nie tout est le seul qui dise la vérité.

Tout cela est obscur pour toi, mais tu finiras par le comprendre et alors tu te souviendras de mes paroles. »

A la vérité, le candide jeune homme comprend peu de chose à ces maximes profondes, qui lui font entrevoir sous le voile épais du mystère qui les couvre, un monde auquel il ne conçoit rien. Si parfois sa sagacité parvient à pénétrer le sens de quelque phrase sous sa grossière enveloppe, tout ce qu'il devine le confond et lui paraît un songe.

Quoi, dans ce monde qu'illumine une lumière si pure et que couvre un si beau ciel, l'homme ne pourra-t-il faire un pas sans une mortelle appréhension ? La femme, cette créature divine, resplendissante de plaisir et d'amour, par qui l'âme se sent vivre et le cœur palpiter d'une généreuse ardeur, ne serait-elle qu'une ennemie impure ?

L'homme est-il donc l'ennemi de l'homme et se voit-il condamné à vivre solitaire au milieu de ses semblables, sans autre ami que lui-même, sans autre espoir que dans ses propres ressources ? Est-il condamné à voir dans son frère son plus grand ennemi ? Dans ses implacables rancunes, l'homme ne trouvera-t-il pour vêtir son prochain que le lugubre suaire de

l'abandon? ne lui offre-t-il pour tout present que des chaînes, des barreaux, la misère et la faim?

La race fratricide des hommes s'est-elle divisée en factions pour troubler le repos de la terre par une lutte acharnée et sans fin? Quelle est la puissance audacieuse qui prend le nom de justice pour l'enfermer en ce lieu contre sa volonté? Qui donne le nom de criminels à ces hommes qui se proclament innocents?

Et lui, qui se souvient à peine comme dans un songe des premiers moments de son existence, qui lui ont semblé si beaux, est-ce pour porter ces lourdes chaînes qu'il est venu au monde? Pourquoi l'homme lui a-t-il jeté la douleur à pleines mains, à lui innocent? Pourquoi l'a-t-on puni par la prison et les fers, de la vigueur naturelle de ses passions?

Ces réflexions informes, et bien d'autres encore, s'agitent dans son imagination troublée : c'est ainsi qu'au milieu des ténèbres épaisses se glisse un rayon de lumière incertain encore. Sa raison erre d'une allure chancelante au sein de sombres nuages, qui enveloppent son intelligence; amoncelant doute sur doute, il ne sait que dire, il ne sait même ce qu'il doit demander.

Cependant son mentor toussa à plusieurs reprises pour détacher son catarrhe et il lampa d'un trait une demi-cruche de vin pour s'éclaircir la voix qui s'arrêtait dans sa gorge; il prit ensuite un rouleau de tabac noir, fit une cigarette et tout en aspirant fortement pour l'allumer avant que la flamme lui brûla le bout des doigts, il reprit en ces termes :

« Qu'as-tu fait, toi? C'est à peine si tu es sorti de l'œuf, et voilà qu'à tort ou à raison, on t'a déjà mis à l'ombre.

C'est le destin. Le juge ne trouvera pas grand chose à te reprocher. Pour moi, c'est ma mauvaise étoile et l'indiscrétion d'un faux frère qui m'ont conduit ici.

Cette canaille en dit plus long qu'il n'aurait fallu, de sorte que deux braves messieurs, accompagnés de quatre limiers, sont venus me prendre au gîte.

Comme je suis très-poli, je voulus d'abord leur fausser compagnie; mais j'eus beau faire des pieds et des mains, je ne pus y réussir.

Je connais une demi-douzaine de pauvres diables qui se trouvèrent bien penauds.... Va-t-en voir s'ils viennent.... Je suppose qu'ils rôdent aux environs, tandis que je me morfonds ici à l'ombre.

C'est par considération pour eux que je me suis rendu de bonne grâce; mais patience, et tout ira bien: pourvu qu'on ne les amène pas ici à leur tour, il n'y aura rien de perdu.

Pour toi, mon pauvre garçon, retiens bien ce que je vais te dire; dans ce bas monde il faut apprendre à entendre l'herbe pousser.

Comme on fait son lit, on se couche. Aide-toi, le ciel t'aidera. Ne compte que sur toi-même, et n'oublie pas de frapper si tu veux que l'on t'ouvre.

Tu devras voler de tes propres ailes, mais je te montrerai la route : et si la fortune te sourit, tu ne manqueras jamais de pain.

Les pauvres diables en question valent à eux six tous les trésors du Pérou : tu les verras, ce sont des hommes d'élite, et qui ont fait leurs preuves.

Ce n'est pas pour les flatter, mais ce sont des hommes, de vrais lurons, et pour les jeux de main, ils n'ont pas leurs pareils.

Ma petite Salada te dira ce que tu auras à faire. Le diable t'emporte pour lui avoir inspiré cette fantaisie qui l'a à moitié consumée.

Les six agneaux reçoivent aussi de temps en temps quelques conseils de ce pauvre vieux, et s'arrangent pour vivre comme ils peuvent.

Je voudrais pouvoir te donner des rentes ou des bénéfices, mais celui qui n'a pas eu la chance de naître grand seigneur, doit être le fils de ses œuvres.

Mon fils Adam, le proverbe dit que Dieu est tout-puissant : il a pour premier ministre l'argent, sans lequel on ne fait rien.

Ainsi, porte-toi bien et n'aie pas froid aux yeux, car je m'intéresse à toi. Adieu! le sommeil me gagne: que chacun se retire dans son trou! »

En attendant que le jour vînt, Adam s'occupait à

méditer les paroles du bandit. Il lui semblait voir passer le monde devant lui avec une agitation fiévreuse et un vacarme insensé : bientôt le sommeil s'empara de ses sens, et son imagination en proie à une douce ivresse lui fit voir en songe l'image de la femme qu'il adorait.

Douce et charmante vision qui calme le fol égarement de sa pensée, et remplit son âme de joie et d'espérance, de vagues regrets et d'ineffables délices. C'est ainsi qu'au milieu du désert le voyageur trouve un repos plein de charme et de langueur sous l'ombrage d'un palmier, qui le protège contre l'ardeur dévorante du soleil.

Entre les bras de cette vision, il oublie ses angoisses et son obscur cachot ; la vie lui apparaît comme un jardin planté de roses dont il respire le parfum enivrant. Son âme, bercée doucement par ses propres illusions, voit passer devant elle le brillant cortége des rêves d'or et des espérances sans fin.

Son âme jeune et pure, qui s'élance dans les régions de l'espace à la poursuite d'une chimère, donne une forme et une couleur aux créations de son désir et les inonde de la lumière dont elle resplendit elle-même. Le vent glacé de ce monde inconnu et son agitation vertigineuse la font souffrir, mais si ce contact trop rude la blesse, elle trouve dans sa propre jeunesse le remède à sa blessure.

Lorsque l'âme jeune déploie ses ailes d'or, il y a en elle une source pure qui rafraîchit comme une rosée

l'illusion flétrie, et lui rend la force et la beauté : elle fait palpiter le cœur qui s'y désaltère, mais quand il arrive au fond de la fontaine limpide, il y trouve la douleur comme une lie empoisonnée.

Ainsi l'âme du jeune homme trouve en elle-même sa consolation et puise dans l'eau pure de la source de vie l'oubli de ses inquiétudes; il s'assoupit entre les bras du sommeil et voit passer sur les ailes de son propre désir la blanche image de la femme aimée, qui l'enivre de ses caresses et de ses baisers.

Cependant le jour se montra, si l'on peut dire que le jour se montre dans une prison, où jamais les ténèbres ne perdent leur empire, où jamais un rayon de soleil ne vient réjouir le cœur : l'aurore ne s'y fait voir que pour mettre fin avec une impitoyable cruauté à la courte trève que le sommeil accorde au captif, et le renvoyer enchaîné à sa tâche de tous les jours.

Là, les heures tissent leurs toiles sans y mélanger un seul fil d'espérance et le temps marche d'un pas somnolent sans amener aucun changement, aucune amélioration. L'unique issue que l'imagination du malheureux puisse rêver à cette dure existence, à ce destin inexorable, c'est une mort douloureuse dans un cruel supplice.

Là.... Là aussi l'homme peut oublier ses peines dans un moment de délire insensé; il peut rire, chanter et s'étourdir une heure entre la souffrance de la veille et celle du lendemain. L'oubli ou peut-être une vaine espérance calme un instant sa plaie cuisante,

car le présent ressemble à un lac agité dont les eaux sont troublées par le souvenir du passé et la crainte de l'avenir.

Cependant le procès dormait dans un coin et le greffier ne songeait guère à Adam. Il y avait un an que celui-ci était en prison et nul ne se souvenait de lui. Un été aurait pu se passer encore, puis un autre, puis cent, les siècles auraient pu s'ajouter aux siècles sans faire avancer l'affaire d'un pas : occurence qui n'est pas rare dans les prisons, grâce au mode de procédure suivi en Espagne.

Mais la beauté qui adorait notre jeune héros parvint à triompher de la paresse du juge par des moyens que j'ignore et qui peut-être n'étaient pas très-avouables; elle obtint de lui qu'il reconnût l'innocence d'Adam. Le procès jugé, il fallut mettre ce prisonnier en liberté, puisqu'en conscience il n'y avait pas moyen de le trouver coupable, mais on le condamna à payer des frais que d'autres avaient occasionnés.

Ces frais et d'autres bagatelles, la Salada les paya de ses économies, alors le greffier répara le temps perdu et expédia lestement l'affaire. O amour, de quelle sollicitude tu remplis le cœur de la femme qui aime! comme elle vola vers la prison ce jour-là, comme sa joie débordait à l'idée de la nouvelle qu'elle apportait!

Elle s'arrête devant la prison et se promène çà et là d'un pas précipité, une agitation fiévreuse s'empare de son esprit, son âme s'abandonne à d'amoureuses

chimères; dans sa folle angoisse, chaque minute lui paraît un siècle, elle attend que le concierge jette ce cri bien connu. « Adam avec ses hardes! »

Le moment désiré arrive enfin, l'heureuse manola s'élance vers la grille; elle est hors d'elle-même et son agitation éclate sur son visage, qui change de couleur au souffle de ses passions tumultueuses. Les mains tremblantes, elle se présente au guichet et pleine d'une seule idée, d'un seul désir, elle secoue les barreaux et annonce la nouvelle qu'elle apporte du geste autant que de la voix.

Comme le tigre affamé qui découvre une proie dans la plaine, se replie sur ses jarrets, bondit et saisit sa victime entre ses griffes, tel, et non moins avide le jeune homme entend la douce voix qui frappe son oreille et lui pénètre jusqu'à la moelle; il s'élance et se heurte à la grille qui le sépare de celle qu'il aime.

O scènes charmantes du premier amour qui se déroulent sous le regard souriant d'un greffier, tendres et innocentes colombes qui se livrent à leurs doux ébats sous l'œil du milan! Brisez enfin, brisez ces fers que le destin tyrannique avait mis entre vous : déjà le bon Dieu protecteur des amours vous prépare d'autres chaînes.

Adam embrassa le digne père de l'objet de sa flamme. Ce madré vieillard, fronçant son dur sourcil, l'attira dans un coin, où personne ne pouvait les entendre, et lui répétant ses conseils du soir précédent, lui recommanda de nouveau de se montrer sage,

prudent et courageux dans toutes les circonstances de la vie; puis il l'embrassa de nouveau et prit congé de lui.

Quels transports de bonheur, quelle joie délirante, quelle gaieté folle s'empara de l'âme indomptable du jeune homme, quand il se sentit libre et qu'il vit la clarté du jour! La lumière inonde sa mâle physionomie, le plaisir fait battre ses artères, son cœur débordant de joie palpite dans sa poitrine émue.

La Salada descend rapidement la rue au côté de son amant, le pas ferme le maintien délibéré, et attire l'attention de tous les passants par sa grâce et sa désinvolture. Tandis qu'ils se hâtent de traverser la foule des badauds, tous les yeux et tous les cœurs se sentent captivés par leur bon air et leur charmante tournure.

Il est tout entier au plaisir de se voir près de celle qu'il aime, si près que parfois il l'effleure en marchant. A ce contact enflammé, il sent jaillir une étincelle qui lui embrase le cœur et l'âme; mais son ignorance même et les douces prières de la femme aimée répriment son ardeur. Peut-être aussi le souvenir de ses anciennes mésaventures contribue-t-il à le rendre moins entreprenant.

Adam a compris que ces gens qu'il regarde d'un œil défiant et inquiet, sont peut-être les mêmes qui s'amusaient à jeter des pierres et de la boue à un pauvre innocent. Semblable au fou furieux qui marche impatient et craintif au côté de son gardien, il tient en

bride sa fougue impétueuse et jette de tous côtés des regards soupçonneux.

La jeune fille habite une chambre basse dans une pauvre maison du quartier de Lavapiés. Le toit est peu élevé et la façade étroite, mais l'ordre et la propreté règnent à l'intérieur. Elle tourne la clef d'une main tremblante, et le jeune homme s'élance à sa suite dans la chambre, que l'amour décore en ce moment des couleurs sans nombre de l'illusion.

Cette teinte lumineuse répand dans cet humble réduit un charme céleste et l'amour y verse à pleines mains des parfums d'une douceur ineffable; cet asile de tristesse et peut-être d'impureté devient le sanctuaire du bonheur, un Eden, où éclosent des fleurs par milliers au souffle fécond de l'amour.

Maintenant qu'il est seul avec la femme qu'il adore et dont la beauté répand un charme magique sur tout ce qui l'entoure, le jeune homme n'a pas assez d'yeux pour la contempler; son inquiétude redouble en même temps que son ardeur et la flamme qui embrase sa poitrine, lui monte par bouffées au visage.

Il saisit entre ses mains sa main tremblante, et couvre ses lèvres de baisers brûlants; obéissant dans son ignorance à l'impulsion irrésistible de ses nerfs ébranlés, il la presse contre sa poitrine dans un délire insensé et tandis que leurs cœurs battent à l'unisson, hors de lui, fou d'amour, il la dévore de baisers et de voluptueuses morsures.

Leurs sens se voilent d'un nuage vague et vaporeux, où flottent dans une confusion délicieuse le plaisir et le bonheur; la beauté de la femme semble se répandre partout, tout envahir. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il respire lui apporte l'illusion décevante du bonheur.

Une atmosphère chargée de parfums enivrants baigne les boucles d'ébène de leur chevelure, une lumière mystérieuse et douce brille dans leurs yeux noyés, un brouillard magique que la volupté nuance de mille couleurs, les enveloppe et plonge leurs sens dans une langueur délicieuse.

C'est l'amour qui donne aux baisers de sa maîtresse leur saveur exquise, l'amour qui brille dans ses yeux, l'amour qui éclate sur son front en délire. Il respire dans son souffle enflammé une ardeur furieuse qui redouble son amour, elle aussi sent redoubler la passion qui la dévore, tandis qu'elle l'étreint dans ses bras avec un emportement frénétique.

L'amour se transformant en volupté, va se perdre dans les cieux, leurs âmes prennent un sublime essor et s'y élancent avec lui : tandis qu'elles planent, environnées d'une auréole de gloire, dans la région des rêves enchantés, un zéphyr voluptueux les berce et les confond dans un bonheur commun.

Autour d'eux les rêves aux formes vagues voltigent çà et là portées sur des ailes de nacre; ils circulent dans leurs veines palpitantes avec le sang qui bouillonne, et battant doucement de l'aile, ils glissent le long des nerfs contractés. Ils montent au cerveau,

qu'emplit leur tumulte harmonieux, et éblouissent l'imagination de leur lumière radieuse.

Génie de l'amour, déesse de la beauté, qu'enfante l'âme dans la fraîcheur de sa jeunesse! Amour immense, bonheur suprême ignoré des cœurs qui ont perdu la candeur de l'enfance, avant de posséder la vigueur de l'âge viril!

A son innocence, à sa pureté enfantine, le jeune homme allie la force de la jeunesse. Tout est nouveau pour lui, la beauté, l'ardeur et le plaisir; ce qu'il traduit par ses caresses, c'est l'illusion du bonheur, le charme de l'amour, car les raffinements de la volupté n'ont pas encore desséché son cœur.

Comme on voit par une matinée d'avril, l'aurore répandre avec amour sa rosée sur le vert feuillage des rameaux et sur les fleurs aux vives couleurs, ainsi l'essaim ailé des plaisirs qui décrivent autour de lui leur ronde joyeuse, lui prodigue à l'envi tout ce qui peut charmer l'esprit et enivrer la matière.

Semblable aux vagues d'une mer agitée, les idées se heurtent en tous sens dans son esprit, et les sentiments jaillissent de son cœur en flots bouillonnants et tumultueux; ses sens enfin, enivrés de ce mystérieux concert, s'abandonnent aux transports de l'amour, à l'extase du plaisir.

Oh! comme l'âme de la maîtresse vibre à l'unisson de celle de l'amant! Oh! comme l'amour et le délire se peignent sur son visage céleste! Comme leurs

esprits, voguant ensemble dans l'éther, se prêtent l'un à l'autre un charme inconnu! ainsi chante l'instrument sous l'archet inspiré du musicien.

Quand l'ouragan impétueux fouette dans sa colère le mobile océan, les flots soulevés s'amoncellent et bondissent sous le souffle de la tempête. Ainsi chacune de ces deux âmes, nageant dans la flamme électrique, qui jaillit de l'autre à chaque sensation nouvelle, flotte éperdue au gré de la passion.

Lorsque je considère ces âmes qui se comblent l'une l'autre de tendresse, de plaisir et de bonheur, je veux m'arrêter un moment à déplorer ma propre infortune et les dégoûts dont je suis abreuvé. Déjà j'ai dépensé les trésors de mon ardeur juvénile, et dans ma douleur amère, je pleure nuit et jour sur ma folle prodigalité.

Et pourtant je me console de voir que mon âme ne prend plus comme autrefois le mors aux dents à la poursuite d'une autre âme; aucun rêve d'espérance ne vient plus troubler mon repos, et j'ai cessé de poursuivre les chimères qu'enfante mon imagination. Mon cœur ne palpite plus d'amour, c'est vrai, mais en revanche j'ai la consolation de m'ennuyer tout à mon aise.

Oh! mille fois bénie soit l'expérience, bénies soient les déceptions! La jeunesse se passe, l'âge mûr arrive, on perd en illusions, mais on gagne en sagesse. O monde à qui dois-tu tant de maximes profondes, tant de remèdes contre tant de maux, si ce n'est à ta vieillesse et à ton expérience?

Et peut-être encore se trouvera-t-il quelqu'un pour affirmer que la science n'est bonne à rien; peut-être quelque malheureux s'efforcera-t-il de nous prouver que le bonheur consiste dans l'illusion? Est-il rien de plus divertissant que de calculer la marche des astres, de savoir que la lune est un corps opaque et que ce ciel, qui nous paraît si pur, est de l'air et pas autre chose?

Vive la science! Si dans ta course à travers le monde tu as épuisé toute l'énergie de ton âme, et si tu n'y conserves plus que le triste et douloureux souvenir de quelque jour de bonheur, rejette-toi sur les livres, médite — les assidûment: ils n'adouciront point ta peine, mais grâce à eux, tu sauras quand la lune sera dans son plein.

Et vous, dont je viens de peindre l'amoureuse ivresse, jouissez de ces moments trop courts où l'illusion illumine encore vos âmes de ses reflets dorés. L'aurore de la vie vous ouvre ses jardins remplis de fleurs fraîches écloses, cueillez les roses de l'amour dont le parfum enivre et ces lys éclatants, où brille une poussière d'or.

Soyez la verte oasis, où je me repose fatigué des vents arides du désert et de l'ardent soleil qui a bruni mon front; soyez le doux souvenir vers lequel ma pensée inquiète aime à s'envoler, la brise parfumée, qui tempère les angoisses de mon cœur.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT V.

PREMIER TABLEAU.

INTÉRIEUR D'UNE TAVERNE DANS LE LAVAPIÈS.

Dans un coin, près d'une table, Adam avec la Salada ; elle le regardant avec une curiosité inquiète, lui distrait. Un groupe de majos d'un côté, manolos et manolas qui dansent. Un homme en costume demi-bourgeois demi-ecclésiastique, maigre, mal bâti, camard, ridé, imberbe, à cheveux rares et roussâtres : ce gringalet dont l'aspect a quelque chose de repoussant paraît friser la quarantaine ; il pince de la guitare.

UN MANOLO. [1]

Courage, monsieur le curé, une autre séguidille.

PREMIÈRE MANOLA.

Comme la Salada est sérieuse !

SECONDE MANOLA.

Ma chère, il ne lui faut pas grand chose pour la préoccuper.

PREMIÈRE MANOLA, *au curé.*

Dites-moi, museau de cuir bouilli, pourquoi ne chantez-vous pas ?

LE CURÉ, *d'un air gracieux qui lui sied très-mal.*

Séduisante créature....

PREMIÈRE MANOLA.

Voilà parler.

SECONDE MANOLA.

Grognon, tu mériterais qu'on te caressât l'échine.

LE CURÉ *vidant son verre.*

Sang du Christ, en avant l'instrument!

SECONDE MANOLA.

Allons, commencez au plus vite.

LE CURÉ.

Allons je vais continuer la messe et toi, mon fils, tu la serviras.

Ces derniers mots s'adressent à un jeune homme qui chante alternativement avec lui. Tandis que le curé pince la guitare, sa face de crapaud est cachée par des gestes ignobles. Il chante.

Il n'y a pas de religion plus sainte que celle du Christ, qui nous fait voir dans les Maures des ennemis.[5] Faire couler leur sang ou celui de la vigne, c'est le plus sûr moyen de gagner le Paradis.

On danse.

LA SALADA.

Tu es triste, mon trésor? Pourquoi ne me réponds-tu pas?

ADAM, *distrait.*

Je ne sais; je suis inquiet, tourmenté.

LA SALADA.

Ton dédain me tue. Songe, Adam, que tu es mon Dieu! Quel mal te tourmente? Pour l'amour du ciel, Adam, dis-moi que tu m'aimes encore.

ADAM, *avec froideur.*

Oui, je t'aime.

LA SALADA, *avec tendresse.*

Oui, n'est-ce pas? Moi je t'aime à la folie. Tu soupires? Tu restes muet? Tu ne me regardes pas?

Adam promène ses doigts sur la table, et les yeux baissés, il s'abîme dans une méditation profonde, elle le regarde fixement d'un air soucieux et les yeux humides de larmes. La danse continue.

PREMIÈRE MANOLA, *d'un air délibéré.*

Douceurs et confitures! Qui en veut? Qui m'en achète?

SECONDE MANOLA, *montrant Adam et la Salada.*

Quel couple! Comme elle est romanesque! La voilà qui pleure : un verre d'eau à madame : elle va tomber en pâmoison.

LE CURÉ *chante.*

Les femmes ressemblent aux fleurs : elles sont très-belles à voir, mais en les touchant on sent les épines : moi qui ai le cœur blessé, je ne me corrigerai pourtant jamais.

Groupe de Guapos.

PREMIER GUAPO, *montrant Adam du geste.*

C'est donc celui-là ?

DEUXIÈME GUAPO.

C'est celui-là.

TROISIÈME GUAPO

Buvons un coup, cela donne du cœur.

DEUXIÈME GUAPO.

Tout doux, monsieur Matorrales, il n'en manque pas.

TROISIÈME GUAPO.

Ni de jambes non plus, j'espère.

DEUXIÈME GUAPO.

Ni de bras.

PREMIER GUAPO.

Qui va à la chasse, perd sa place, dit le proverbe.

DEUXIÈME GUAPO.

Et c'est naturel.

TROISIÈME GUAPO.

Je dis que je lui balafrerai la figure.

Manolos dansant.

PREMIER MANOLO.

Allons, ma belle, en voilà assez.

SECONDE MANOLA.

J'ai envie de dire que non.

LE CURÉ, *regardant les majos du coin de l'œil.*

Il se prépare une fameuse danse. (*Il chante.*) Tu as une bouche si petite que je voudrais la manger à la sauce tomate.

LE JEUNE HOMME, *chante.*

Mon âme danse au gré de tes yeux, au point que je n'y suis plus qu'à moitié.

PREMIER GUAPO.

Elle ne t'a pas reconnu?

TROISIÈME GUAPO.

Non : elle est très-préoccupée.

DEUXIÈME GUAPO.

Qui aime bien se souvient longtemps.

TROISIÈME GUAPO.

Elle a bien vite oublié.

LE CABARETIER.

On me doit une pinte.

TROISIÈME GUAPO.

Versez-en une autre, je veux faire goûter votre vin à ce galant et à sa belle.

ADAM, *à la Salada.*

J'étouffe! Salada, je désire quelque chose sans savoir quoi. Je n'ai plus de repos.....

LA SALADA.

Je sais ce que tu as, moi : tu ne m'aimes plus, je le vois bien.

ADAM.

As-tu remarqué ce poisson rouge que tu as chez toi dans un bocal, miniature d'étang dans lequel il tourne sans cesse le long du verre qui l'emprisonne : il regarde le soleil dont les rayons se glissent par la fenêtre et colorent l'eau des nuances de l'arc-en-ciel, il regarde les fleurs que la brise agite doucement, il écoute leur bruissement qui l'enchante, l'éclat de la lumière et la beauté de la fleur le ravissent, et il nage plus rapidement dans sa prison de cristal pour jouir du spectacle qui éblouit ses yeux. C'est ainsi, mon adorée, que mon âme s'élance avec une ardeur insensée vers tout ce que je vois ; ce monde, cette lumière, ce ciel même, je voudrais y chercher des jouissances inconnues.

LA SALADA.

Ecoute-moi, ma vie : si tu m'aimais comme je t'aime, tout ce que tu cherches tu le trouverais en moi, et tu ignorerais ces angoisses. C'est ton amour seul qu'il me faut à moi pour charmer mes ennuis, c'est dans tes yeux que je cherche ma lumière, c'est sur ton front que resplendit mon ciel. Quand je suis à ton côté, je ne vois plus ni le soleil ni les cieux, je ne désire que toi, ce n'est qu'à toi que j'aspire. Je ne sais point dire de douces paroles, ma nature est rude et sauvage, je ne comprends rien à ce qui se passe en moi et j'ignore pourquoi je pleure : maudite soit ma douleur amère et maudite mon étoile qui ne m'a pas faite plus

belle pour rendre ton amour plus grand! Maudit soit le jour, où je t'ai rencontré! Qui aurait pu te voir sans apprendre du même coup à aimer passionnément.

ADAM.

Lorsque les premières clartés de l'aurore rougissent le pâle horizon, et que la nuit s'enfuit devant la lumière du jour, les oiseaux chantent dans la ramée leur cantique matinal et étalent leur plumage varié. Eh bien! le plaisir, la lumière, la vie, l'amour s'échappaient à flots plus abondants de cette foule tumultueuse que j'ai vue hier, en me promenant à tes côtés, se répandre dans le Prado, affairée, joyeuse, bruyante et parée. Qui pourrait voir sans admiration ces riches toilettes, ces couleurs éclatantes, ces brillantes parures, tous ces chevaux, ces carrosses, toute cette magnificence, toute cette splendeur? Et l'élégance, le luxe de ces gens si altiers que tu appelles les grands seigneurs et les nobles dames, qui pourrait ne pas désirer de les égaler.

LA SALADA.

En est-il un parmi eux qui t'égale? Je donnerais le meilleur pour une boucle de ta chevelure.

ADAM.

Pardieu! je suis fou, Salada, ou tu ne me comprends pas.

TROISIÈME GUAPO, *s'approchant du premier avec le broc de vin.*

Va, fais ce qui est convenu et bois à leur santé.

Les deux guapos restent en observation dans le coin opposé.

PREMIER GUAPO, *à Adam et à la Salada.*

Dieu bénisse les belles choses qu'il a créées et que je regarde en ce moment.

LA SALADA, *d'un air délibéré.*

Peste soit du niais !

PREMIER GUAPO.

Grand merci! un peu plus de politesse, ma chère. (*à Adam*) Allons mon garçon buvez un coup.

Adam toujours distrait ne le regarde pas.

LE PREMIER GUAPO, *reprenant.*

Et vous, ma fille ?

LA SALADA.

L'écume ne me va pas.

PREMIER GUAPO.

Que d'esprit!

se penchant vers son oreille.

Le galant est-il querelleur ?

LA SALADA.

Savez-vous les dix commandements ? Eh bien! rappelez-vous le cinquième.

PREMIER GUAPO.

Il m'arrive de les oublier sans le vouloir.

TROISIÈME GUAPO, *au second dans le coin où ils sont aux aguets*

Je crève de rage.

SECOND GUAPO.

Notre gaillard paraît en avoir trop pris.

Groupe de danseurs.

PREMIÈRE MANOLA.

Il me prend envie de tomber en faiblesse!

PREMIER MANOLO.

Bravo, j'aime cette façon de parler.

LE CURÉ, *chante.*

Le noir chagrin n'a jamais tué un homme. Attendons de pied ferme les maux et les infortunes.

Ce sont les femmes qui tuent les hommes les meilleurs!

PREMIER GUAPO, *à Adam.*

Mon garçon auriez-vous perdu la parole?

LA SALADA.

En voilà un fâcheux!

ADAM.

Ne causons pas!

PREMIER GUAPO.

Est-ce que vous vous croyez offensé. J'en suis au regret.

ADAM, *avec calme.*

En voilà assez.

LA SALADA.

Voulez-vous qu'on vous parle clair?

PREMIER GUAPO.

Oui.

LA SALADA.

Vous êtes de trop ici.

PREMIER GUAPO, *se gratte l'oreille d'un air imperturbable et fait des contorsions bouffonnes.*

Je n'entends pas à demi-mot.

TROISIÈME GUAPO, *au second toujours en observation.*

Le diable me tente, camarade.

DEUXIÈME GUAPO.

Allons, du cœur!

PREMIER GUAPO.

Mon sang bout!

DEUXIÈME GUAPO.

C'est le dépit.

PREMIER GUAPO.

Et cette coquine me fait sortir de mes gonds.

Groupe de danseurs.

PREMIÈRE MANOLA.

Monsieur le curé, vous devenez rauque.

SECONDE MANOLA.

Ma fille, donnez-lui un caramel.

LE CURÉ.

C'est ta vue qui me fait tourner la tête, ma colombe.

SECONDE MANOLA.

Cela se voit.

LE CURÉ, *chante.*

Trousse ton jupon, saute et bondis! Quand tu te trémousses ainsi, mon âme s'envole et danse avec toi.

LE JEUNE HOMME, *chante.*

Jésus! quelle jarretière! c'est une enseigne qui a cela de bon qu'elle ne trompe jamais.

LA SALADA.

Ainsi vous ne comprenez pas!

PREMIER GUAPO.

Vous voyez bien que non.

Adam se lève et lui étreint le bras avec force.

ADAM.

Allons, que cela finisse!

PREMIER GUAPO, *portant la main au couteau.*

Finissez-vous même, par le diable! vous m'avez démis le bras.

TROISIÈME GUAPO, *au second, en s'élançant vers le groupe.*

Camarade, le sort en est jeté!

DEUXIÈME GUAPO, *le suivant.*

L'affaire est en train.

TROISIEME GUAPO, *se découvrant et se mettant en face de Salada.*

Dis, méchante vermine, me reconnais-tu? eh bien! voilà pour toi.

Il lui porte un coup de couteau au visage sans l'atteindre.

LA SALADA.

Voici comment cela se fait!

Elle lui plante son couteau dans la région du cœur.

TROISIÈME GUAPO.

Le viatique! à l'aide! je suis blessé.

LE CABARETIER.

Chez moi!

LE CURÉ.

Moi je file.

Il jette la guitare et se sauve à toutes jambes. Tous fuient précipitamment. Adam prend la Salada par le bras et sort avec elle par la porte de l'arrière-boutique.

ADAM.

Qu'as-tu fait?

LA SALADA.

Que sais-je? Cours vite!

LE CABARETIER.

Ils m'ont perdu!

La police arrive, la taverne se remplit de monde.

FIN DU TABLEAU.

Amour, tu es toute l'âme, toute la vie de la femme qui se nourrit de ton illusion. Toi seul peut guérir les tourments de celle que tes traits ont blessée. L'âme inconstante de l'homme agitée en tous sens par des vents contraires, erre çà et là au gré de leur impulsion, et tu n'es que le caprice passager de son premier désir.

Une mer immense, qui promet au navigateur une douce brise, des flots paisibles et dans le lointain des rivages opulents, que l'imagination peut se peindre à son gré, et qu'une lumière éclatante dore de ses reflets chatoyants, la gloire et la richesse, voilà ce que l'espérance offre à son ambition, qui croît jusqu'au délire.

Oh! que la vie est belle aux jours de la jeunesse! D'harmonieux concerts enchantent notre oreille, à nos yeux brille l'étoile qui nous sert de guide et la fleur exhale pour nous ses parfums enivrants. L'homme s'élance avec ardeur dans le monde comme l'aigle qui quitte son aire et prend son essor hardi vers le soleil à travers l'immensité des cieux.

Qui arrêtera sa course rapide? Qui imposera une barrière à son entreprenante ardeur? Il dévore l'espace comme le taureau furieux qui bondit dans le cirque : parfois il renverse celui qu'il trouve sur son passage pour l'abandonner ensuite avec dédain. Oh! malheur à la femme qui se rencontre devant lui!

Comme le vent qui arrache une fleur de sa tige, il s'empare d'elle et l'enlève dans son transport amoureux, et dans l'ardeur insensée d'un délire toujours renaissant la couvre de ses baisers et de ses caresses

passionnées. Il s'enivre de son parfum, il l'effeuille sans pitié, et après avoir assouvi sur elle sa fureur amoureuse, quand elle a perdu son arome et sa fraîcheur, il la jette dédaigneusement loin de lui.

Il reprend sa route, il va, il court, il se lance dans des aventures nouvelles à la recherche des pays inconnus que l'essor hardi de son imagination peut à peine lui faire découvrir : et avec une ardeur toujours nouvelle il va, il se précipite, il trébuche, il tombe, obéissant à la fantaisie qui l'entraîne et guidé par une trompeuse étoile.

SECOND TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA CHAMBRE DE LA SALADA.

ADAM ET LA SALADA.

LA SALADA, *en le caressant.*

Dis-moi, mon mignon, ne donnes-tu pas un baiser à ta pauvre amie?

ADAM.

Pourquoi as-tu frappé cet homme?

LA SALADA.

Pourquoi? parce que j'ai entendu dire à mon père que pour gagner la partie, il faut porter le premier coup.

ADAM.

Je ne sais pourquoi je n'aime pas à voir du sang sur ces mains. Elles sont si jolies! elles sont faites pour cueillir des fleurs, non pour serrer le manche d'un poignard.

LA SALADA, *d'un ton caressant.*

C'est bien possible et si tu le veux ainsi, je consens pour te faire plaisir à ne plus toucher de couteau, quand même il s'agirait de défendre ma vie.

ADAM.

Qu'elle est belle!

Il lui donne un baiser. La Salada joue avec les boucles de ses cheveux.

LA SALADA.

Comme ses cheveux noirs tombent en ondes soyeuses sur ses épaules! Je voudrais avoir un million d'âmes pour t'adorer et en suspendre une à chacun de tes cheveux. Tu ne sais pas combien je t'aime, mon Adam! Je voudrais être papillon pour brûler mes ailes à la flamme de tes yeux. Viens sur mon sein, Adam,... comme cela. Es-tu bien? Comme ton cœur bat! C'est à moi seul qu'il appartient, n'est-ce pas? Ah! encore un baiser! Mais qu'as-tu? Tu ne m'écoutes pas?

ADAM, *se parlant à lui-même.*

Pourquoi les uns naissent-ils pauvres comme moi? Pourquoi les autres naissent-ils si riches?

LA SALADA.

Que dis-tu?

ADAM.

Toi qui as vu ces riches si bien mis qui galopant sur des chevaux fringants, harnachés avec luxe, ou étendus dans des coupés magnifiques, paraissent dédaigner dans leur orgueil insolent d'abaisser leurs regards jusqu'à ceux qui comme moi traversent les rues à pied; toi enfin qui hier t'efforças de m'expliquer ce que c'est que ce monde, dont l'aspect varié me jette à chaque instant dans des perplexités nouvelles: dis-moi, ces dames si belles, si élégantes, si parées, vivent-elles ainsi? Parlent-elles comme nous? que font-elles?

LA SALADA, *avec humeur.*

Mon amour, nous sommes toutes filles d'un même père: la meilleure ne vaut pas mieux que moi, et voilà!...

ADAM.

Tu m'as parlé aussi hier de ce père commun.

LA SALADA.

Elles sont de chair et d'os comme toi et moi.

ADAM

Il est inutile de me fatiguer davantage : tu ne parviens pas à t'expliquer et moi je ne puis réussir à te comprendre. Mais, dis-moi, quelles sont leurs distractions, leurs danses, leurs plaisirs? Comment vivent-elles? comment sont faites leurs maisons? comment fait-on pour se trouver avec elles, pour partager leur vie, pour les égaler en luxe, en élégance et en richesse?

LA SALADA.

Te rappelles-tu, Adam, le poisson rouge qui nage dans son bocal, admirant le soleil dans les rayons duquel il se baigne, et s'enivrant du doux murmure du zéphyr qui caresse les fleurs? Il voudrait briser sa prison de verre pour jouir des harmonies de la lumière, du vent et des fleurs : malheur à lui si son désir s'accomplissait! A peine sorti de l'élément où il est né, l'air, le soleil et les fleurs lui donneraient la mort à l'instant. Ce sont des songes qui troublent ton esprit, mon Adam, c'est le vent que tu t'efforces de saisir, car les songes ne sont pas autre chose. Quelque soit son mérite, le meilleur d'entre nous n'a que du mépris à attendre de ces gens hautains. Ce sont nos ennemis et le seul moyen de nous mettre à leur niveau, c'est de leur rendre la monnaie dans laquelle ils nous paient, et pense.... mais je ne veux pas y penser : il n'y a pas de place pour un autre amour dans ton cœur angélique; (*avec une fureur jalouse*) mais, si par hasard ces dames, celles qui sont vêtues de blondes et de dentelles... si dans ton délire tu venais à m'oublier.... tu ne sais pas, Adam, de quoi une femme est capable pour se venger. Mais non, ton amour est à moi n'est-ce

pas, Adam : donne-moi mille baisers! un seul suffira pour calmer mes inquiètudes.

ADAM.

C'est possible : mais pourquoi des richesses palpables, des habillements que je vois de mes yeux resteraient-ils toujours hors de ma portée? Tant de doute me fatigue, mille pensées se heurtent en moi, puis s'effacent et m'échappent.... un baiser mon trésor.... (*La Salada l'embrasse avec amour*). Que tes lèvres soient pour mon cœur comme un baume salutaire, je veux chercher dans tes bras le repos de tant de fatigue.

Il s'endort. La Salada le regarde dormir avec une tendresse profonde et lui rafraîchit le visage avec son éventail. De temps en temps elle pose un baiser sur le front pur et serein d'Adam et écarte les boucles que l'agitation de l'air y amène parfois.

LA SALADA.

Il dort. Qu'il est beau! Comme ses cils noirs ombragent doucement ses paupières closes! Comme il respire! Son haleine est pour moi plus suave que le parfum des fleurs. Que de beauté s'unit sur son front à une majesté grave et virile! Comme il est différent des autres hommes! Nulle n'est plus heureuse que moi!.... Mon amour, ah! laisse-moi t'aimer toute ma vie et mourir en te contemplant! Mais d'où vient cette angoisse qui fait battre mon cœur? cette rage insensée qui s'empare de moi par moments? cette envie de le tuer, puis de me tuer moi-même? Est-ce pour qu'il soit à moi seul? Qui donc voudrait me ravir son amour et le bonheur? Il est à moi, il n'aime personne! il ne peut aimer que moi! que moi seule! oui, que

moi! Qui sait s'il m'aimera toujours ainsi? Oh! ce seul doute me brise le cœur! alors.... Malheur à celle qui me le ravirait! oh! alors il ne me resterait plus qu'à mourir. Le tuer et mourir sur ce cadavre adoré! ô mon Adam, quelle femme serait capable de t'arracher de mes bras? (*avec tendresse*). Comme son front est couvert de sueur! (*Elle lui essuie le front avec un mouchoir*). Oh! que mes mains soient la prison de ce cœur qui m'appartient; que nul ne me l'enlève. (*Elle lui pose les deux mains sur la poitrine comme pour emprisonner son cœur*). Amours, veillez sur son sommeil, effeuillez vos fleurs sur le noble front de ce jeune homme à sa première aurore, prodiguez comme moi vos caresses à cette beauté printanière : ou plutôt laissez-moi toute seule prendre soin de cette fleur qui m'appartient.

ADAM, *se réveillant.*

Comme il fait chaud! Où suis-je?

LA SALADA.

Ici, mon trésor, à mon côté. Ne me vois-tu pas?

ADAM.

Oh! oui. Je rêvais : c'était un rêve si doux, un délire si ravissant, que mon âme en était enivrée.

LA SALADA, *avec un ton de doux reproche.*

Il n'y a point de rêve si enchanteur qu'il soit que je n'échangerais pour un regard de tes yeux, et toi, c'est pendant le sommeil que tu trouves le plaisir, et c'e t ma vue qui te fatigue au réveil.

ADAM.

C'était un rêve.... Tu sauras donc, ma beauté, que c'était une matinée du verdoyant avril, de ce mois où la nature se réveille et donne dans sa joie des ombrages à la forêt et des fleurs au jardin.

Je me promenais seul sur les bords du Manzanarès, j'ignore, Salada, ce que tu étais devenue, et par quel hasard je me trouvais là tout seul.

Tout à coup je me sentis emporté vers une montagne dont la cime se perdait dans l'azur, un fil lumineux flottait devant moi dans les airs.

Je le saisis et soutenu par lui, je gravis la montagne. Oh! quel spectacle j'aperçus alors à mes pieds! Que d'accents divers, que de rumeurs joyeuses j'entendis s'élever soudain!

Je vis passer au galop cent cavaliers qui déployaient leur grâce et leur vigueur à dompter la fougue de leurs rapides coursiers.

Au milieu de tourbillons lumineux qui éblouissaient les yeux comme les rayons du soleil, on apercevait comme les joyaux d'un riche écrin, des femmes éclatantes de beauté, qui exhalaient un parfum d'amour et de plaisir.

Tout était danses, jeux, vie et gaieté, mouvement et confusion brillante; partout se déployait une richesse telle que l'imagination peut à peine se la figurer.

Et moi richement vêtu et couvert de bijoux, je me mêlais à leur foule, et comme eux j'étais un grand seigneur.

J'avais aussi mes chevaux....

LA SALADA.

Et tu ne pensais plus à moi, mon Adam, tu n'avais plus un souvenir pour cette pauvre femme qui t'aime tant ?

ADAM.

Les crins au vent, la queue ondoyante, les naseaux en feu largement dilatés, mon cheval m'emportait moins vite encore que mon ivresse.

Je franchissais les fossés, les collines, les monts, les halliers, les ravins et les torrents et après avoir traversé la montagne, je dévorais la plaine, sans voir jamais le terme de ma course.

Emporté par mon imagination en délire, je sentais battre mon cœur de joie et d'enthousiasme, mon transport insensé se communiquait à mon coursier et redoublait son ardeur.

Les artères battaient dans mon front baigné de sueur, l'ouragan me fouettait le visage, mes yeux égarés lançaient des étincelles et dévoraient l'espace qui s'ouvrait devant nous.

Oh! quel plaisir quand l'orage gronde, que la tempête se déchaîne, de voler avec la rapidité de la pensée au sein d'un tourbillon de poussière!

Quand l'esprit se trouble et s'égare saisi d'un vertige insensé, quel plaisir de s'élancer à la poursuite des rêves qu'a enfantés l'illusion.

J'entendis des voix et des chants, je vis des formes de femmes flotter dans l'air devant mes yeux, dans ma course je dépassai des hommes par milliers et sans cesse je rencontrai d'autres hommes sur mon passage.

Oh! si tu m'aimes d'un sincère amour, conduis-moi vers ces lieux que j'ai vus dans mon rêve : un cheval! un cheval! et devant moi l'espace! que je puisse reprendre ma course vertigineuse!

Que le vent siffle autour de moi, que la foudre éclate sur ma tête! Donne-moi la gloire, le triomphe! Donne-moi de l'or à verser sans relâche à pleines mains!

LA SALADA.

Oh! Adam, Adam, ton cœur n'est plus à moi, le délire de l'ambition s'en est emparé. Hélas! ton égarement me l'a ravi et s'il soupire encore, ce n'est plus pour moi!

Qu'ai-je à t'offrir, pauvre femme que je suis, que puis-je te donner dans mon infortune? Aie pitié de moi, donne-moi la mort, mais ne me laisse point pleurer la perte de ton amour.

Ah! dis-moi, dis-moi où je pourrai trouver ces félicités que tu demandes. Dis-le moi!... mais non, mon impuissance m'accable : il ne me reste qu'à mourir!

Jamais, Adam, jamais jusqu'à cette heure, je n'avais compris à ce point combien mon sort est misérable, jamais mon cœur n'avait senti une douleur aussi amère!

Que m'importe ma condition abjecte? Vil jouet dont on s'amuse et qu'on méprise, du jour où je fus jetée en ce monde, je connus le malheur en même temps que la lumière.

Mon père, un voleur, m'engendra dans une heure maudite et ma mère moribonde me mit au jour, comme un fruit pourri, dans un bois que jamais ne foula le pied du voyageur.

Sais-tu, Adam, ce que le monde réserve à celle qui naît comme moi? Un coin immonde dans une prison et peut-être un lit à l'hôpital pour y mourir.

Sa beauté n'est qu'une infâme marchandise qu'elle doit vendre pour de l'or; son cœur desséché par la misère n'a d'autre jouissance que celle qu'il trouve dans sa propre abjection.

Conçue dans la honte et le péché, le front marqué du sceau de l'ignominie, elle doit se frayer son triste chemin au prix d'une lutte pénible et éternelle.

Etre misérable que je suis! j'étais heureuse et fière malgré la bassesse de ma condition! Sans le savoir tu as blessé une âme qui commence à se comprendre elle-même.

O mon Adam, tu as brisé sans le vouloir ce cœur abreuvé d'amertume : il gardait encore la douce illusion d'un amour heureux, et maintenant il l'a perdue pour jamais.

Oh! viens que je te presse dans mes bras, laisse-moi pleurer sur ton sein. Ah! si nos liens pouvaient être éternels, ce seraient des larmes de bonheur que tu me verrais répandre!

Laisse-moi te couvrir de baisers, dans mon ardeur insensée, laisse-moi te serrer sur mon cœur! Une voix secrète me dit dans mon amertume, que je vais te perdre.

Te perdre, et pour toujours! Je vais te perdre, moi qui n'avais plus que toi? Ah! laisse-moi mourir dans tes bras, si tu veux que j'expire en bénissant mon sort.

Songe, mon Adam, mon âme, ma vie, que je ne suis qu'une malheureuse femme, une pauvre créature, une fille perdue qui n'a que sa misère à partager avec toi.

Je ne possède rien; mais je t'aime tant! J'ai amassé pour toi des trésors d'amour, oh! ne me quitte jamais, aie pitié de mes larmes, aie pitié de mon cœur navré!

Oh! ne me quitte pas! et puisqu'il te faut de l'or et des jouissances que je ne puis t'offrir, que le monde te prodigue ses trésors, moi je serai ton esclave et je te donnerai mon amour.

Je souffrirai tes dédains en silence, je mangerai le

pain que tu donneras à ta servante, un regard de tes yeux me paiera de mes peines et suffira à mon bonheur.

Ah! ne me quitte jamais!

ADAM.

T'abandonner, et pourquoi? N'es-tu pas ma bien-aimée? Et quand même je le voudrais, comment pourrai-je t'abandonner : ne sommes-nous pas jetés ensemble dans le tourbillon de l'existence?

Tes plaintes me font deviner ton malheur. Faudra-t-il que ta douleur soit éternelle? Quelle est la main puissante qui t'a pour jamais enchaînée à ce destin!

Dans ces pays que j'ai vus dans mon rêve, le plaisir et le bonheur appartiennent à tous. Viens, ma Salada, viens avec moi dans ces régions bénies, où jamais on n'épuise la coupe des jouissances! viens avec moi, et là je t'aimerai à jamais.

Un cheval! un chemin ouvert devant moi! Je veux escalader ce ciel; dans l'ardeur de mon ambition, je trouverai peut-être le pouvoir de changer l'avenir.

LA SALADA, *entrainée par l'enthousiasme d'Adam.*

Oh! oui partons! partons ensemble! Brisons les chaînes du destin! Madrid n'est point le monde, allons vers d'autres peuples, vers des pays nouveaux.

Porterai-je partout avec moi le sceau de l'ignominie gravé sur mon front? Non, dans un autre pays, parmi d'autres hommes, il resplendira ennobli par ton amour.

Oh! oui, fuyons ce lac impur où j'ai vécu dans la fange avant de t'aimer! Fuyons vers ces terres fortunées que l'avenir nous promet!

Je te rends grâce, amour! je te bénis de m'avoir révélé ma honte! Fuyons, Adam, allons où tu voudras, dans une autre contrée qu'éclaire un autre soleil!

SCÈNE II.

LES MÊMES ET LE CURÉ. PEU APRÈS SIX HOMMES DE MAUVAISE MINE ET DE MANIÈRES GROSSIÈRES.

LE CURÉ, *se frottant les mains.*

Bonne nouvelle! nous voilà sortis d'un mauvais pas! La lame lui est entrée dans le sein gauche, une ligne de plus et *requiescat in pace.*

ADAM, *à part à la Salada*

Je ne sais pourquoi la vue seule de ce crapaud m'irrite.

LA SALADA.

Fuyons Adam! (*à part*) Et moi qui vivais tranquille!

LE CURÉ, *d'un ton badin.*

Vive Dieu, monsieur Adam, vous avez là une fille qui sait selon l'occasion donner la vie ou la mort à un chrétien, on peut dire à la lettre qu'elle est bonne à tout faire. Vivent tes yeux, princesse, ils tuent aussi bien que tes mains!

ADAM, *avec impatience.*

Allons en voilà assez! que nous voulez-vous?

LE CURÉ.

Si ma visite vous dérange, je m'en irai : je comprends qu'on s'amuse en tête-à-tête, en tout bien, tout honneur : le diable m'emporte de vous avoir interrompus..... Allons..... je supposais qu'il y avait du temps pour tout... d'ailleurs notre affaire est pressée et les autres vont arriver au rendez-vous..... On m'a dit que vous êtes aussi de la partie.... Et voilà.... Mademoiselle, qui me connaît depuis longtemps, sait que je ne suis pas un trouble-fête : jamais je n'ai mis de bâtons dans ses roues..... que chacun s'arrange et vive à sa mode c'est ma devise. N'est-il pas vrai, Mademoiselle Salada ?

LA SALADA, *à part.*

J'enrage de l'écouter.

LE CURÉ.

L'autre histoire ne doit pas vous donner d'inquiétude : notre homme sera mort à l'heure qu'il est, et comme dame Justice ignore qui l'a envoyé *ad patres*, et l'ignorera toujours, l'affaire en restera là. Il faudra se tenir coi pendant quelques jours, et attendre que Dieu nous envoie des temps meilleurs. Voilà tout! Vive la joie et le pain à deux sous, ma charmante! (*à l'oreille de la Salada avec une intention malicieuse.*) Une question : qu'avez-vous fait prendre à ce garçon, qu'il me paraît tout chose?

LA SALADA, *avec humeur.*

Ecoutez, monsieur le curé, gagnez le large, car vous m'ennuyez.

Entrent les six individus dont il a été question.

LE PREMIER.

La paix soit avec vous, messieurs.

Les uns s'assèyent, les autres restent debout, plusieurs font des cigarettes.

LE CURÉ.

Voilà nos hommes réunis.

Il donne un coup de sifflet et met la tête à la fenêtre, un jeune garçon s'approche.

Pupas, tu connais le mot d'ordre, court à ton poste et l'œil au guet.

LE DEUXIÈME.

C'est donc pour cette nuit?

LE TROISIÈME, *au premier, montrant Adam.*

Chispas, est-ce là le jeune homme que nous a recommandé le père de la Salada.

LE PREMIER.

C'est lui-même.

LE QUATRIÈME.

Le diable a troublé l'esprit de notre petite Salada.

LE TROISIÈME.

Monsieur le curé, quelles nouvelles y a-t-il?

LE CURÉ.

Beaucoup et de très-bonnes.

LE PREMIER.

Allons, éternuez-nous cela.

LE CINQUIÈME, *montrant Adam.*

Jeune homme, on dirait que vous logez à l'enseigne du blanc-bec. Du courage que diable!

ADAM.

Pourquoi n'en aurais-je pas?

LE SIXIÈME.

Parce que c'est la première fois que vous mettez la main à la pâte....

ADAM.

La première pensée que j'ai eue dans ma vie, c'est celle-ci : voir, c'est avoir.

LE PREMIER.

Bien dit.

Pendant ce temps le curé s'est entretenu avec les autres.

LE QUATRIÈME.

Et l'affaire en est là?

LE CURÉ

Je suis convenu avec Chiripas qu'il nous ouvrirait la porte cochère, et nous laisserait monter. Alors je

me dis en moi-même : récitons la litanie et chantons le *Te Deum*, car il faut prendre l'occasion aux cheveux. Pour mettre ma conscience en repos, je dis à un quidam qui était en train de boire dans le cabaret d'en face, de ne pas perdre la maison de vue et de payer tout ce que Chiripas pourrait consommer. J'ajoutai que je reviendrais ce soir avec ma guitare et mon acolyte pour chanter trois ou quatre séguedilles et répandre un peu de gaieté dans le quartier.

LE TROISIÈME.

Ainsi Chiripas sera des nôtres?

LE CURÉ.

Comme c'est naturel, il ne voudrait pas qu'on pût dire de lui qu'il a commis une perfidie et trahi celle dont il mange le pain: non, non ce n'est pas Chiripas qui ferait des choses pareilles.... Il est incapable de jouer un mauvais tour, non-seulement à sa maîtresse, mais à âme qui vive.

LE PREMIER.

C'est bien à lui.

LE CURÉ.

Mais la question change, si à l'heure où tout le monde est endormi, vous entrez chez lui et le garrottez : alors rien ne l'empêchera plus de vous guider sans faire de bruit et sans être vu de personne jusqu'à l'alcôve où dormira sa maîtresse, qui ne s'attend guère à la visite. Il a donc décidé que la chose se ferait ainsi, pour être en règle avec la justice comme avec

son devoir de fidèle serviteur. Pendant ce temps, je serai au coin de la rue avec ma guitare, (*il fait des gestes comme pour animer des danseurs*) en avant les couplets, et remuez vos jambes! et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. De cette façon j'attrouperai le voisinage pour le cas où vous feriez crier la poule en la plumant : on n'entendra rien et vous ferez le déménagement tout à votre aise.

LE TROISIÈME.

Et il y a du quibus?

LE CURÉ.

En veux-tu, en voilà! La dame en question n'est autre que la comtesse d'Alcira, une veuve riche à millions, qui possède des bijoux et des pierres précieuses à poignées, et plus de rentes, de terres et de domaines qu'il n'y en a sur la mappemonde.

LE PREMIER.

Pourvu qu'il y aît de la monnaie sonnante, monsieur le curé, je lui fais grâce du reste.

LE SECOND, *se frottant les mains.*

Et c'est une belle femme?

LE TROISIÈME.

J'aime bien la question : pourvu qu'elle ait des écus dont nous puissions prendre notre part, je lui permets d'avoir le visage criblé comme une écumoire.

ADAM, *avec intérêt.*

Et c'est une de ces dames qui habitent des palais?

LE CURÉ.

Le sien est si grand, que lorsqu'on y est entré, il est très-difficile d'en sortir. Mais nous n'avons rien à craindre : nous aurons avec nous Chiripas, ce laquais fidèle et incorruptible, qui trouverait moyen de sortir du labyrinthe de Crète.

La nuit tombe. La Salada entre avec une chandelle allumée.

ADAM.

A-t-elle des voitures ?

LE CURÉ.

Et des berlines et des cabriolets, et plus d'or et d'argent que n'en produisent les deux Indes !

LE PREMIER.

Il va bien le novice ! Ses yeux brillent à la seule idée de la chose.

LA SALADA, *à part, les yeux baignés de larmes.*

Malheureuse que je suis !

LE PREMIER.

Tu pleures, ma fille ?

LE SECOND.

Pourquoi pleurez-vous, ma vie ?

ADAM, *sans faire attention à elle.*

Allons vite, que mes yeux voient ce qu'a rêvé mon imagination, que mes mains puissent toucher enfin les objets de ma convoitise !

LE TROISIÈME.

C'est un fameux lapin, il n'y a qu'à le mettre sur la voie et vous verrez quel chemin il fera.

LE PREMIER.

Il s'explique à merveille.

LE SECOND, *à la Salada*

Mais pourquoi pleurez-vous ?

LE PREMIER.

Des idées de femme.

LE CINQUIÈME.

Ma fille, avez-vous mal quelque part ?

LA SALADA.

A l'âme et au cœur. Ecoute, Adam.

Elle s'approche de lui d'un air résolu.

Vois-tu ces larmes ? Ce sont les premières qu'un homme m'ait fait verser. Adam, prends garde que ma douleur ne devienne de la rage et ma tendresse de la fureur : je ne veux pas que tu ailles : tu n'iras pas parce que je ne le veux point.

LE CURÉ.

Diantre ! Sur quelle herbe la belle a-t-elle marché ?

LA SALADA.

Tu supposes que cette femme doit être belle. Et tu crois que moi, qui le suppose aussi, je te laisserai

aller? Ah! tu oublies que je t'aime et tu songes à chercher le bonheur loin de moi, dans les bras d'une autre? Tu veux laisser là, tu veux abandonner dans ton mépris la fille du voleur pour la fière comtesse qui se pavane dans son carrosse? C'est du délire. Oui, tu t'es dit : c'est une femme perdue; puisqu'elle est née dans la fange, qu'elle y reste pour y pleurer! Tu as oublié mon amour, mes caresses, mon délire..... (*avec tendresse et les larmes aux yeux.*) Ingrat, sans toi, sans ton amour, la vie m'est à charge, je n'ai que toi, je n'aime que toi. Oh! je t'en prie à genoux, mon Adam, ne va pas, ta pauvre Salada t'en supplie, ne va pas!... Par pitié, mon Adam, mon âme, ne va pas! Mon cœur me dit qu'il nous arrivera quelque malheur... ne va pas! Ne feras-tu pas ce que je te demande?

ADAM,

Ne pas aller? Salada, ne pas aller quand la fortune me convie et qu'elle me promet de réaliser mes rêves, de faire des vérités des délires de mon imagination? Ne pas aller, ne pas aller, moi? Tu déraisonnes.

LE PREMIER.

Mais dis donc, veux-tu faire une poule mouillée de ton amoureux?

LA SALADA.

Et pourquoi irais-tu? Si tu savais, mon Adam, quelle action honteuse ces hommes vont commettre! Ah! tu les fuirais. Est-ce que ton noble cœur ne te fait pas deviner ce qu'il y a de vil dans leurs desseins.

LE CURÉ.

En voilà une bonne : le diable qui se fait prédicateur.

ADAM.

Ecoute, Salada, je ne sais si l'action qu'on médite est bonne ou mauvaise et je ne comprends pas encore ce qui est bien ou mal : j'irai. Quelque nom que l'on donne à l'œuvre qui va s'accomplir, qu'elle doive attirer sur nous le bonheur ou le malheur, j'obéirai à l'inspiration qui m'anime. Suis-je né pour vivre dans une perplexité continuelle ? Ne pourrai-je jamais me laisser guider par ma fantaisie ? Non, ma Salada, je vois la gloire et le triomphe au bout de ma carrière et le sort me donnera la force de la parcourir. Je veux voir et toucher les fantômes de mon imagination : d'un coup d'œil je veux embrasser le monde qui s'étend autour de moi : puis tu viendras avec moi dans le séjour que j'aurai choisi pour nous deux. Ah ! si tu m'aimais, tu me conduirais toi-même par la main. — Mon désir me pousse vers le but, qui pourrait m'empêcher d'y courir ? Ce serait injuste, et je briserai de mes mains les chaînes qu'on voudrait m'imposer.

LE PREMIER.

Bien tapé.

LA SALADA, *d'un ton câlin.*

Dis-moi, mon Adam, m'aimes-tu ? Pourquoi te fâcher ? Oh ! ne va pas m'en vouloir ! Donne-moi un baiser, une caresse, puisque tu tiens à y aller....

encore un baiser. Ne pourrais-tu aller une autre fois, mon cher seigneur? remettre l'affaire à plus tard? Sans toi les heures me paraissent des siècles, tout m'ennuie. Moi qui comptais passer cette douce nuit avec toi et te prodiguer tant de caresses! Tu le sais, Adam, il n'y a de pire malheur qu'un espoir trompé. Que ferai-je si tu vas? pleurer toute seule. Un baiser encore! O délice: être seuls ici avec notre amour et laisser courir les heures sans nous apercevoir de leur fuite: je te raconterai ce que j'ai souffert pour toi pendant que tu étais en prison. Jamais tu ne te lasses d'écouter le récit de mes peines et de mes fatigues. N'est-il pas vrai, mon trésor? Donne-moi un autre baiser....

ADAM, *ému.*

Ne pleure pas, ma vie, je t'aime.... Je ferai ce que tu voudras.

LE TROISIÈME.

A merveille, le voilà qui se laisse mener par le bout du nez comme un pauvre sot.

LE DEUXIÈME.

La coquine en fait ce qu'elle veut!....

LE CURÉ.

Messieurs, si quelqu'un veut rester en arrière, il en est libre, nous nous passerons de lui.

à Adam, avec une intention marquée.

Notre comtesse d'Alcira nous attend avec ses bijoux,

ses carrosses et son palais : nous partons, mon cher, au revoir !

Il frappe sur l'épaule d'Adam.

LA SALADA.

Maudite soit ta langue qui me ravit le bonheur !

ADAM.

C'est vrai ! et moi qui oubliais....

LA SALADA, *se jette dans ses bras.*

Mon Adam!

ADAM, *rudement.*

Femme, laisse-moi !

Il s'arrache de ses bras, et sort à la tête des bandits tandis que la Salada s'affaisse sur un siège.

FIN DU TABLEAU.

CHANT VI.

C'était une de ces nuits de fête, où le peuple se répand en groupes joyeux dans les rues, qui se remplissent d'un bruit confus de voix, auxquelles se mêlent les sons de la musique animant les danseurs.

Une heure venait de sonner, l'air était calme et le ciel sans nuages, la lune sereine inondait les hautes maisons de sa lumière argentée.

Un de ses pâles rayons se glissait en même temps que la fraîcheur de la nuit, par la fenêtre entr'ouverte d'un balcon, dans un palais somptueux qui dressait fièrement sa façade imposante.

Des lampes d'or massif, des glaces de Venise, des sofas dont le velours blanc s'encadre de dorures, des sièges de nacre et d'ivoire, des draperies d'azur, tous les caprices variés de l'industrie humaine, des bas-reliefs, des dorures, des vases de porcelaine et d'albâtre, des tableaux, des statues, forment la somptueuse décoration d'une longue enfilade de salons magnifiques. Au loin un large escalier de marbre s'ouvre sur un jardin, digne d'être choisi par les fées pour leur séjour. La brise embaume les

appartements des parfums qu'elle a dérobés aux fleurs en les caressant de son aile.

Quelle est l'idole, l'heureuse divinité de ce temple magnifique? A qui appartient tout ce que la vanité a rassemblé à prix d'or dans ce superbe édifice ?

Belle et charmante à l'été de la vie, comme la lumière sereine du crépuscule, qui convie aux illusions de l'amour, mais cachant peut-être au fond de son âme quelque peine amère, une femme est endormie sur un lit somptueux. Ses bras sont découverts, sa chevelure noire est éparse sur l'oreiller, sa gorge d'albâtre palpite sans voile.

Sa belle tête a glissé le long de l'oreiller et s'incline avec langueur; peut-être que du fond de son âme blessée les songes s'élèvent comme un essaim confus et envahissent son cerveau inquiet.

Une lampe voilée répand sa lumière discrète; des bijoux, des ajustements sont épars çà et là sans ordre. Ici c'est une robe de dentelles, là une splendide parure de brillants, plus loin un diadème que l'Inde a enrichi de ses pierreries ; sur le sofa traînent des gants parfumés et une guirlande de fleurs déjà flétries, plus loin brillent des bagues précieuses, une écharpe brodée d'argent est jetée sur le tapis... Ne vous plaignez point, bijoux et parures, du dédain avec lequel elle vous a traités : elle a jeté loin d'elle avec un égal mépris, les plaisirs, l'espérance et l'amour !

Hélas! les premières années de la jeunesse se sont enfuies, et l'illusion s'est envolée à leur suite.

Le printemps est passé, et la fleur s'est fanée au soleil de juillet.

Son âme n'a plus qu'un désir, son imagination qu'un rêve, souhait insensé, délire trompeur dont elle poursuit vainement la réalisation en ce monde.

Son cœur, qui battait avec orgueil débordant d'espoir et de bonheur, a perdu la première fraîcheur de ses impressions, et ne trouve plus le plaisir où il le cherchait autrefois.

C'est en vain que sous les lambris dorés d'un appartement somptueux, ses membres trouvent le sommeil sur le mol édredon : son cœur veille et palpite toujours.

Tandis qu'il s'agite avec inquiètude, une foule de désirs et de souvenirs jettent le trouble dans son esprit, qui s'égare à la poursuite de l'ombre décevante du bonheur.

C'est en vain qu'elle s'efforce de trouver la paix du cœur dans la sévérité de la conduite; le sommeil peut clore sa paupière d'une main compatissante, mais son cœur reste ouvert à la souffrance.

Pendant qu'elle veille dans son palais magnifique, elle suit avec un ennui mortel la marche des heures, elle se précipite dans le tourbillon du monde, puis sombre et soucieuse, elle fuit ce tumulte fatigant.

Lassée de tout, elle réalise avec un empressement fébrile toutes les chimères qu'enfante son caprice; puis, lorsqu'elle a atteint le but qu'elle poursuivait

elle s'ennuie et se dégoûte de ce qu'elle désirait avec le plus d'ardeur.

Oh! dire qu'il n'y a dans le monde aucun savant, aucun chimiste qui puisse découvrir un remède à ses maux! aucun artisan habile qui sache fabriquer un cœur!

Tous ces ajustements, ces écharpes, ces fleurs odorantes, ces bijoux épars çà et là, ces riches ornements apportés pour elle des pays lointains, à peine les a-t-elle regardés, qu'elle les a rejetés avec dédain. Tout ce qu'elle voit autour d'elle fatigue son âme et ses sens blasés.

Maintenant elle dort, et ses lèvres demi closes laissent entrevoir ses dents de perle, la respiration s'échappe péniblement de sa poitrine oppressée à chaque palpitation de son cœur brûlant.

Elle remue les lèvres et des nuages passent à chaque instant sur son front inquiet : ainsi le soleil qui descend à l'horizon se voile d'une brume épaisse, que ses rayons mourants percent avec effort.

Une larme furtive se mêle à un pâle sourire, comme une goutte de rosée tremble sur une feuille de rose, quand le souffle de la brise berce doucement la fleur.

Pourquoi ces angoisses, pourquoi cette respiration haletante? Pourquoi même en rêve ces soupirs douloureux? Pourquoi ne peut-on la voir si belle et si triste sans éprouver un serrement de cœur?

Cependant un homme à la mine féroce, aux allures ignobles et brutales, entra tout à coup dans l'appartement, un poignard à la main, et après avoir regardé autour de lui d'un air soupçonneux, il s'approcha silencieusement de la femme endormie : il la regarda un moment avec une attention inquiète, puis il sortit comme il était entré.

« Elle dort comme un loir, » dit-il à voix basse à d'autres hommes qui se trouvaient aux aguets et il ajouta en fermant son couteau : « A l'œuvre et dépêchons-nous ! »

Ils ouvrent et forcent les meubles avec une activité et une adresse silencieuses, le cœur joyeux de voir que le destin les favorise et les guide vers le but de leurs désirs.

L'un empile les objets que l'autre a détournés, celui-ci brise ce qu'il trouve et le rejette avec dédain, celui-là fait son choix avec discernement, tandis que son compagnon lacère tout ce qui lui tombe sous la main.

Une convoitise insatiable, une cupidité brutale éclate dans leur œil avide qui ne cherche que de l'or, et ils détruisent des richesses dans leur soif d'en acquérir.

Au moindre bruit ils tressaillent et s'effraient, ils s'arrêtent un moment, tendent l'oreille, puis se remettent à la besogne.

Tandis qu'ils accomplissent dans le plus profond silence leur œuvre périlleuse, un bruit se fait

entendre tout à coup; surpris et irrités, ils portent leurs regards du côté où il a retenti.

Ils aperçoivent Adam, qui écoute avec un ravissement naïf et une joie d'enfant, le bruyant carillon d'une horloge qu'il vient de trouver.

Acteur indifférent de la scène qui se passe, il examine tout avec une candeur enfantine et s'abandonne tour à tour à l'espérance, à la surprise et à la joie.

Ici, il admire et veut toucher du doigt les couleurs éclatantes des tentures brodées, là il est ravi du poli et du brillant de la nacre et de l'ivoire.

Plus loin il s'émerveille de voir sur la muraille apparaître une forme magique, dont les yeux brillent doucement d'une flamme pure et céleste :

Ces formes aériennes, le génie de Murillo et de Raphaël en a trouvé le modèle dans les cieux, et leur pinceau a fait descendre sur la terre ses vierges divines, comme une céleste consolation.

Il vit un cavalier qui le regardait de son cadre où Van Dyck l'avait transporté tout vivant; son port était noble, sa tournure élégante et son regard hautain.

La fierté, l'arrogance de ce cavalier fit succéder la colère aux tendres sentiments qu'avait inspiré à Adam le beau visage de la madone pure.

Il fixa résolument sur lui ses beaux yeux, où brillaient le feu de la jeunesse , et voulant provoquer

son ressentiment, il s'avança vers lui et approcha la lumière de son visage.

Enfin il toucha l'image et se figurant que ce n'était qu'une ombre vaine, il s'éloigna avec dépit, en jetant pour adieu au portrait un regard farouche.

En se retournant, il vit un jeune homme bien fait à la tournure élégante et au fier maintien, qui s'avançait vers lui; il avait des yeux noirs et son beau visage lui parut ressembler au sien.

Il sourit et reconnut avec un plaisir inexprimable, sa propre image, qu'il n'avait jamais vue reflétée par une glace aussi pure et d'une dimension pareille.

Le cœur joyeux, il se regarda et remarqua son accoutrement; puis revenant au portrait, il fronça les sourcils en comparant son costume au sien.

Il lui parut que ces habits lui siéraient mieux que ceux qu'il portait, et que cette longue épée était préférable à son poignard.

Puis il vit une nymphe blanche et nue, qui paraissait s'élancer dans les airs, balançant de ses mains délicates, une gracieuse guirlande dont elle s'aidait pour prendre son élan.

Cette forme douce et enchanteresse, que le ciseau du sculpteur a tirée du marbre éclatant de Carrare, étonne et confond les sens par la grâce aérienne de son attitude.

Adam veut tout voir, tout toucher, tout examiner à

loisir, et dans le délire de son imagination exaltée, il croit être devenu grand seigneur.

Une espèce d'hallucination s'empare de lui, il croit posséder tout ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, ces splendeurs, ces triomphes, ces carrosses, ces coursiers fougueux et indomptés, toutes ces rares et prodigieuses merveilles.

Il laisse là un objet pour en prendre un autre, il débouche un flacon de porcelaine dorée, et verse sur ses habits le précieux aromate qu'il renferme, puis il le laisse là pour s'occuper d'autre chose.

Il allume une riche cassolette qu'il vient de trouver, aussitôt l'appartement se remplit des vapeurs suaves de l'ambre. Il s'étend sur un fauteuil, pour jouir à son aise de ce délicieux arome.

Plus loin des joyaux épars sur une table étincellent de mille feux. Il se pare d'une fleur en brillants et s'empresse d'aller se mirer dans la glace.

Candide comme l'enfant, il erre çà et là dans son ravissement, tandis qu'à ses côtés s'accomplit le crime dont il est le complice aveugle. Tout ce qu'il voit charme ses regards, tout ce qu'il touche excite sa convoitise.

Quand il eût échangé la chaîne du bagne pour les doux liens du premier amour, il trouva une nouvelle prison entre les bras amoureux de la belle Salada.

Puis le monde s'offrit à ses yeux avec tout l'éclat de sa joie et de sa riche parure, et cette vue fit naître en

lui de nouvelles fantaisies, des désirs nouveaux qu'il brûla d'assouvir.

C'est là qu'il se figura trouver la liberté, comme l'enfant capricieux qui réussit à échapper aux tendres soins de sa mère, se croit libre désormais parce qu'il vagabonde par les champs ou les rues.

A peine eût-il entrevu l'indépendance, qu'il s'empressa de fuir la pauvre manola, et dans l'enivrement de sa joie, il ne tarda pas à oublier la femme qui l'aimait et qui pleurait en l'attendant.

Ainsi regardant et examinant avec soin tout ce qui s'offre à ses regards, il s'arrête devant une magnifique horloge, il la touche pour chercher le moyen d'en tirer une jouissance nouvelle, sa main rencontre le ressort et réveille le mystérieux carillon.

A ce bruit inattendu, tous les bandits tournèrent la tête et le rouge de la colère leur monta au visage quand ils reconnurent que c'était Adam qui leur causait cette alerte. L'un d'eux mit la main à son poignard.

« Cloue-lui ta lame dans le ventre ! Maudite soit l'heure où cet imbécile est venu avec nous. — Vous vous échauffez pour peu de chose, Monsieur Curro, » répondit Adam à l'assassin.

Et il sourit avec une sérénité dédaigneuse en montrant le poignard. Le bandit fronça le sourcil en voyant ce sourire et ivre de rage s'élança pour frapper.

La lutte allait s'engager, lorsqu'un cri perçant arrêta le bras du malfaiteur.......

« Halte-là, dit-il en se retournant, et parlons bas! je m'en vais fermer la bouche à cette femme. Que personne ne bouge, il n'y a rien à craindre. Rassemblez les bibelots et faites vos paquets. »

« A l'aide! à l'aide! » Tel est le cri d'angoisse, que fait entendre en s'avançant dans le salon d'un pas chancelant, une femme admirable de beauté dans le désordre de sa toilette.

Elle s'approche, et à la vue des bandits, elle sent la voix expirer sur ses lèvres; elle exhale un soupir et gémissante, elle les regarde tour à tour de ses beaux yeux baignés de larmes, pour implorer leur pitié.

Ses larmes, en voilant l'éclat de sa prunelle, ajoutent un nouveau charme à la douceur de son regard, et l'oppression même de sa poitrine haletante semble lui donner une beauté de plus.

Les boucles éparses de sa chevelure voilent son visage inquiet, et la blanche main qui les écarte, donne un attrait de plus à cette image de l'angoisse.

Sa voix sympathique, perdue en longs soupirs, pénètre jusqu'à l'âme; ses doux accents frappent le cœur d'Adam comme autant de traits lancés par la main de l'amour.

Il se sentit ému de pitié en voyant son affliction. Ce beau visage inondé de larmes, ressemblait à un ciel de printemps, que le soleil illumine pendant l'ondée.

Quel est l'œil éteint que l'aspect de la beauté ne ferait revivre ? Quel cœur de pierre ne s'attendrirait devant le regard qu'une femme éplorée élève vers les cieux ?

Les bandits l'entouraient, et leur trouble se manifestait sur leurs faces stupides. Elle était prosternée à leurs pieds, et belle au delà de toute expression, elle tendait vers eux ses bras suppliants.

« Silence, pardieu ! dit le chef en lui saisissant rudement le bras. Mettez-lui ce mouchoir sur la bouche et nouez-le par derrière : qu'elle se parle à elle-même, si elle veut parler. »

En disant ces mots le chef appuya sa main calleuse sur la bouche de l'infortunée, tandis qu'un de ses compagnons s'approchait d'elle en pliant son mouchoir.

Adam regardait tour à tour cette dame si belle et si affligée, puis le groupe ignoble dont l'impure haleine souillait tant de beauté.

Quand il vit le bandit lui poser brutalement la main sur la bouche, il sentit une colère généreuse s'emparer de lui et la soif ardente du combat s'allumer dans son cœur.

Il tira son couteau, s'élança d'un bond au milieu du cercle, et saisissant le chef à la gorge, il le renversa à ses pieds.

Sa droite, armée du couteau, décrivit un cercle rapide, et la troupe étonnée à son aspect, recula de deux ou trois pas.

Qu'il était beau dans sa noble ardeur, le vaillant jeune homme : l'émotion peinte sur son visage, le feu de ses regards, le froncement de ses sourcils irrités ajoutaient à la mâle beauté de ses traits courroucés.

Que de grâce dans la hardiesse de son maintien ! Les veines du front dilatées, la tête rejetée en arrière, il laissait flotter sur ses épaules les longues boucles de sa chevelure.

Affolée de terreur, la dame pleurait à ses pieds, et dans l'excès de son angoisse elle embrassait en tremblant ses genoux. Ses adversaires, trahissant leur rage par des gestes féroces, l'entouraient en levant sur lui leurs couteaux et menaçaient sa vie de toutes parts.

Le jeune homme, transfiguré par son audacieuse résolution, ressemblait à un génie fabuleux apparu au milieu de cette scène de pillage et de désordre.

Comme la vipère qui se dresse sous le pied qui l'a foulé, le misérable se relève les dents serrées, ivre de vengeance et le couteau à la main.

Tous se précipitent sur le jeune homme, mais il les évite et parvient à s'adosser à la muraille.

Retranché dans son angle, l'œil alerte, il repousse leur première attaque, puis il reprend l'offensive et à chacun de ses bonds, son poignard fait une victime.

La lutte se poursuit au milieu d'un silence qu'interrompt seul quelque sourd rugissement, quelque malédiction étouffée, et sans relâche la tourbe vile s'acharne sur Adam.

A les voir se ruer sur lui avec une rage inassouvie, on dirait une meute de chiens féroces bondissant autour du sanglier, qui les attend, les soies hérissées et baissant ses terribles boutoirs.

Ils s'acharnent sur lui, le harcèlent de toutes parts, tandis que l'animal irrité, d'un coup de ses formidables défenses, fait de temps en temps un cadavre du plus audacieux.

C'est ainsi que les bandits se ruent sur Adam... ou plutôt cette image est trop faible, leur fureur est plus atroce, leur soif de vengeance plus ardente et leur acharnement augmente à mesure que le combat se prolonge et s'échauffe.

Comme un léger chevreuil, qui franchit d'un bond les ravins et paraît voler dans les airs, il s'élance chaque fois qu'il voit un coup à porter, et revient à la muraille après avoir frappé.

Il pénètre dans leur groupe, s'y fraie un passage, se glisse, se dérobe; déjà leur poitrine haletante ne leur permet plus qu'avec peine de soutenir la lutte.

Il blesse l'un, étend l'autre à ses pieds, pare avec agilité tous les coups qu'on lui porte, et marque, à la mode du bagne, tous ses adversaires au visage.

Déconcertés par la rapidité de ses mouvements, les uns se retirent du combat, d'autres se laissent tomber épuisés de lassitude. Soudain un bruit de voix qui s'approchent vient redoubler leur épouvante.

- La justice, la justice ! - s'écrient-ils et à l'instant ils suspendent la lutte, s'élancent vers le balcon, Adam les suit, car du moment qu'il a entendu ce mot de justice, il n'a plus qu'une idée, celle de fuir.

Mot fatal ! C'est peut-être le premier qui ait frappé son oreille; il a eu le temps d'en pénétrer sa mémoire sous le toit hospitalier de la prison, et ne l'a jamais oublié depuis, pas même en rêve.

A ce mot de justice, il oublia tout : l'appartement somptueux où il se trouvait, ce luxe et cette richesse qui l'avait charmé, cette dame si belle enfin et qu'il avait défendue avec tant de courage, et d'un bond il s'élança du balcon dans la rue.

Tous l'imitent les uns après les autres, sans penser au danger sans mesurer la hauteur, chacun se sauve comme il peut et ne s'inquiète pas de ce que devient son compagnon.

Il s'en trouva un, qui plus expérimenté que les autres, et conservant tout son sang-froid dans ce péril imminent, fit main basse sur le premier paquet qu'il rencontra sans égard à la notion du tien et du mien, enjamba le balcon avec une prudente agilité en serrant son butin contre sa poitrine et toucha le pavé au moment où l'on pénétrait dans le salon.

L'histoire raconte que notre intrépide jeune homme, quand il eut sauté du haut du balcon, se

trouva dans une rue obscure, qui lui était complètement inconnue. Peu familier encore avec la topographie de Madrid, il parcourut deux ou trois rues à l'aventure. Il ne tarda pas à se rassurer, et après avoir regardé derrière lui pour voir si personne ne le suivait, il se remit à marcher d'un pas tranquille, sans savoir où il allait.

Tout à coup son oreille fut frappée d'un bruit de danse qui partait d'une maison voisine, il se dirigea aussitôt de ce côté. On entendait une rumeur confuse de voix et d'instruments de musique, à laquelle se mêlait le cliquetis joyeux des verres et des bouteilles; les accords de la guitare accompagnaient une voix qui chantait sur le rhythme lascif,que marquait le piétinement des danseuses.

Il tourna le coin et vit à sa grande surprise qu'une des fenêtres de la maison où retentissaient ces bruits de danse et de fête, était grande ouverte, dans une chambre triste et solitaire un cercueil était posé entre deux flambeaux de cire jaune, dont la flamme lugubre éclairait le cadavre d'une jeune femme, que la mort même n'avait pu dépouiller de ses attraits. Son visage portait encore le sillon profond et douloureux, que l'âme y avait laissée en se dégageant de la matière dans les dernières convulsions de l'agonie. On y remarquait aussi la souillure indélébile de la main profane qui lui avait ravi la suave fraîcheur de l'innocence, comme on voit sur les feuilles d'une rose, les traces du pied brutal qui l'a foulée dans la boue.

Une pauvre vieille femme, veille auprès du cadavre et le couvre de ses baisers, comme si elle s'efforçait de

le rendre à la vie. Au milieu de ses larmes, elle oublie jusqu'au bruit de fête qui retentit dans l'appartement voisin et vient troubler la paix sinistre de la chambre mortuaire; à chaque baiser qu'elle donne à la morte, elle lui parle et lui donne les noms les plus tendres; parfois la porte de la salle de bal s'ouvre tout à coup et livre passage à une troupe de jeunes gens qui sans respect se pressent autour du cercueil, raillent sans pitié la malheureuse vieille et insultent par leur curiosité impudique et leurs indécentes plaisanteries, à l'image triste et glacée de la mort.

C'est un spectacle étrange que de voir la vieille, au milieu de son affliction profonde et sincère, tendre avidement sa main ridée, donner de petits noms d'amitié à ces jeunes libertins; essuyer ses yeux rougis et gonflés par les larmes, interrompre ses soupirs pour faire une addition, puis s'abandonner de nouveau à sa douleur.

Pendant ce temps, on continuait d'entendre dans la salle voisine, le bruit des voix, des chants, des rires, les sons de la guitare, le tumulte de la fête et le vacarme délirant de l'orgie. Appuyé aux barreaux de la fenêtre, Adam regardait cette scène étrange avec une curiosité mêlée de pitié, il suivait de l'œil la triste vieille qui se donnait tant de peine pour être agréable à ses hôtes, tout en baignant de ses larmes amères le cadavre de celle qu'elle paraissait aimer de toute son âme, il s'étonnait de ces bruits de fête, et de danse qui se mêlaient à ces gémissements.

Il lui prit une envie de savoir quel était l'événement que les uns célébraient avec une gaieté si bruyante,

et qui faisait verser à la vieille des pleurs si amers. Il frappa à la porte, qui fut aussitôt ouverte par une jeune fille à mine effrontée, dont le corsage était décolleté, les vêtements en désordre et dont toutes les allures avaient je ne sais quoi de provoquant et d'impudique.

Dans la salle où il entra, il distingua à travers la fumée épaisse des cigares, qui voilaient à demi les objets, une table autour de laquelle six hommes étaient assis ayant chacun une femme à son côté. Tous rivalisaient d'abandon dans leurs poses, tous buvaient, criaient et se démenaient à l'envi. L'un vide son verre, l'autre chante, celui-ci vocifère, celui-là dans la folle ivresse de l'orgie jette au loin les coupes et les bouteilles ; le visage coloré des femmes, le désordre de leurs toilettes accuse l'effet croissant des fumées du vin. Ne sachant plus ce qu'il fait, l'un s'étend de son long sur le plancher, l'autre entraîné avec sa compagne par le rhythme d'une danse échevelée, tourbillonne avec elle autour de l'appartement, jusqu'à ce que heurtant du pied le corps de l'ivrogne, ils s'abattent sur lui en riant aux éclats ; un troisième se verse tranquillement de larges rasades ; plus loin d'autres se disputent, d'autres encore sautent et gambadent comme des poulains fougueux qui ont rompu leurs entraves et bondissent follement à travers la campagne ; un dernier accablé par l'ivresse, se parle à lui-même dans un demi-sommeil.

L'une des filles s'approcha d'un air prévenant du nouveau venu, et l'appelant tout d'abord : mon beau garçon, lui demanda ce qu'il désirait. “ Mon cœur,

lui répondit Adam, je voudrais bien, s'il n'y a point d'empêchement, parler à cette vieille qui est dans la chambre voisine à veiller la trépassée. — Hélas! c'est sa fille : elle est morte à six heures. Nous en avons eu bien du chagrin, car nous l'aimions tant que nous sommes. Dieu lui fasse paix ! C'était une rose : être si belle, et mourir si jeune ! Voyez-vous cela ! la pauvre Lucie ! doña Maria a bien raison de pleurer. Entrez par ici. „ Elle ouvrit une porte et Adam se trouva en présence de la mère éplorée. Il voulut parler, mais à la vue du cadavre il ne sut plus que dire. Il règne autour d'un corps mort une telle atmosphère de solitude et d'oubli, un abandon si profond, lorsqu'il gît sans mouvement, sans voix, sans volonté, les liens qui l'attachaient aux autres hommes sont si complètement brisés, que la pensée s'efforce en vain de sonder ce ténébreux mystère, et interrompant son sublime essor, cherche un refuge dans le cœur en étouffant un soupir.

Adam contemplait ces tristes dépouilles que la vie animait la veille encore ; il ne pouvait détacher du cadavre ses yeux fixes, ni son âme qu'emplissait une douloureuse angoisse. Son esprit se troublait et s'abîmait dans cette contemplation, tandis qu'une douleur muette et inexplicable lui paralysait les sens, perdus dans le vide insondable du néant.

Dans le désordre de ses idées, il oublia le lieu où il se trouvait. Il regardait silencieux et immobile, sans donner d'autres signes de vie que les soupirs qui lui échappaient de temps en temps.

La malheureuse vieille parut trouver quelque consolation dans sa douleur profonde, à voir ce jeune

homme inconnu s'affliger et pleurer avec elle. Elle rompit le silence, et d'une voix dolente qu'entrecoupaient ses sanglots.

« Ah! monsieur, dit-elle, elle n'avait que quinze ans, telle que vous la voyez là!... Ma fille!

— Bonne femme, lui dit Adam avec douceur en revenant à lui, comment se fait-il qu'au milieu d'une affliction si amère, d'un deuil si profond, vous permettiez ce vacarme et ces danses, si déplacés dans un moment où votre cœur blessé devrait être tout entier à sa douleur? — Hélas! répondit la vieille désolée, il faut bien vivre! Ces messieurs n'ont rien de commun ni avec moi ni avec mon chagrin. Qu'ils prennent leur plaisir où ils le trouvent : tandis qu'ils couvrent de baisers le sein brûlant de ces folles créatures, je puis du moins, le cœur plein d'angoisse dans son agonie solitaire, baiser les lèvres muettes et glacées de mon enfant. Ma fille! Ma fille! Tu étais trop bonne pour ce monde! Dieu t'a rappelée à lui. Ma peine est bien dure, et pour être juste, mon châtiment n'en est pas moins cruel. »

Elle dit, et la voix lui manquant dans l'excès de sa douleur, ses plaintes devinrent des sanglots, et des torrents de larmes coulèrent le long de ses joues pâlies.

« Bonne mère, lui répondit Adam, je suis trop novice dans le monde pour savoir ce que c'est que la mort, mais je me demande qui a pu vous enlever dans sa colère celle qui était la consolation de votre existence.

N'y a-t-il aucun moyen de lui rendre la vie? Si mon souffle éteint ce flambeau, il suffit de l'approcher d'une autre flamme pour le rallumer aussitôt : n'y a-t-il pas de flambeau auquel on puisse rallumer la flamme qui faisait vivre cette jeune fille? le souffle glacé de la mort l'a-t-il rendue immobile et froide pour jamais? peut-être êtes-vous pauvre.... Cela s'achète sans doute à prix d'argent.... Vieille et faible comme vous êtes, les ans ont abattu votre énergie première et peut-être l'elixir de vie se trouve-t-il bien loin d'ici : dites-moi où il est, où on le cache, j'y courrai. Le monde a des trésors : je lui en déroberai de quoi acheter la liqueur de vie. Alors vous verrez briller de nouveau la flamme éteinte et vous pourrez sécher vos pleurs. Dites-moi où je trouverai le feu qui rendra l'éclat à ces yeux éteints, l'eau salutaire qui fera reverdir cette fleur fanée? »

Adam avait prononcé ces paroles avec un zèle si fervent, avec tant d'enthousiasme et une foi si profonde, que malgré son abattement la vieille leva les yeux sur lui et le regarda avec une avide curiosité. « Le pauvre garçon délire! Si la vie pouvait s'acheter, que ne ferait pas cette malheureuse vieille que tu vois ici, pétrifiée, pour voir se rouvrir pendant une heure, pendant un seul moment, ces yeux célestes, pour entendre une fois encore la douce voix de l'enfant de son âme? Quel crime hésiterait-elle à commettre, quel châtiment ne braverait-elle pas pour sentir une fois encore ce cœur battre sur le sien? Ne sais-tu pas que prendre une fille à sa mère, c'est lui arracher les entrailles? Pour lui donner un baiser, un seul, pour la serrer un in-

stant dans mes bras et mourir ensuite, je parcourrais le monde entier en demandant l'aumône, pieds nus, les yeux en pleurs ; j'inspirerais de la pitié à toute la création et j'attendrirais jusqu'aux pierres par l'excès de ma douleur. Oh! ma pauvre Lucie! la mort qui t'a ravie à mon amour, a arraché du même coup de ma poitrine ce cœur habitué depuis si longtemps à l'infortune et au chagrin. Heure fatale, heure maudite à jamais, où cet homme la vit et la trouva belle!! Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée: que faire à cela!.... „ Et les pleurs s'étant taris dans son œil brûlant, elle exhala par un soupir l'angoisse de son cœur déchiré.

Adam sentait ses idées tourbillonner confusément dans son cerveau et ne parvenait point à s'expliquer les sentiments qui troublaient à la fois son esprit et son cœur. — Dieu me l'a donnée. Dieu me l'a ôtée ! — Voilà les mots qu'il répète dans la fièvre qui l'agite, et à mesure qu'il s'efforce de pénétrer ce ténébreux mystère, il sent croître son anxieté et une torpeur étrange envahir son intelligence.

Quel est ce Dieu tout-puissant qui habite les régions des cieux, et tantôt inonde la terre de joie, tantôt lui prodigue d'une main cruelle et impitoyable, l'angoisse et la douleur? Partout l'on entend prononcer son nom, à toute heure les hommes l'invoquent, parfois avec l'accent de la plainte et de la supplication, parfois avec celui de la malédiction et du blasphème. C'est ainsi qu'Adam suivait le fil de sa pensée sans parvenir à la comprendre. Accablé par cette pénible préoccupation il haussa les épaules ; des doutes sans

nombre, nés de son ignorance et de sa candeur, plutôt que des peines et des souffrances de son âme, assaillirent son esprit, que troublaient mille visions confuses, et pour la première fois, il sentit l'ardente aspiration qui brûlait au fond de son cœur prendre l'essor vers des régions inconnues.

« Bonne mère, dit-il naïvement, pourquoi n'allez-vous pas, dans votre douleur, les cheveux épars, les yeux rougis de larmes vous prosterner devant Dieu ? Ah ! s'il vous voyait comme moi pleurer à ses pieds, s'il entendait les accents déchirants de cette plainte lamentable qui s'exhale du fond de votre âme, s'il pouvait suivre comme moi sur vos traits flétris, les traces de cette douleur profonde qui a pris possession de votre cœur : pourquoi, dites-moi, pourquoi ne rendrait-il pas sa fraîche couleur et son parfum suave à la rose qu'un vent mortel a desséchée ? Viens avec moi, pauvre femme, allons ensemble pleurer tes peines à ses pieds, il nous accordera son appui tutélaire ! Dirigeons nos pas vers la fontaine d'où coule la source inépuisable de la vie éternelle, et nous y puiserons la puissante et mystérieuse liqueur. Essuie, bonne femme, essuie tes pleurs inutiles, vois renaître ton espoir et avec lui ton énergie première, présente à Dieu le tableau de ta solitude, de ton afliction et de ton agonie, élève jusqu'à lui ton humble prière : tu ne le trouveras point, crois-moi, sourd à tes supplications, ni insensible à tes larmes. »

La vieille cependant leva les yeux au plafond, et marmotta entre ses dents quelque sourde malédiction, — à moins que ce ne fût une prière. — Le plus

endurant arrive parfois au bout de sa patience, et, rechignant comme un dogue, se donne à tous les diables et exhale son humeur par un blasphème sonore : mais le mal se répare en ajoutant en manière de correctif : que Dieu me le pardonne ! Moi-même je m'en suis tiré bien souvent de cette façon, lorsqu'il m'arrivait de jurer dans un moment d'impatience, et je suis, pardieu ! bien persuadé que le diable m'aurait emporté, si je n'avais pas formulé un petit jurement, car c'est la meilleure manière de soupirer quand nous étouffons un sentiment au fond de notre cœur, et qu'il faut coûte que coûte que celui-ci se dilate aux dépens de notre esprit. Il soulage encore mieux nos ennuis, quand on l'accompagne de quelque prière bien humble : ainsi aux soupirs mélancoliques d'une douce romance, se mêlent les sons harmonieux de la lyre. C'est un moyen d'avoir, comme on dit, deux cordes à son arc, car si l'aide de Dieu vient à nous manquer, nous pouvons toujours compter sur celle du diable. Je permets à chacun de faire à sa guise et ne donne de conseil à personne : de même que le plaisir et la tristesse vont toujours de compagnie dans ce bas monde, comme les fleurs et les broussailles qu'entraîne pêle-mêle le courant d'un fleuve impétueux, de même il arrive qu'une prière et un blasphème vous échappent dans le même moment. Je me borne à raconter ce que j'ai observé et si les hommes sont impies et assaisonnent leurs oraisons de quelques jurements, ce n'est pas ma faute. Témoin cette vieille, dont on nous raconte qu'elle alluma un jour deux cierges à St-Michel et deux autres au diable étendu à ses pieds, afin que si l'un ne la secourait point dans sa détresse, l'autre du moins vint à son aide.

Mais, vive Dieu, je vous jure que je commence à me fatiguer de marcher ainsi à la suite d'une idée et de raconter mon histoire tout d'une haleine, sans me livrer à mes chères digressions, et sans m'arrêter de temps en temps à débiter des réflexions morales; enfin je suis fatigué de la sagesse, de la gravité et de la méthode que j'ai fait régner dans ma narration. Quelle chose fastidieuse que l'ordre! et quelle folie que l'excès de logique! Foin de la littérature et de tous ceux qui s'amusent à calculer les proportions de la figure humaine et à en mesurer les perfections au compas.

N'entendez-vous pas la grande harmonie de l'univers, ce concert où le bruissement des feuilles et des fleurs que le vent agite se mêle à la plainte mélodieuse des ruisseaux, au joyeux cri-cri du grillon, au coassement monotone de la grenouille et à la douce cantilène du rossignol amoureux? Ne voyez-vous pas les nuages d'argent et d'or qui émaillent l'azur des cieux, la lune si blanche au milieu de son cortége d'étoiles qui scintillent dans l'ombre ? et à l'horizon lointain, où les dernières lueurs du jour luttent contre les ténèbres envahissantes, se dérouler les voiles noires de la nuit, que frangent encore quelques reflets splendides? Ne voyez-vous pas le crépuscule et la nuit?.... Eh bien!... mais : Me voilà aussi essoufflé que l'homme qui a gravi péniblement une âpre montée, et je veux profiter de cette prière ou de ce blasphème que la vieille a marmotté entre ses dents, pour prendre congé d'elle et de mon sixième chant.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

L'ANGE ET LE POÈTE.

FRAGMENT INÉDIT.

L'ANGE.

Poète, tu oses gravir la montagne d'or du zénith ?

LE POÈTE.

Qui que tu sois, radieuse apparition, ange des cieux, esprit sublime de l'empyrée ou satellite du prince ténébreux de l'abîme où règne un deuil sans fin et des pleurs éternels : permets à mon âme de briser l'enceinte de son obscure prison, à mes pieds de se dégager de la fange immonde, montre-moi le chemin, prête à mon essor les ailes de l'aquilon.

L'ANGE.

O fils de Caïn, ta folle présomption et ton orgueil impie sont gravés sur ton front. Tes pensées vagues et confuses, qui y flottent comme des nuages poussés par des vents contraires, le sillon de feu qui le laboure par intervalles comme un pâle éclair, reflet de la lumière divine, font reconnaître en toi le poète dont l'âme inquiète est en lutte avec le corps! Oui c'est bien toi, le fils rebelle mais généreux, de Caïn!

Poète, toi qui es plus grand que les rois, toi qui ne reconnais d'autres lois que celles qui te sont dictées par ton sentiment et ta conscience, toi dont la pensée en délire ne craint pas de sonder les desseins impénétrables de Dieu, toi dont l'âme répond comme un écho à tous les bruits du monde, à toutes ces graves ou douces harmonies, toi qui trouves la parole trop basse, trop froide, trop bornée pour exprimer ce que tu sens, toi enfin, qui t'agites sans relâche dans une insomnie, un délire, un vertige éternel, tantôt emporté par une espérance que tu as peut-être forgée toi-même, à la poursuite d'une illusion décevante, tantôt versant des larmes amères et demandant grâce, accablé par le fardeau de tes souvenirs, tantôt révolté contre la divinité que tu braves avec l'obstination et la rage du désespoir : lève-toi, et brise enfin ta chaîne : élève jusqu'aux régions célestes ton âme pleine d'un noble orgueil! Vois passer pêle-mêle à tes pieds et se reflèter dans le clair miroir de ton âme les sceptres, les couronnes, les tiares, la richesse et la beauté, la fange immonde, ce qu'il y a de plus splendide et ce qu'il y a de plus abject!

LE POÈTE.

Oui, donne-moi pour coursier le noir aquilon : mon esprit traversera les plaines éthérées, mon âme remplira l'immensité du vide ! Que la foudre éclate sur ma tête ! les pieds dans l'abîme, j'élèverai le front jusqu'au trône de Dieu, je contemplerai le créateur de l'univers et à sa lumière j'allumerai le flambeau de mon intelligence !

O ange, j'ai marché confondu dans la foule, mon orgueil a dédaigné les titres et les honneurs ; le rayon splendide de la poésie environnait peut-être mon front d'une auréole, et cette marque divine me distinguait du commun des hommes et m'élevait peut-être au-dessus d'eux !

Un sentiment vague et indéfinissable, éthéré comme la brise légère du verdoyant avril, s'agitait dans mon esprit inquiet et s'exhalait comme un gémissement plaintif, comme un soupir qui n'éveillait d'écho que dans mon cœur. Où trouver une parole, un cri, un sanglot pour traduire ce mystérieux langage de la pensée, ce mouvement, ce tumulte, ce vertige de l'âme? Je m'en prenais au monde, j'élevais ma plainte vers lui ; mais le monde poursuivait sa marche indifférente, sourd à ma faible voix, à ma vaine lamentation ! Oh ! mes tristes gémissements se perdaient comme un son imperceptible dans le bruit immense de ses tempêtes, dans la grande voix de son agonie !

Le grain de sable, la plante, le vil insecte, la bête fauve qui épouvante le désert de son rugissement, l'aigle altier qui s'élance au delà des nuages pour contempler le soleil en face, tous faisaient entendre leurs lamentations plaintives, tous exhalaient leur

douleur, leur amertume éternelle. Ce monde est un tissu de deuil et de misère!... On entendait soupirer l'eau des fontaines, le vent gémissait dans la cime des arbres, les vagues murmuraient leurs plaintes monotones, les aquilons poussaient des rugissements de douleur.

NOTES

CHANT I. — NOTE 1.

On voudrait pouvoir effacer de l'œuvre d'Espronceda cette strophe, où il prodigue le sarcasme et l'outrage à l'un des hommes, dont l'Espagne du dix-neuvième siècle peut s'honorer au plus juste titre.

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un poète ?

Mais non, Espronceda, n'était point poète quand il a écrit ces lignes ; ce n'était qu'un homme politique, un ultra-radical, et l'on sait à quel point les opinions extrêmes exaltent les passions et affaiblissent le jugement.

Né à Oviedo le 26 novembre 1786, d'une famille de vieille noblesse asturienne, le comte de Toreno n'avait que vingt-deux ans lorsque la grande insurrection nationale de 1808 vint lui offrir l'occasion d'entrer dans la vie politique. Elu membre de la junte provinciale des Asturies, il fit partie de la députation qui se rendit à Londres pour solliciter l'appui de l'Angleterre en faveur de la cause de l'indépendance. A son retour, ses concitoyens lui confièrent un mandat de représentant aux Cortès de Cadix, et il prit une part active aux travaux de cette assemblée, qui légiférait sous le canon de l'ennemi, et notamment à l'élaboration de la fameuse constitution de 1812, la première en date et la plus libérale de cette demi-douzaine de chartes, que l'Espagne a vu successivement s'élever et s'écrouler depuis trois quarts de siècle.

Exilé à deux reprises par la réaction, sous le règne de Ferdinand VII, il rentra dans la vie politique chaque fois qu'un vent de liberté le ramena dans sa patrie. Il fut successivement député, ministre, et enfin ambassadeur à Paris. Louis-Philippe, qui se connaissait en hommes, lui témoigna toujours une estime particulière, et l'admit fréquemment dans son intimité.

Il mourut subitement au sortir d'une entrevue avec le roi des Français le 16 Août 1843.

Son Histoire du soulèvement, de la révolution et de la guerre d'Espagne, n'est peut-être pas un monument élevé par le génie, mais c'est à coup sûr un bon livre écrit par un homme estimable. Il s'y montre constamment narrateur fidèle et juge impartial. L'indignation patriotique est bien naturelle quand on raconte des évènements comme le guet-apens de Bayonne, et l'agression déloyale qui le suivit; mais jamais elle n'entraîne Toreno au delà des bornes de la modération. On peut regretter qu'il ait sacrifié jusqu'à un certain point la peinture de la société, au récit trop circonstancié des opérations militaires; mais ces campagnes, ces sièges et ces batailles sont racontés avec tant de vérité et de vie, et laissent, — chose rare ! — un souvenir si net et si précis, qu'on ne peut lui savoir mauvais gré de s'être un peu étendu sur ces épisodes glorieux. Le récit de la bataille de Bailen, celui des deux sièges de Sarragosse et de la défense héroïque de Girone, sont des pages dignes des plus grands historiens.

Le style est toujours clair, précis et élégant, et ne prête à la critique que par une certaine affectation dans l'emploi de locutions et de tournures archaïques. A l'exemple des anciens, Toreno s'est plus préoccupé de la ligne que de la couleur, que l'on pourrait trouver un peu terne chez lui, quand on est habitué aux brillantes peintures des historiens anglais et américains.

Sa mort prématurée a coûté à l'Europe littéraire, une Histoire de l'Espagne sous la domination de la maison d'Autriche, pour laquelle il avait recueilli de nombreux documents.

CHANT III. — Note 2.

Il ne faut pas oublier qu'Espronceda écrivait ces lignes peu d'années après la suppression des couvents, qui eut lieu sous le ministère de Mendizabal. L'Espagne fut alors couverte de ces moines décloîtrés et défroqués, qui ont fourni à Fernan Caballero le type de Fray Modesto de la Gaviota et celui du padre Buendia de l'Etoile de Vandali. Ils faisaient triste figure dans une société avec laquelle ils n'avaient plus de lien, et vivaient maigrement de la petite pension que leur servait l'État, en compensation des biens qu'il avait nationa-

lisés. Il ne faut pas leur en vouloir, si, dans ces conditions ils ont regretté parfois *la paix et l'abondance de leurs couvents*.

CHANT III. — Note 3.

Dévouement. Ce mot est en français dans le texte. La langue espagnole, si riche d'ailleurs, n'en possède point l'équivalent exact. Remarquons, en passant, qu'il en est de même pour *rêverie*, *regret*, *souhait*, et dans un autre ordre d'idées, pour *paysan* et *bourgeois*, qu'on ne peut traduire que par à peu près.

CHANT V. — Note 4.

On désigne à Madrid sous le nom de *manolos* et de *manolas*, les ouvriers et les grisettes endimanchés. Les *majos* sont des Andalous en costume national. Le nom de *guapo* s'applique à une espèce d'élégant de bas étage, pilier de taverne, habitué de bals publics, fainéant et querelleur. Ce type n'a pas de nom propre en français, ce qui ne veut pas dire qu'il soit inconnu en France.

Je me suis vu forcé de faire usage de ces mots, qui n'ont point d'équivalents dans notre langue. C'est une licence qu'il faut, à mon avis, limiter aux cas d'absolue nécessité. Beaucoup d'écrivains, traducteurs, romanciers, ou auteurs d'impressions de voyage en ont jugé différemment, séduits par la sonorité et l'énergie des vocables castillans, ils ont saupoudré leurs pages, non-seulement de mots qu'il leur aurait été très-facile de traduire en français, mais d'exclamations, qui ne sont pas toujours de fort bon goût, de locutions, de proverbes et de phrases entières.

Monsieur Victor Hugo, qui ne se contente malheureusement pas toujours de dépasser ses contemporains par le génie, n'a pas voulu rester en arrière sur ce point, et dans les *Travailleurs de la Mer* il fait causer pendant plusieurs pages deux contrebandiers espagnols dans leur langue maternelle. Un pas de plus, et nous arrivons au roman polyglotte.

CHANT V. — NOTE 5.

Guerra à los cueros,
Porque matando moros
Se gana el cielo.

Il y a ici un jeu de mots intraduisible.

Le mot *cuero* en espagnol se dit à la fois de la peau humaine et des outres où l'on conserve le vin.

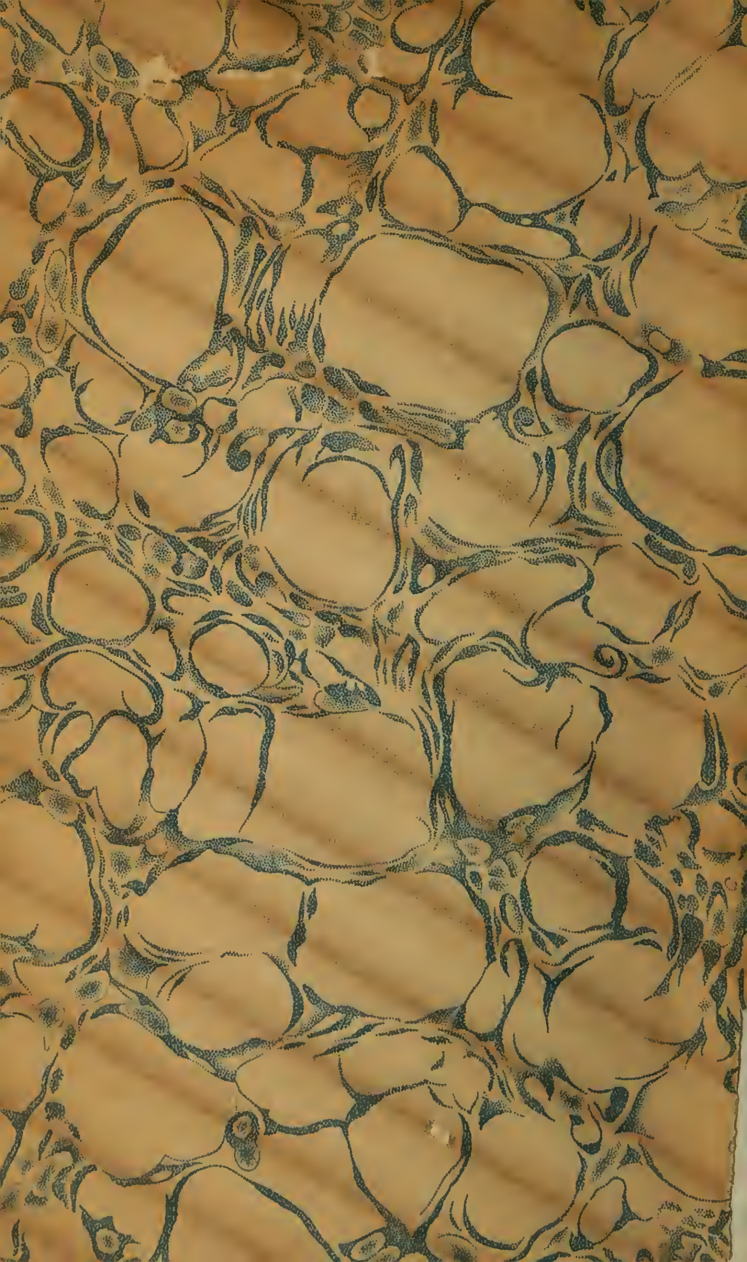
ERRATA.

Pages.				
15,	ligne	7e,	lire	*Larra.*
49,	»	17e,	»	*Cercueil.*
100,	»	14e,	»	*De mon propre fonds.*
116,	»	2e,	»	*S'écriait le poète.*
126,	»	22e,	»	*Contemple.*
166,	»	22e,	»	*Appâts.*

FIN.








UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 13 05 06 009 1